

25 ANS DE DÉMOCRATIE EN POLOGNE

Racines profondes, nouvelles branches

Essais sur la renaissance
de la vie juive en Pologne
depuis 1989



PUBLIÉ PAR

Taube Foundation for Jewish Life & Culture

Honorary Consulate for the Republic of Poland

in the San Francisco Bay Area

Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland

25 ANS DE DÉMOCRATIE EN POLOGNE

Racines profondes, nouvelles branches

Essais sur la renaissance de la vie juive en Pologne depuis 1989

PUBLIÉ PAR



EN COLLABORATION AVEC LE CONSULAT HONORAIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE POLOGNE DANS LA RÉGION DE LA BAIE DE SAN FRANCISCO ET LA TAUBE CENTER FOR THE RENEWAL OF JEWISH LIFE IN POLAND FOUNDATION



Le projet est cofinancé par le Ministère des Affaires Étrangères de la République de Pologne.

Les opinions exprimées dans la présente publication n'engagent que leur auteur et ne reflètent pas le point de vue officiel du Ministère des Affaires Étrangères de la République de Pologne.



République de Pologne
Ministère
des Affaires Étrangères

La présente version linguistique est réalisée dans le cadre du projet « Histoire commune, nouveaux chapitres ».



Directrice de la Taube Foundation	Shana Penn
Rédactrice en chef	Alice Z. Lawrence
Rédacteurs adjoints	Vera Hannush Aleksandra Makuch Dorrie Slutsker
Coordination du projet « Histoire commune, nouveaux chapitres »	Aleksandra Engler-Malinowska
Directrice de la Taube Center	Helise E.Lieberman
Remerciements particuliers à	Konstanty Gebert Anna Goldstein Aleksandra Makuch Jakub Łysiak
Conception graphique	LaserCom Design
Traduction	Natalia Krasicka
Photos en couverture	en haut à gauche: Edward Serotta, Centropa ; en haut à droite: reproduite avec l'aimable autorisation du Musée juif de Galicie ; en bas à gauche: Agnieszka Szling / Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN ; en bas à droite: Getty Images.
Photo en 4ème de couverture	Wojciech Krynski / Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN
Imprimé par	Agencja Reklamowa M&P

© Copyright 2016. Taube Foundation for Jewish Life & Culture.
Edition précédente abrégée publiée en 2009, 2011 sous le numéro ISBN 978-0-9839042-1-2.

ISBN 978-83-932231-1-4

IMPRIMÉ EN POLOGNE

« Racines profondes, nouvelles branches. Essais sur la renaissance de la vie juive en Pologne depuis 1989 » est disponible sous licence Creative Commons Attribution 3.0 Pologne. Certains droits sont réservés pour Natalia Krasicka et la Fondation du Centre Taube pour le renouveau de la vie juive en Pologne. L'Œuvre réalisée dans le cadre du concours « Coopération dans le domaine de la diplomatie publique 2016 ».

L'Œuvre peut être utilisée librement à condition de la créditer, en indiquant la licence appliquée, les titulaires des droits d'auteurs et la référence au concours « Coopération dans le domaine de la diplomatie publique 2016 ».



Taube Foundation for Jewish Life & Culture
1050 Ralston Avenue
Belmont, CA 94002
info@taubephilanthropies.org
www.taubephilanthropies.org



Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland -
ul. Tłomackie 3/5
00-090 Varsovie, Pologne
centrumtaubego@centrumtaubego.org.pl
www.centrumtaubego.org.pl

Forts de dix ans d'expérience

Jewish Heritage Initiative in Poland (JHIP)

Fondée en 2004 par la Taube Foundation for Jewish Life & Culture (Fondation Taube pour la vie et la culture juives), la Jewish Heritage Initiative in Poland (JHIP - Initiative pour le patrimoine juif en Pologne), a trois objectifs principaux:

- Renforcer la vie institutionnelle des Juifs polonais ;
- Développer la conscience et l'appréciation du patrimoine juif et de la vie juive contemporaine parmi les Juifs et les autres ;
- Favoriser une approche positive de la Pologne parmi les Juifs américains dont 85 pour cent sont d'origine polonaise.

La JHIP vise à remplir ces objectifs en soutenant les institutions en charge de programmes éducatifs, communautaires, religieux et culturels juifs en Pologne. La JHIP établit également des liens avec des communautés juives d'Amérique du Nord et du Sud, d'Europe, d'Israël, d'Australie et de l'ancienne Union soviétique. La JHIP souligne en outre l'importance de comprendre et d'intégrer l'histoire et le patrimoine juifs de Pologne à une société civile prospère ; d'aborder les questions de l'antisémitisme historique et contemporain ; et de renforcer les valeurs démocratiques d'une société polonaise multiethnique.

Afin de renforcer son efficacité, la Taube Foundation for Jewish Life & Culture a sollicité l'aide de philanthropes partenaires pour parrainer ensemble les programmes de la JHIP sur plusieurs années. L'objectif est de fournir un appui matériel et intellectuel en faveur d'une culture juive revivifiée dans la nouvelle Pologne. Depuis 2004, la JHIP a octroyé plus de 300 subventions d'une valeur totale de près de 26 millions de dollars à plus de 100 organisations et programmes culturels et communautaires, dont le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN, l'Institut historique juif Emanuel Ringelblum de Varsovie, le Musée juif de Galicie, les Centres communautaires juifs de Cracovie et de Varsovie, le Festival de la culture juive de Cracovie, le Centre de la généalogie et du patrimoine familial juifs, et le Bureau du Grand Rabbin de Pologne. Elle fournit un soutien essentiel aux institutions clés, elle finance des programmes de bourses pour des études juives, des expositions de musée, la préservation archivistique, la généalogie, pour le développement et le renforcement du fonctionnement de la communauté, et des voyages d'études de jeunes et d'adultes autour du patrimoine. Elle soutient les arts et les médias en donnant des subventions à des créations artistiques individuelles et en finançant régulièrement des organisations choisies.

Table des matières

Avant-propos: <i>Le chemin d'une transformation: la reconstruction de la démocratie et de la vie juive dans la nouvelle Pologne</i>	6
Tad Taube	

Introduction: <i>Les racines qui survivent en nous</i>	10
Shana Penn	

Chronologie: <i>Les Juifs polonais après le communisme dans la nouvelle Pologne</i>	16
--------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------

Les combattants: *les survivants restés en Pologne ou revenus après la chute du bloc soviétique*

<i>Vingt-cinq ans après</i>	21
Marian Turski	

<i>Un miracle historique : la vie juive en Pologne après le communisme</i>	25
Feliks Tych	

<i>Retour au pays pour que le phénix renaisse des cendres</i>	30
Sigmund Rolat	

Jewish Heritage Initiative in Poland

<i>Le dixième anniversaire: 2004-2014</i>	34
-------------------------------------------------	-----------

Les rêveurs: *ces militants qui ont osé affronter l'autoritarisme et se réapproprier leur judéité*

<i>Mon grand-père serait fier</i>	36
Piotr Wiślicki	

<i>En Pologne comme en Amérique</i>	41
Stanisław Krajewski	

<i>Comment vivre quand on n'est pas les derniers</i>	46
Konstanty Gebert	

<i>Un festival de la culture juive</i>	50
Janusz Makuch	

<i>Une mosaïque</i>	55
Eleonora Bergman	

Les expatriés: ces étrangers qui sont venus en Pologne, et qui y ont élu domicile

Un Américain en Pologne: aide à la construction d'une identité juive moderne 60
Chief Rabbi Michael Schudrich

A la recherche du pintele yid..... 66
Helise Lieberman

La troisième génération: ceux qui ont grandi à l'ombre du Rideau de fer alors que s'effondrait le communisme

Le phénomène polonais..... 72
Magdalena Matuszewska

De Staline et Hitler au Remuh 77
Daniela Malec

Un vrai tcholent 82
Anna Makówka-Kwapisiewicz

Jewish Heritage Initiative in Poland

Le dixième anniversaire: 2004-2014 88

La génération du Millénaire: la jeunesse au cœur du changement dans la Pologne libre et démocratique d'aujourd'hui

Je ne me souviens pas du communisme 90
Jan Śpiewak

Ma mère, mon art, ma vie juive 95
Helena Czernek

Une Pologne qui n'est plus celle de mon grand-père 99
Magda Dorosz

Génération inattendue 103
Maciej Kirschenbaum

Programme général d'éducation et de sensibilisation: le développement des ressources et le renforcement de l'impact du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN et de l'Institut historique juif Emanuel Ringelblum 108

Les contributeurs 110



Le chemin d'une transformation: *la reconstruction de la démocratie et de la vie juive dans la nouvelle Pologne*

par Tad Taube

Il y a vingt-cinq ans, j'ai vu émerveillé, les Polonais se débarrasser du régime communiste qui les avait mal gouvernés pendant un demi-siècle, et se lancer dans une quête pour créer une nation démocratique moderne. Il y a dix ans, j'ai eu le plaisir de lancer, pour le compte de Taube Philantropies, la Jewish Heritage Initiative in Poland (JHIP), un investissement certes hardi mais qui rapporte des bienfaits incalculables aux Juifs à l'intérieur et à l'extérieur de la Pologne. Etant né en Pologne, juste avant l'invasion allemande en 1939, et pourvu d'un double héritage culturel, polonais et juif, je peux savourer le succès à la fois de la nouvelle Pologne démocratique et du renouveau et de la croissance de la communauté juive de Pologne.

renaissance de la vie et de la culture juives, et que la philanthropie stratégique pouvait avoir un impact sans précédent.

Nous nous sommes ensuite fixés des objectifs ambitieux : sensibiliser le public à l'importance essentielle de l'expérience des Juifs polonais pour la vie contemporaine juive dans le monde entier et reconnaître les mille ans de civilisation juive en Pologne comme élément fondamental de la culture occidentale. Au cours des dix dernières années, notre stratégie philanthropique polyvalente a donné des résultats remarquables et tangibles. Aujourd'hui, la JHIP soutient plus de 100



Les essais réunis dans ce livre offrent au lecteur les moyens de mieux comprendre à la fois la société polonaise dominante et la communauté juive, surprenante de par son dynamisme, qui a émergée des ombres.

Ces deux grands anniversaires sont intimement liés. Le renversement du régime communiste a permis aux Polonais de se réinventer comme une nation indépendante et d'examiner en toute franchise leur propre histoire et leurs valeurs, y compris la place de la culture juive polonaise. Ils ont retrouvé la liberté nécessaire pour reconnaître l'énorme contribution des Juifs à l'histoire et à la vie polonaises, et pour réfléchir sur le rôle des Juifs dans l'avenir de la Pologne postcommuniste.

Le renversement du régime autoritaire communiste a permis aux Juifs de Pologne, ainsi qu'à ceux qui, comme moi, vivent ailleurs mais qui ont des origines polonaises, de réinventer la Pologne comme un lieu où les Juifs peuvent non seulement vivre en toute liberté et sécurité, mais aussi retrouver la vitalité qui autrefois avait fait de la Pologne le centre du judaïsme mondial. C'est justement ce qui nous a motivés lors de la création de la Jewish Heritage Initiative in Poland en 2004. Nous avons reconnu que la renaissance de la démocratie avait créé des conditions potentielles pour la

programmes et cinq initiatives éducatives dans les domaines de la recherche scientifique, des archives et de la généalogie, de l'édition, du développement communautaire, des arts, du tourisme éducatif et de la restauration du patrimoine. Ses éléments clés sont les suivants :

Renforcer les institutions juives. Nous avons financé en priorité les organisations juives en Pologne qui avaient le potentiel de devenir durables et qui constituaient des éléments essentiels de l'infrastructure communautaire juive. Parmi celles-ci, il y avait l'Institut historique juif Emanuel Ringelblum, les Centres communautaires juifs de Cracovie et de Varsovie, le Musée juif de Galicie, et le Centre de la généalogie et du patrimoine familial juifs.

Etablir une présence en Pologne. Nous avons ouvert un bureau à Varsovie en 2006, en créant la Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation (Fondation du Centre Taube pour le renouveau de la vie juive en Pologne), et en faisant de



notre institution philanthropique établie dans la région de la Baie de San Francisco l'unique fondation juive américaine présente sur le terrain en Pologne. En plus de l'assistance technique fournie à nos bénéficiaires, le bureau de Varsovie propose des programmes éducatifs innovants et de vastes ressources pour les visiteurs internationaux.

Avoir de l'impact sur la vie juive et sur la société polonaise. En soutenant les initiatives culturelles juives qui attirent aussi bien des Juifs que des non-Juifs, nous avons développé la reconnaissance et l'appréciation des arts, de la musique, de la littérature et du patrimoine culturel des Juifs polonais. Le festival annuel de la culture juive à Cracovie, qui a démarré en 1988, est devenu le plus grand festival juif du monde, avec son public majoritairement non-juif de plus de 25 000 personnes chaque année.

Créer un espace de rencontres. Même si, selon le YIVO, 85 pour cent des Juifs américains ont des origines polonaises, pour la plupart ils ne savent pas grand-chose sur leur propre patrimoine d'avant la Shoah. En 2005, nous avons commencé à faire venir en Pologne, de façon régulière, des groupes de responsables et d'animateurs juifs américains pour des rencontres remettant en question les idées préconçues et ouvrant les yeux sur la réalité de la nouvelle Pologne.

Nous avons également investi dans des programmes qui encouragent les jeunes Juifs des Etats-Unis et d'Israël à visiter la Pologne pour en modifier leur perception, afin qu'elle ne soit plus seulement vue comme le lieu de la Shoah mais aussi un lieu fertile en liens personnels avec son patrimoine et d'une vie juive ardente. Afin de permettre à d'autres groupes et individus, de bénéficier largement de cette opportunité, nous avons créé le Taube Jewish Heritage Tour Program, un programme de voyages en groupe et en famille autour du patrimoine juif en Pologne.

Changer le récit. L'ouverture en avant-première du nouveau Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN en avril 2013, le jour du 70e anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie, a marqué l'aboutissement d'un parcours long de dix ans effectué par un partenariat public-privé sans précédent. Le musée est le plus grand investissement de Taube Philanthropies en Pologne. Avec nos partenaires de la Koret Foundation, nous étions en charge d'assurer la moitié des fonds offerts par les Etats-Unis pour le soutien du développement de son exposition permanente ultramoderne et de son centre éducatif. Le million de personnes qui, selon les estimations, visiteront chaque année le Musée POLIN suite à son inauguration officielle le 28 octobre 2014, établiront des liens avec un passé qu'ils ne soupçonnaient probablement même pas d'avoir.



2007: Tad Taube au milieu d'une foule de milliers de personnes au concert de la soirée de clôture du Festival annuel de la culture juive à Cracovie. *Photo Wojtek Radwański.*



En tant que signe de l'éveil juif dans la nouvelle Pologne, le musée est la seule grande institution à présenter les mille ans de vie et de culture juives ayant existé en Pologne avant la Shoah. Au cours de ce millénaire, elle fut le centre le plus important de la diaspora après la fin du Siècle d'or espagnol, produisant des courants religieux, intellectuels et politiques formateurs, du hassidisme au sionisme, du yiddishisme au socialisme juif, de la naissance du théâtre juif à l'essor de la presse juive.

Tragiquement, la Pologne a connu par la suite une recrudescence de l'antisémitisme sous l'ombre grandissante de ses deux voisins totalitaires, l'Allemagne nazie et la Russie stalinienne. Pendant la Seconde Guerre mondiale, sur ses 38 millions de citoyens, elle a perdu cinq millions dont la moitié était composée de Juifs. Les nazis ont mis en place leurs camps en Pologne par simple opportunisme, – c'est là qu'il y avait les Juifs –, non parce qu'ils comptaient sur le soutien massif de la population polonaise. Le plan d'Hitler à l'égard des Polonais slaves prévoyait de les décimer et, ensuite, de transformer le reste de la population en esclaves. L'expérience dévastatrice de la Seconde Guerre mondiale par les Polonais ne fait que commencer à être comprise. 60 pour cent de la base industrielle de la Pologne ont été démolis, de même



2013: Tad Taube, à droite, au Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN avec Shana Penn, directrice exécutive de la Taube Foundation for Jewish Life & Culture, et Jeffrey Farber, CEO de la Koret Foundation.

pays avaient eux aussi disparu : les Allemands ont été expulsés, pendant que les Lituaniens, les Ukrainiens et les Biélorusses se sont retrouvés en Union soviétique ou ont été forcés à s'y déplacer. Au lieu de procurer du *Lebensraum*¹, la Pologne a survécu au nazisme en tant qu'espace à peine habitable.

Aujourd'hui, lorsque nous pensons à la Pologne après 1939, nous pensons non seulement aux sympathisants des nazis qui ont aidé l'occupant allemand, mais aussi aux partisans courageux comme Irena Sendler qui a sauvé des enfants du ghetto de Varsovie, et au Conseil polonais clandestin d'aide aux Juifs (*Żegota*), le seul organisme de ce genre à avoir émergé dans l'Europe occupée. Mais avant tout, nous pensons à la souffrance et à la résistance juives : à l'insurrection du ghetto de Varsovie, au docteur Janusz Korczak et aux orphelins qu'il n'a pas abandonnés lors de leur dernier voyage vers Treblinka, aux ghettos et, enfin, aux camps de mise à mort.

La guerre terminée, environ 280 mille survivants juifs sont sortis de leurs cachettes ou sont revenus en Pologne de l'Union soviétique pour essayer de reconstruire la vie communautaire dans un pays dévasté sous occupation soviétique. Lorsque le régime communiste titubait d'une crise à l'autre, les Juifs étaient devenus des boucs émissaires. En 1970, suite à l'émigration en masse des Juifs, due à l'expulsion communiste, il ne restait plus en Pologne qu'environ 30 mille Juifs.

Étant donné le sombre tableau de la fin des années 1960, il semble pratiquement impossible qu'une vie



2009: Tad Taube, à gauche, avec Christopher Kerosky, son co-Consul honoraire dans la région de la Baie de San Francisco, signant les documents de jumelage entre les villes de Cracovie et de San Francisco.

que toutes les grandes villes, sauf la belle Cracovie médiévale. A peu près 12 pour cent de la population polonaise du pays, dont environ 3 millions de Juifs, sont morts ou ont été tués. Une grande partie de la population survivante a été déplacée. Deux millions ont été déportés dans des camps de travail forcé. En 1945, suite aux déplacements de population, modifications des frontières et décès, les autres groupes ethniques du

¹ En allemand, littéralement « espace vital », un terme employé par les nazis pour désigner un vaste territoire nécessaire à l'expansion de l'empire nazi et à son indépendance économique.



juive quelconque puisse s'épanouir en Pologne seulement quelques dizaines d'années plus tard. Comme le décrivent plusieurs essais réunis ici, la campagne antisémite en 1968, accusant les Juifs de tenter de renverser le communisme, a choqué les Polonais instruits au point de déclencher un éveil de la mémoire et de la conscience aussi bien parmi les Juifs que parmi les chrétiens, surtout au sein des générations d'après-guerre. Les Juifs polonais se sont rendus compte du fait qu'ils ne pouvaient échapper à leur judéité, tandis que les chrétiens polonais se sont rendus compte du fait que l'antisémitisme ne pouvait être imputé uniquement aux Soviétiques ou aux nazis mais qu'il existait aussi au sein de la Pologne elle-même. Ainsi, ironie du sort, l'antisémitisme du régime communiste a servi à délégitimer la haine des Juifs aux yeux d'une grande partie de la société et cette intolérance de l'antisémitisme a été progressivement incorporée dans le militantisme pro-démocratique anticommuniste.

Le militantisme d'opposition a abouti au mouvement de *Solidarność* (Solidarité) des années 1980, cependant les commentateurs expérimentés estimaient que celui-ci n'avait pas la moindre chance contre le régime soviétique. Et beaucoup d'entre eux se demandaient, au cas où l'opposition démocratique parviendrait à réussir, si une Pologne libre respecterait les libertés politiques et religieuses de ses citoyens juifs. Il est apparu que les prophètes de malheur avaient eu tort, quand *Solidarność* a détrôné le parti communiste en 1989.

Les essais originaux réunis dans ce volume nous proposent un regard très précieux sur la vie, les espoirs, les succès et les déceptions des Juifs polonais qui témoignent des temps allant de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à nos jours. Très différents de par leurs expériences personnelles et générationnelles, comme de par leur évaluation du présent et leurs espoirs concernant l'avenir, ils sont néanmoins unis par leur engagement en faveur du bien-être des Juifs en Pologne. En persévérant contre des obstacles inimaginables, les auteurs ont refusé de croire que les Juifs pussent être entièrement éliminés de la composition du pays auquel le peuple juif avait si grandement contribué. Dans les années 1970, nombre de ces auteurs se sont engagés dans l'opposition démocratique naissante, en imaginant la nouvelle Pologne en train de se dessiner comme un pays où tout le monde – y compris les Juifs – pourrait être libre. Ils croyaient aussi, et ils continuent à le professer, que le passé ne devrait jamais se répéter.

La présente publication s'inscrit dans le cadre de nos efforts pour établir des liens entre notre patrimoine vivant et le passé polonais. L'année du vingt-cin-



2007: Tad Taube, à droite, accepte sa nomination au titre de Consul honoraire de la République de Pologne dans la région de la Baie de San Francisco, remise par son Excellence Monsieur Janusz Reiter, l'Ambassadeur de la République de Pologne à Washington.

quième anniversaire de la victoire de *Solidarność* sur le communisme et des premières élections démocratiques en Pologne, nous sommes fiers de rééditer cette collection d'essais (publiée pour la première fois en 2009) augmentée de plusieurs nouvelles contributions. Les essais offrent au lecteur les moyens de mieux comprendre à la fois la société polonaise dominante et la communauté juive, surprenante de par son dynamisme, qui a émergé des ombres. La Pologne libre et démocratique est aujourd'hui membre de l'OTAN et une puissance ascendante dans l'Union européenne depuis son accession il y a une dizaine d'années ; la Pologne est une alliée des Etats-Unis et d'Israël, et elle protège ses minorités ethniques. On ne saurait nier que les espoirs d'égalité et de tolérance, d'appréciation et de respect véritables, nourris par les Juifs polonais, se sont cette fois-ci réalisés.



Les racines qui survivent en nous

par Shana Penn

« Le Vieux Monde n'est pas mort. Pas complètement. Je le retrouve. Le drame est qu'il existe principalement à travers les gens, ni en soi ni par lui-même. Mais au moins, il existe toujours. Auparavant, je pensais que le Vieux Monde était mort, que ce satané communisme avait tout détruit »

– Anka Grupińska, chercheuse sur la Shoah, 1989



Shana Penn.
Photo Paul Milne.

Quand j'ai interviewé Anka Grupińska pour la première fois, au lendemain de la chute du régime communiste en Pologne, le Vieux Monde des Juifs polonais ne continuait à vivre qu'à travers la mémoire individuelle. Cependant, puisque Anka et d'autres comme elle avaient appris qu'en faisant preuve de persistance, ils pouvaient rétablir le lien avec l'histoire juive et promouvoir sa richesse culturelle, nous avons affaire, aujourd'hui en Pologne, à une renaissance dynamique, toujours en cours d'expansion, du patrimoine juif. L'évolution de cette renaissance est intimement liée à celle du mouvement d'opposition démocratique polonais. Ce sont les aspirations démocratiques qui ont rendu possible une réappropriation de la vie juive, même s'il serait faux de laisser entendre que celle-ci n'a eu qu'une seule origine. Il s'agit plutôt des pousses les plus récentes parmi les nombreuses qui ont surgi, – malgré une adversité écrasante –, à partir des racines juives enfouies profondément dans la terre polonaise il y a presque mille ans.

Quand l'Allemagne nazie a été vaincue par les Alliés, les Juifs polonais sont sortis de la clandestinité ou revenus des camps hitlériens, en laissant derrière eux le génocide, ils se sont retrouvés face à la domination soviétique. Dans les années 1960, des Juifs ont été le fer de lance de l'opposition démocratique qui luttait pour la renaissance de la Pologne, cependant ils l'ont fait pour la plupart en tant que membres de l'opposition, non pas en tant que Juifs proclamés. En 1989, lorsque la révolution qu'ils avaient aidé à encourager a finalement porté ses fruits, les mêmes Juifs ont trouvé

qu'ils avaient la liberté et de l'espace pour consacrer leur énergie à la reconstruction de la vie et de la culture juives. Chacune de ces générations a persisté vaillamment malgré l'ambivalence culturelle et personnelle potentiellement débiliteuse. Car si chacune d'elles a eu et continue d'avoir des raisons pour croire qu'elle représente les « derniers Juifs » de Pologne, elles ont toutes été et restent engagées, à leur manière, à nourrir ces profondes racines juives dont elles n'ont pu ni ignorer la force de gravité tirant vers la liaison et la continuité, ni y résister.

Je suis allée pour la première fois en Pologne en 1990 pour recueillir des témoignages oraux et découvrir pourquoi des rescapés de la Shoah étaient revenus et/ou restés en Pologne après la guerre plutôt que d'émigrer comme la plupart des survivants, quels genres de vies les Juifs avaient construits derrière le Rideau de fer, et quels étaient les rapports entre l'identification à la judéité ou au judaïsme qu'opéraient certains dissidents et leur résistance politique au pouvoir communiste.

C'était une époque où commençait à s'ouvrir une société fermée, les frontières géopolitiques depuis longtemps scellées se déverrouillaient et les gens avaient des ambitions vertigineuses pour leur avenir dans un pays démocratique. Il semblait que la Pologne ne fit que se réveiller de la Seconde Guerre mondiale – comme si le communisme n'avait été qu'un anesthésiant de bienvenue après l'annihilation de la population et de la culture juives du pays dans la Shoah. Ce moment historique a été marqué par des éveils in-



2012: Tad Taube et Shana Penn examinent des plans d'architecte à l'intérieur du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN lors des travaux de construction.

Chaque génération est engagée à nourrir ces profondes racines juives dont elles n'ont pu ni ignorer la force de gravité tirant vers la liaison et la continuité, ni y résister.

dividuels, c'était un temps propice et nécessaire pour recueillir des témoignages oraux. Après des décennies de censure et d'isolement culturel, les documents écrits n'étaient ni très nombreux ni facilement accessibles, aussi les témoignages oraux représentaient-ils des sources primaires uniques.

A l'époque, il n'y avait pas d'études juives formalisées et le discours public sur « ce qui est juif » était très limité. La présence juive était quasiment invisible dans la vie publique, d'ailleurs il n'existait presque pas de vie publique digne d'être mentionnée, vu les interdits du régime à parti unique et la loi martiale. Il y avait quelques rares bibliothèques et archives juives mais elles se trouvaient dans un état d'abandon, de délabrement et de désuétude déplorable. Pourtant, quand je suis arrivée à Varsovie, l'été où l'iceberg de la guerre froide commençait à fondre, les fissures que j'ai aperçues à sa surface ont révélé... des Juifs !

Une des premières interviews que j'ai faites était celle d'Anka Grupańska, une chercheuse sur la Shoah, alors âgée de 33 ans. Elle venait de publier la collection d'entretiens avec Marek Edelman et avec d'autres anciens combattants survivants de l'insurrection du ghetto de Varsovie, et elle organisait une conférence internationale sur l'antisémitisme sous le commu-

nisme. Elle m'a exposé de manière concise tous les phénomènes qui caractérisaient la dynamique mettant en relation la renaissance juive et l'opposition démocratique en Pologne, en commençant par la recherche, par sa génération, de la vérité sur ce qui était réellement arrivé à la Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle m'a appris l'expression polonaise *białe plamy*, les « pages blanches », qui désigne les silences, les distorsions et les mensonges omniprésents du parti communiste sur la tragique histoire de cette période-là.

En reconstruisant le sujet tabou de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, Anka a non seulement découvert la souffrance des Juifs polonais pendant la Shoah, mais elle a aussi appris que sa réaction à ces connaissances nouvellement acquises sur le passé récent n'était pas isolée: la génération de la guerre et celle de l'après-guerre ont toutes les deux porté l'énorme fardeau du traumatisme refoulé. Anka et ses contemporains ont risqué la prison pour se réapproprier l'histoire en dévoilant le savoir historique et politique que le régime avait brutalement supprimé, mais, au cours de ce processus, ils ont commencé à découvrir leurs propres identités. Provocateurs sur le plan intellectuel, ces hommes et ces femmes sont devenus des militants des droits de l'homme prêts à combattre pour la démocratie et pour la réintégration de l'expérience juive



dans l'histoire polonaise. Au cours de leur combat et après leur victoire, plusieurs milliers de Polonais ont découvert eux aussi ce que beaucoup avaient déjà su intuitivement, notamment qu'ils étaient, en fait, eux-mêmes des Juifs.

Seuls 280 000 sur 3,5 millions de Juifs polonais ont survécu à la Shoah et sont revenus en Pologne à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Pourquoi sont-ils revenus ? L'occupation nazie de la Pologne, de 1939 à 1945, avait légué un héritage de tyrannie et de terreur, renforcé par le parti communiste qui a pris le pouvoir en Pologne vers la fin de la guerre. La violence et la persécution contre les Juifs dans l'après-guerre ont été institutionnalisées par le parti communiste qui a détruit la plupart des institutions juives et encouragé les pogroms d'après-guerre. Ce règne de terreur a poussé 200 mille Juifs à fuir le pays avant la fin des années 1940.

Pourquoi les 80 000 sont-ils restés ? Il y avait parmi eux les historiens Feliks Tych et Marian Turski dont les essais nous permettent de comprendre cette question ainsi que d'autres questions complexes. Ceux qui sont restés ont affronté encore deux vagues de persécution et d'émigration avant la fin des années 1960 : dans les années 1956–1957, le gouvernement a encouragé l'émigration juive de la Pologne vers Israël en distribuant les visas de sortie ; puis, en 1968, la population juive de Pologne recensée a été réduite d'avantage suite à une chasse aux sorcières par l'Etat. Cela a commencé par une brutale répression par la milice des manifestations d'étudiants en faveur de la liberté de parole dans tout le pays et qui s'est transformée en une violente campagne antisémite. Après que les étudiants qui avaient protesté aient été accusés d'être des espions sionistes, d'abord le gouvernement et ensuite toutes les professions ont été épurés de ses employés juifs, que ceux-ci sussent ou non qu'ils étaient Juifs ou identifiés comme tels. Des milliers ont été arrêtés, interrogés, ostracisés, expulsés des universités ou licenciés de leurs postes de travail. Une grande partie de la société subit un traumatisme. Environ 20 000 Juifs ont émigré. On m'a souvent dit que la Pologne sous le communisme était devenue un pays d'antisémites sans Juifs. Pourtant, n'y avait-il pas de noms juifs parmi les dirigeants de Solidarność qui orchestrèrent le renversement du communisme : Adam Michnik, Helena Łuczywo, Bronisław Geremek, pour n'en citer que quelques-uns ?

Pourquoi 20 à 30 000 Juifs sont-ils restés en Pologne après 1968 ? Certains sont restés parce qu'ils se



2005: Book party for Shana Penn lors des célébrations du 25e anniversaire du mouvement de Solidarność à la résidence de l'Ambassadeur des Etats-Unis à Varsovie. De gauche à droite: Shana Penn, l'Ambassadeur des Etats-Unis en Pologne Victor Ashe, la Secrétaire d'Etat des Etats-Unis Madeleine Albright, la Sous-secrétaire d'Etat à la Chancellerie du Président de la République de Pologne Barbara Labuda.

considéraient comme faisant partie de ce pays et parce qu'ils voulaient non seulement continuer à y vivre, mais aussi combattre pour en faire un pays démocratique. D'autres sont restés dans le but précis de préserver la mémoire juive et les vestiges d'un passé juif séculaire, des pierres tombales délabrées aux héders et synagogues brûlés et vides.

Dans les années 1970, après leur défaite traumatisante, les étudiants se sont rassemblés pour repenser leur militantisme d'opposition. Au cours des réunions secrètes, ils ont créé une presse clandestine pro-démocratique à l'échelle nationale destinée aussi bien aux intellectuels qu'aux ouvriers. En 1976, alors que la plupart des Polonais ne savaient toujours rien du ghetto de Varsovie ou de son soulèvement contre les nazis en 1943, le mouvement clandestin a publié un long entretien sous forme de livre avec Marek Edelman, un chirurgien et le seul commandant survivant de l'insurrection du ghetto de Varsovie. Le tout premier compte-rendu détaillé de ces événements par le docteur Edelman a rompu le silence de trente-trois ans et les *biate plamy* ont commencé à se remplir. Quarante mille exemplaires se sont vendus très rapidement, et Edelman est devenu le seul Juif polonais vivant célèbre, le « dernier Juif en Pologne ».

« Marek a réveillé ma génération », m'a dit Anka Grupińska. La capacité des discours de vérité et des récits personnels à élever la prise de conscience politique et à mobiliser la population en masse continuait à prendre son essor en Pologne et bientôt distinguerait



son histoire de celle de tous les autres pays du bloc soviétique.

En 1980, *Solidarność* est née, le premier et l'unique mouvement citoyen pro-démocratique du bloc soviétique. Bientôt, forte du soutien d'un million de personnes, la vision de *Solidarność* d'un mouvement syndical indépendant était en partie alimentée par la capacité des informations échangées, des témoignages historiques oraux et des discours de vérité à couper court aux mensonges, aux distorsions et aux oublis propagés par la propagande communiste. *Solidarność* a été une « révolution par la parole » dans le cadre d'un mouvement syndical.

d'après-guerre ont gardé une attitude ambivalente envers leur avenir en tant que Juifs sous le communisme et ils ont supposé qu'il n'y aurait plus de vie juive en Pologne après eux. « Je crois que nous sommes les derniers. C'est sûr et certain », disait Konstanty Gebert à la presse.

Nonobstant leur ambivalence compréhensible, la réappropriation de « ce qui est juif », – à travers des groupes d'études, la publication des thèmes juifs dans la presse clandestine, les commémorations de la Shoah et l'observance religieuse –, est devenue une expression significative de la résistance anticommuniste. L'année 1989 arrivée, les participants de l'« université volante », Juifs et chrétiens, sont sortis de la

Provocateurs sur le plan intellectuel, ces hommes et ces femmes sont devenus des militants des droits de l'homme prêts à combattre pour la démocratie et pour la réintégration de l'expérience juive dans l'histoire polonaise.

« Durant ces années, la parole était en train d'être reconquise », écrit Maria Janion, une intellectuelle octogénaire révéree et critique non-juive de l'antisémitisme. « Ce fut une explosion du récit oral à une échelle inédite, qui permettait de compléter les pièces manquantes du puzzle.

Très rapidement... ce fut un nouveau traumatisme : la loi martiale en décembre 1981. Néanmoins, l'histoire une fois racontée était déjà en nous ».

Ainsi, les origines de la renaissance culturelle juive et l'intérêt renouvelé pour la religion et le patrimoine remontent à la fin des années 1960 et au début des années 1970, et peuvent se comprendre comme ayant autant à voir avec l'histoire du communisme qu'avec la Shoah. Vers la fin des années 1970 et dans les années 1980, la génération d'après-guerre à laquelle appartiennent quatre contributeurs de cette publication, – Piotr Wiślicki, Eleonora Bergman, Konstanty Gebert et Stanisław Krajewski –, a commencé à étudier le judaïsme. C'était la décennie où les militants juifs, ensemble avec des non-Juifs intéressés au patrimoine juif (dont Janusz Makuch, un autre contributeur de ce livre), ont organisé des groupes clandestins secrets connus sous le nom d'« universités volantes ». En cherchant à supplanter la stigmatisation entourant la judéité par un sens positif, ils ont étudié les livres sur l'histoire, sur la religion et sur la culture juives qu'ils avaient reçus des Etats-Unis. Etant donné leur détermination admirable à acquérir des connaissances juives et à se désassimiler, les membres de la génération

clandestinité pour former le noyau des communautés juives et des programmes culturels à Varsovie, à Łódź, à Wrocław et à Cracovie. Ils ont été assistés par des Juifs américains qui se sont installés en Pologne, tels le rabbin Michael Schudrich, aujourd'hui Grand Rabbin de Pologne, et Helise Lieberman, directrice fondatrice de l'école *Lauder Morasha*, tous les deux contributeurs de ce volume.

D'autres éducateurs et gardiens de la mémoire et du patrimoine, des Polonais non-juifs, des gens qui, comme Janusz Makuch, directeur du Festival de la culture juive de Cracovie, se définissent comme *Shabbes goyim*, ont aussi contribué à la naissance de la nouvelle culture juive. Agités par une impulsion saine, beaucoup plus forte qu'une mode ou qu'un caprice, ils ont eu la détermination et le dévouement d'obtenir un diplôme en études juives, de restaurer des monuments et des cimetières, de conserver les archives et de créer des programmes éducatifs sur la Shoah et des départements universitaires entiers. A mes yeux, ils poursuivent l'héritage des Justes non-juifs de la Seconde Guerre mondiale qui avaient sauvé des Juifs, même si, dans ce cas, ils sauvent la mémoire et le patrimoine juifs.

Pour plusieurs milliers de Polonais, un trait distinctif de la renaissance juive postcommuniste fut la révélation de leur propre identité juive, ce que le rabbin Schudrich appelle le syndrome Madeleine Albright. Par exemple, en 1989 j'ai cru qu'Anka était juive. Ima-



ginez mon étonnement lorsqu'elle a laissé échapper:

« D'emblée il faut que je vous dise: je ne peux pas vous promettre que je sois juive. Je suis une personne sans origines. C'est assez commun en Pologne... La plupart d'entre nous ont grandi dans des familles où personne n'a jamais parlé ni de ses expériences d'avant-guerre, ni de celles du temps de la guerre. J'ai des raisons de croire que la famille de ma mère était juive, bien que ma mère l'ait toujours nié ».

En 2004, Anka a appris de sa belle-mère que son père avait été un enfant caché durant la Shoah. C'était son père, non sa mère, qui était juif. Mais l'érudition d'Anka et sa foi en ses origines juives nourrie pendant très longtemps avaient déjà créé un univers juif auquel une *Shabbes goy* comme elle appartenait. Elle n'avait pas besoin de l'aveu tardif de sa belle-mère. Marek Edelman l'avait déjà accueillie auprès de lui. Elle avait tissé ses propres liens authentiques avec le patrimoine.

J'ai fini par comprendre que c'est précisément leur manque d'attaches à des origines, qui a conduit Anka et les autres de sa génération à passer outre et à résister à la censure étatique que leurs familles avaient inté-

Centres communautaires juifs florissants à Cracovie et à Varsovie, ses musées et ses archives, son centre généalogique et son plus grand festival de la culture juive au monde, la communauté est bien vivante et elle prospère car la pays a été finalement libéré, car le gouvernement et des organisations mondiales juives y apportent un soutien considérable et parce qu'un nombre croissant de personnes assument leur judéité, même si certains se pensent encore les derniers restant, comme le pensait Konstanty Gebert.

Depuis le début des années 1990, le nombre de Polonais ayant reconnu ou découvert leurs origines juives n'a cessé d'augmenter. Lorsque des personnes qui s'étaient fait passer pour des non-Juifs ont commencé à vieillir ou à perdre leur santé, ils ont souvent pris la décision de révéler la vérité sur leurs origines juives à leurs enfants et à leurs grands-enfants. Ce phénomène est parfois qualifié de « confession sur son lit de mort ». En réponse à cette circonstance inattendue, quoique désormais courante, quelques psychologues et organisateurs communautaires juifs, dont l'essayiste Stanisław Krajewski, ont organisé dans les années 1990 une ligne d'assistance téléphonique hebdomadaire aux personnes affrontant une crise identi-

Pour les générations plus jeunes de Juifs qui n'ont pas de souvenir du communisme, le plus grand défi n'est pas le fascisme ou l'établissement de la démocratie mais la démographie et la tradition.

riorisée. Ils l'ont fait, en partie, en créant leur propre récit personnel et en construisant un sens à partir des pertes inexprimées que leurs familles avaient subies durant la Seconde Guerre mondiale, pertes dont leur génération avait hérité sans en avoir vécu l'expérience. Dans son dernier ouvrage *Après un tel savoir... : La Shoah en héritage*, l'auteur Eva Hoffman qualifie elle-même et d'autres personnes, comme Anka, nées pendant ou après la guerre, de « génération charnière », c'est-à-dire à la charnière du vécu et de la mémoire de la Shoah. Tout comme des survivants ont écrit ou enregistré leurs expériences de la guerre à partir de la mémoire, remarque Hoffman, leurs enfants écriront sur la mémoire elle-même.

La communauté juive d'aujourd'hui n'est pas seulement une gardienne du passé. Avec ses écoles, ses synagogues, ses études juives et ses programmes d'éducation sur la Shoah, ses groupes de jeunes adultes, ses

taire, afin de recevoir des appels de gens qui avaient commencé à explorer leurs identités nouvellement découvertes et qui souhaitaient connaître les options dont ils disposaient. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres de réponses ingénieuses et sensibles de la communauté juive aux conditions imprévues qui constituent la réalité de la culture d'après-génocide. Les Juifs et la vie juive avaient été cachés pendant plus de quarante ans. La difficulté spécifique que représente la réappropriation de son identité juive, après avoir grandi en tant que catholique ou athée et entièrement assimilé à la culture polonaise, conduit à un processus de désassimilation et à un besoin d'études juives pour des adultes âgés de 16 à 86 ans.

Maintenant que la Pologne est devenue un pays démocratique, la polonité est considérée en termes de citoyenneté, et non de race ou de religion. C'est pourquoi l'antisémitisme est aujourd'hui largement perçu comme une menace non seulement pour les



Juifs mais aussi pour toute la société. Cette prise de conscience prend son origine dans les manifestations d'étudiants et les purges de 1968, et c'est l'idée qui a fondé la nouvelle Pologne, comme le dit Tad Taube dans l'avant-propos. Peu de Polonais instruits refuseraient aujourd'hui d'admettre que l'antisémitisme est profondément enraciné en Pologne. En fait, des intellectuels estimés, comme Maria Janion, lancent des débats publics sur les origines culturelles et linguistiques de l'antisémitisme, et ces débats suscitent un travail d'introspection et la catharsis authentiques qui sont suivis par des sondages d'opinion. L'historien Feliks Tych écrit, plus loin dans ce livre: « Il a fallu une grande ouverture de la Pologne sur le monde extérieur et surtout un changement générationnel pour créer ce qui est devenu une sorte de miracle historique ».

Pour les générations plus jeunes, de Juifs nés durant la loi martiale ou à la fin des années 1980 et qui n'ont donc pas de souvenir du communisme, le plus grand défi n'est pas le fascisme ou l'établissement de la démocratie mais la démographie et la tradition. Comme cela a été analysé dans le chapitre « La Troisième génération » du présent livre, le nombre de Juifs halakhiques est minuscule, et la population des jeunes possédant un parent juif, ou un ou deux grands-parents juifs diminue. Les générations suivantes revendiqueront de plus en plus les racines juives arrachées depuis deux ou trois générations.

C'est pour cette raison qu'aujourd'hui les jeunes Juifs craignent, comme leurs aînés, d'être les derniers Juifs de Pologne. Ils n'accusent pas l'antisémitisme et l'émigration forcée. Au lieu de cela, ils sont préoccupés que leur génération de demi-Juifs et quart-de-Juifs ne pourra se marier de manière juive et fonder des vies et des familles juives modernes et pertinentes. Ils craignent que le lien de chaque nouvelle génération à ses origines juives ne soit trop dilué pour transmettre une conscience juive. Leur génération peut vivre n'importe où dans l'Union européenne ou aller facilement en Israël, non seulement pour le travail mais aussi pour sortir avec des Juifs/Juives. Pourquoi rester en Pologne où le choix de partenaires juifs est aussi peu abondant que des merles bleus au milieu de l'hiver polonais ?

La judéité de Jan Śpiewak, né en 1987, n'est ni découverte ni inventée. Ses deux parents sont juifs. Son grand-père a été l'historien juif vénéré Szymon Datner. Dans son essai « Je ne me souviens pas du communisme », Jan, déterminé à construire pour sa génération un avenir juif qui ait du sens, dit que « la chute du communisme et le succès de la démocratie ont créé un



2013: Shana Penn décorée de la croix de Commandeur de l'ordre du Mérite de la République de Pologne par le ministre Jacek Michałowski au nom du Président de la République de Pologne Bronisław Komorowski.

espace pour les Juifs en Pologne. La question qui se pose maintenant est de savoir si nous sommes capables d'agrandir cet espace et d'encourager les jeunes gens à rester en Pologne ».

En refermant la boucle historique, d'une façon, Jan a récemment rencontré Anka Grupińska dans un atelier d'histoire orale qu'elle animait pour la ZOOM, Organisation polonaise de la jeunesse juive qu'il préside. Le groupe devait interviewer des survivants de la Shoah, une activité intergénérationnelle qui permettrait la transmission de la connaissance du passé à Jan et à ses collègues, et le renforcement de leurs liens aux profondes racines juives de la Pologne.

On ne saurait trop souvent insister sur le fait que l'époque actuelle constitue la première expérience polonaise réelle de la démocratie. Comme peuvent l'attester les contributeurs de ce livre, des Polonais juifs, chrétiens et laïques ayant milité activement dans Solidarność ont investi leur force vitale dans la conviction profonde et permanente qui veut que là où s'épanouit la démocratie, les Juifs le peuvent aussi.



Les Juifs polonais après le communisme dans la nouvelle Pologne: une chronologie

Des observateurs étrangers continuent à exprimer occasionnellement leur étonnement devant l'existence même d'une communauté juive en Pologne, dont ils pensent souvent qu'elle a été entièrement éradiquée sous l'effet de la Shoah. Cependant, la dynamique communauté d'aujourd'hui, bien qu'elle ne soit qu'une pâle ombre de la rayonnante communauté juive d'avant-guerre en Pologne, vient des mêmes racines. C'est pour ainsi dire un rameau vert qui a poussé sur la souche d'un arbre prétendument abattu.

Les Juifs qui sont restés en Pologne pendant la période communiste se sont progressivement rendus compte que seuls la reconquête de l'indépendance et le rétablissement de la démocratie pouvaient offrir une chance à une communauté juive en Pologne, d'où la participation marquée de Juifs, aux côtés de la majorité des Polonais, au mouvement d'opposition démocratique.

Les événements qui ont suivi la fin du communisme en 1989 ont confirmé la validité de cette évaluation. La nouvelle Pologne a systématiquement respecté les droits des Juifs et s'est avérée une amie fiable d'Israël. Sans cela, la renaissance de la communauté juive après 1989 n'aurait pas été possible. Ce n'est d'ailleurs pas surprenant: une société démocratique permet à ses membres de faire des choix identitaires individuels. Au sens existentiel, toutefois, cette renaissance – le fruit de longs et patients efforts – relève toujours presque d'un miracle.

1989 – Le communisme s'est effondré d'abord en Pologne, puis dans les autres pays du bloc soviétique. Au début de 1989, après les négociations prolongées entre le gouvernement polonais et l'Agoudat, les autorités consentent, pour la première fois depuis 1961, à la nomination d'un Grand Rabbin de Pologne. Le poste est confié à Menachem Joskowicz, un rabbin orthodoxe israélien et un rescapé polonais de la Shoah. La Fondation Ronald S. Lauder commence à intervenir en Pologne, en soutenant l'éducation, les médias et la vie communautaire juifs. L'American Jewish Joint Distribution Committee est à nouveau autorisé à opérer en Pologne, après avoir été mis à la porte à l'époque communiste. En juin 1989, lors des premières élections semi-démocratiques en Pologne depuis la guerre, un certain nombre d'hommes politiques démocratiques d'origine juive issus de l'ancienne opposition sont élus au Parlement. Le nouveau gouvernement s'engage sur son caractère démocratique. Sa première décision en matière de politique étrangère est de renouer ses liens avec Israël. Varsovie devient le principal point de transit pour les Juifs soviétiques émigrant en Israël. Après une crise autour de

la fermeture du Carmel situé dans l'enceinte du camp d'Auschwitz, le Vatican réitère son souhait de transférer l'institution. La même année, un groupe de parents juifs ouvrent à Varsovie la première école maternelle juive en Pologne depuis 1968.

1990 – Le pape Jean-Paul II visite la Pologne, il rencontre la communauté juive et, dans un sermon prononcé à Kielce, il commémore les victimes du pogrom de 1946. Les institutions juives commencent à vivre une sorte de « boom juif » lorsque des milliers de Polonais d'origine juive se mettent à enquêter sur leurs racines. Ce boom se poursuivra pendant plusieurs années et il aboutira à une renaissance de la communauté. Le Festival de la culture juive organise, à une échelle modeste, sa deuxième édition estivale à Cracovie. Au fil des années, il deviendra l'événement culturel juif le plus important d'Europe.

1991 – Lors de la première visite historique d'un dirigeant polonais en Israël, dans un discours prononcé devant la Knesset, le président Lech Wałęsa demande pardon pour « les torts commis à l'encontre des Juifs en Pologne ». La Pologne devient un des pays les plus



pro-israéliens d'Europe. L'Eglise catholique publie une lettre déplorant l'antisémitisme.

1992 – Le président israélien Haïm Herzog visite la Pologne. Les relations de haut niveau seront maintenues, de façon systématique, dans le futur. La Pologne co-parraine avec succès une campagne visant à la révocation de la résolution de l'ONU, de 1975, qui décrivait que « le sionisme est du racisme ».

1993 – Sur la demande personnelle du pape Jean-Paul II, les Carmélites d'Auschwitz déménagent ailleurs. Le 50^e anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie en Pologne est un événement d'Etat auquel participent le Président et le Premier ministre polonais, le Premier ministre israélien et le Vice-président des Etats-Unis.

1994 – L'école élémentaire juive Lauder Morasha, un fruit de l'école maternelle juive démarrée cinq ans plus tôt, ouvre dans des locaux loués à Varsovie. Autre évolution, le succès du lobbying en faveur de l'adhésion de la Pologne à l'OTAN par le Congrès juif américain confère à l'organisation une crédibilité politique importante en Pologne.

1995 – Une nouvelle crise éclate à Auschwitz suite à la demande d'organisations juives d'enlever une grande croix plantée sur le site de l'ancien Carmel. En réaction, des fondamentalistes catholiques plantent des centaines de petites croix autour de la grande. Ces croix finissent par être enlevées par le gouvernement, mais la grande croix demeurera sur place.

1996 – Le Premier ministre polonais assiste, à Kielce, à la cérémonie commémorative du 50^e anniversaire du pogrom.

1997 – Le Parlement adopte la « Loi sur les relations entre l'Etat et les communautés religieuses juives » qui garantit la liberté religieuse aux Juifs et permet une restitution partielle de la propriété des congrégations juives d'avant-guerre saisie par l'Etat. Le processus de restitution se poursuit et des douzaines de bâtiments et de parcelles sont rendus à leurs propriétaires légitimes. L'Eglise catholique lance les célébrations annuelles de la « Journée du judaïsme » afin de sensibiliser les laïcs. Le premier mensuel juif d'opinion d'après-guerre en Pologne, *Midrasz*, commence à paraître à Varsovie. Il deviendra l'une des plus importantes voix publiques de la communauté juive de Pologne.

1998 – Des militants d'extrême-droite installent des centaines de croix sur le site de l'ancien couvent à Auschwitz. Le gouvernement polonais les enlève.

1999 – Le Premier ministre polonais Jerzy Buzek

et le Premier ministre israélien Benyamin Netanyahu ouvrent ensemble la Marche des Vivants, une vaste manifestation juive qui se tient tous les deux ans sur les sites des anciens camps de mise à mort allemands à Auschwitz et à Treblinka. La même année, Beit Warszawa, la première congrégation réformée de Pologne depuis la Seconde Guerre mondiale, commence à opérer à Varsovie. L'école élémentaire juive Lauder Morasha emménage dans ses propres locaux spacieux, un foyer pour personnes âgées juif d'avant-guerre restitué, et elle devient bientôt l'une des plus importantes institutions de la communauté juive de Pologne.

2000 – *Les Voisins*, un livre écrit par le Juif polonais émigré Jan T. Gross, un sociologue et historien enseignant aux Etats-Unis, décrit pour la première fois le massacre des habitants juifs du petit village de Jedwabne, perpétré par leurs voisins polonais en 1941, à la suite de l'invasion allemande de l'Union soviétique qui avait occupé Jedwabne depuis 1939. Publié un an plus tard aux Etats-Unis, l'ouvrage suscite le débat public sans doute le plus important dans la Pologne postcommuniste. L'Institut de la mémoire nationale (IPN), un Yad Vashem polonais, confirme les constatations de Gross, et une nette majorité de l'opinion publique polonaise les accepte et reconsidère la représentation idyllique, dominant auparavant, des attitudes polonaises à l'égard des Juifs pendant la guerre.

2001 – Le président polonais Aleksander Kwaśniewski préside la cérémonie du 60^e anniversaire du massacre de Jedwabne, il est le premier président polonais à reconnaître officiellement les atrocités commises par des Polonais à l'égard des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. L'église et les habitants de Jedwabne boycottent l'événement, quoique l'Eglise ait célébré plus tôt une cérémonie pénitentielle à part, durant laquelle elle a demandé à Dieu de lui pardonner les crimes commis par ses fidèles. Bien que le débat ait fait avancer de nouvelles accusations d'antisémitisme polonais, la communauté juive de Pologne ne se considère plus menacée. Bien que la littérature antisémite, qui dans d'autres pays démocratiques serait interdite ou boycottée en tant que discours de haine, soit librement accessible dans certains kiosques à journaux et dans certaines églises, le niveau de violence antisémite demeure constamment faible. La première traduction polonaise d'après-guerre de la Torah, accompagnée de vastes commentaires, est publiée par Pardes Lauder.

2002 – L'Union des communautés juives en Pologne et l'Organisation mondiale juive pour la restitution des biens (WJRO) créent la Fondation pour la



préservation du patrimoine juif en Pologne (FODZ) afin de promouvoir l'histoire des communautés juives et de préserver les sites du patrimoine juif en Pologne. A peine 1231 sur 39 millions de citoyens polonais déclarent leur ethnicité juive dans le recensement national. Ce très faible nombre est en contraste avec les huit mille membres environ de différentes organisations juives et les 25 à 30 000 personnes qui sont liées d'une façon ou d'une autre à des activités juives. Une explication possible serait la méthodologie défectueuse du recensement qui obligeait les personnes interrogées à choisir entre l'identité polonaise et une autre.

2003 – Deux festivals du film juif sont lancés à Varsovie, les deux attirent un grand public. L'Agence juive pour Israël en Pologne prend en charge l'organisation des voyages *Taglit Birthright* en Israël. Jusqu'en 2014, elle aura envoyé près de 700 participants en voyages de dix jours en Israël. La Fondation Moses Schorr est établie pour soutenir les programmes de formation en hébreu et d'éducation juive pour adultes en pleine expansion, y compris un programme de cours en ligne et des projets communautaires, du Centre Moses Schorr à Varsovie.

2004 – La Taube Foundation for Jewish Life & Culture met en place la Jewish Heritage Initiative in Poland, visant à soutenir et à alimenter la renaissance de la communauté juive et l'entente entre Polonais et Juifs. Poursuivant son activité aujourd'hui, dotée d'un siège social à Varsovie, la Jewish Heritage Initiative in Poland de la Fondation Taube a consacré des dizaines de millions de dollars à soutenir des institutions juives dédiées à l'étude et à la préservation du patrimoine juif, à l'innovation culturelle et à l'éducation. Michael Schudrich est nommé Grand Rabbin de Pologne, le poste resté vacant depuis le départ du rabbin Joskowicz. Rabbin américain opérant en Pologne depuis la fin des années 1980, Schudrich a joué un rôle décisif, au fil des années, en favorisant la renaissance de la communauté juive de Pologne. La même année est marquée par le départ de l'ambassadeur israélien né en Pologne Shevah Weiss (nommé en 2001), l'ambassadeur étranger le plus populaire en Pologne depuis 1989. Son départ provoque une série de manifestations publiques longue de six mois au cours de laquelle Weiss « croule sous l'amour qu'on lui prodigue », selon l'expression de l'Agence télégraphique juive. (Dix mille jeunes Polonais ont chanté « Qu'il vive cent ans », la chanson d'anniversaire polonaise traditionnelle, le jour de l'anniversaire de Weiss célébré lors du Festival de la culture juive de Cracovie un an plus tôt.)

2005 – Renversant le modèle en cours depuis le

rétablissement de la démocratie 16 ans plus tôt qui voulait que des gouvernements libéraux anticommunistes alternent avec des gouvernements communistes réformés, la droite gagne à la fois les élections présidentielles et parlementaires, quoique n'ayant pas suffisamment de voix pour gouverner seule le pays. Le nouveau président Lech Kaczyński est pourtant connu comme ami d'Israël et, dans le premier entretien après la confirmation de sa victoire, il se compare lui-même à Ariel Sharon. Le mouvement Habad-Loubavitch ouvre des centres à Varsovie et à Cracovie.

2006 – L'Initiative pour le patrimoine juif en Pologne de la Fondation Taube lance deux nouveaux projets en Pologne: un programme de subventions de démarrage pour soutenir la recherche et l'édition d'ouvrages dans le domaine des études juives, et un projet médiatique pour suivre la couverture d'Israël dans la presse polonaise. Le deuxième livre de Jan Gross, *La Peur*, publié d'abord aux Etats-Unis, sort en Pologne, et il suscite un nouveau débat introspectif, cette fois-ci sur le sort de la communauté juive de Pologne dans l'immédiat après-guerre.

2008 – La Taube Foundation for Jewish Life & Culture commence à mettre sur pied un programme de tourisme culturel innovant autour du patrimoine juif, les *Taube Jewish Heritage Tours*. Irena Sendler, Juste parmi les Nations, meurt à l'âge de 98 ans. Travailleuse sociale et partisane antinazie, Sendler aida à organiser une opération clandestine de sauvetage d'enfants juifs du ghetto de Varsovie. Pour honorer la mémoire de ses actes courageux, la Fondation Taube fonde un prix commémoratif Irena Sendler qui sera attribué à des hommes et des femmes polonaises qui veillent à la sauvegarde du patrimoine juif et qui renforcent la vie juive. L'année inaugurale, le prix est attribué à Janusz Makuch, le directeur du Festival de la culture juive de Cracovie. Le tout premier Centre communautaire juif en Pologne ouvre ses portes à Cracovie. La cérémonie d'inauguration est présidée par le Prince Charles qui a initié le projet. Situé dans un bâtiment moderne près de la synagogue Tempel, le Centre communautaire juif de Cracovie est soutenu entre autres par l'American Jewish Joint Distribution Committee, le World Jewish Relief (WJR) et la Taube Foundation for Jewish Life & Culture. Il sert les besoins de la communauté juive locale, en proposant rencontres, conférences publiques, ateliers, cours de langues, célébrations des fêtes juives et dîners de Chabbat hebdomadaires. Il propose aussi son club pour seniors, un autre pour étudiants, sa bibliothèque et sa cuisine casher. Le projet visionnaire du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN remporte le Prix



international d'architecture du Chicago Athenaeum.

2009 – La Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation se fait immatriculer officiellement comme organisation polonaise à but non lucratif. Dirigé par Helise Lieberman, le Centre Taube représente les programmes de la Fondation Taube en Pologne. Le partenariat de jumelage est établi entre les villes de Cracovie et de San Francisco. Plus de 100 personnes de la région de la Baie de San Francisco participent à la cérémonie du jumelage à Cracovie. La *Cantors Assembly* des Etats-Unis fait venir en Pologne 70 chantres et près de 400 touristes pour une célébration nationale des origines polonaises de la musique sacrée juive. Décès à Varsovie de Marek Edelman, le commandant en chef adjoint de l'insurrection du ghetto de Varsovie en 1943, ancien combattant de l'insurrection de Varsovie en 1944, célèbre cardiologue, cofondateur et membre de *Solidarność*. Il reçoit les honneurs militaires lors d'obsèques nationales au cimetière juif de Varsovie.

2010 – Avec le soutien de l'Union des communautés juives de Pologne, de la Fondation Shavei Israël et d'autres organisations, des rabbins desservent les communautés juives de Varsovie, de Cracovie, de Katowice, de Łódź et de Wrocław. Avec les étudiants du *Kollel*¹ de Varsovie, les rabbins offrent des activités et des opportunités de formation juive à des communautés plus petites, dont celles de Gdańsk et de Lublin. Le Président de la République de Pologne Lech Kaczyński, la Première dame et une délégation de haut niveau composée de 94 autres personnes perdent la vie dans une tragique catastrophe aérienne lors d'une tentative d'atterrissage à Smolensk en Russie. Un service commémoratif pour les victimes est célébré à la Synagogue Nożyk de Varsovie. Le troisième rassemblement de Limoud Pologne, un week-end de programmes éducatifs et culturels juifs organisé et subventionné par le Joint, réunit plus de 600 participants représentant 19 communautés de toute la Pologne. Le Cheder² Café ouvre en tant que club-café du Festival de la culture juive à Cracovie. Ancienne maison de prière juive, le Cheder propose une vaste gamme d'événements culturels, de concerts, de conférences, de rencontres et d'ateliers ; il constitue également une salle de lecture dotée d'une riche collection. Le festival « Nouvelle Musique juive » (Festiwal Nowa Muzyka Żydowska) est lancé à Varsovie pour promouvoir l'exploration de la musique traditionnelle juive en tant que source d'inspiration pour des musiciens contemporains. Le Conseil municipal de Łódź crée le Centre du Dialogue Marek Edelman pour organiser des activités de promotion du patrimoine multiethnique et multiculturel de Łódź, avec une attention particulière accordée à la culture juive.

1 Centre avancé d'études de la Torah (note de la traductrice).

2 Transcription française : Héder (note de la traductrice).

2011 – La Fondation pour la préservation du patrimoine juif en Pologne (FODZ) consacre un centre éducatif dans la synagogue restaurée, de style Renaissance, de Zamość. L'édifice est l'une des rares synagogues conservées de l'époque de la Renaissance en Pologne et l'une des plus importantes synagogues du pays sur le plan architectural. Lors du recensement de 2011, 7353 citoyens polonais interrogés, comparés à 1231 en 2002, se déclarent d'ethnicité juive. Cette différence significative résulte principalement d'une nouvelle méthodologie qui permet aux personnes interrogées de déclarer plus d'une identité. La plupart des personnes interrogées juives déclarent à la fois l'identité polonaise et juive. Aussi bien le recensement que le nombre de membres des organisations juives indiquent une croissance lente mais continue de la population juive en Pologne, principalement dans la région de Mazovie (Varsovie) et dans d'autres grandes villes. La pièce maîtresse du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN, la charpente en bois et le plafond peint d'une synagogue du XVIIIe siècle, est construite dans des ateliers dans l'ensemble du pays.

2012 – La Pologne célèbre la vie et l'œuvre de Janusz Korczak, une des figures les plus complexes et tragiques de la Shoah. Educateur novateur bien-aimé, il dirigea un orphelinat juif dans le ghetto de Varsovie avant d'être envoyé avec ses protégés à la mort, à Treblinka en 1942. L'Année Korczak comporte une série d'événements et de publications en l'honneur de sa contribution à la littérature et à la science, dont une Marche du souvenir. La Marche est organisée par l'Institut historique juif Emanuel Ringelblum, la Communauté juive (*Gmina*), le Centre de recherche sur la Shoah de l'Institut de Philosophie et de Sociologie de l'Académie de Sciences de Varsovie, l'Association Deuxième Génération (*Stowarzyszenie Drugie Pokolenie*), l'Organisation polonaise de la jeunesse juive (ZOOM), et les quartiers de Śródmieście et de Wola à Varsovie. Pour la première fois de l'histoire de la Biennale de Venise, une personne de nationalité non-polonaise est élue pour représenter la Pologne à la 54^e Exposition internationale d'Art de Venise. Yael Bartana, une artiste israélienne, présente un triptyque de trois vidéos sous le titre générique « ... and Europe will be stunned » (« ... et l'Europe sera stupéfaite »).

2013 – Le Musée national d'Auschwitz-Birkenau ouvre une nouvelle exposition dans le Block 27, intitulée « Shoah ». A la cérémonie d'inauguration assistent, entre autres, le Premier ministre israélien Benyamin Netanyahu et le Ministre polonais de la Culture et du Patrimoine national Bogdan Zdrojewski. L'exposition a été préparée par l'Institut Yad Vashem



de Jérusalem. Le tout premier Centre communautaire juif moderne de Varsovie est inauguré. Fondé par le Joint, la Taube Foundation for Jewish Life & Culture et la Koret Foundation, le nouveau Centre communautaire juif est le second du pays et sert de carrefour à un vaste assortiment de programmes et d'activités culturelles, éducatives et communautaires juives, dont beaucoup se déroulent hors ses murs. La décision du Parlement polonais de rejeter le projet de loi autorisant l'abattage rituel casher juif et halal musulman suscite un vif débat en Pologne et dans le monde. L'interdiction sera annulée par la suite par le Tribunal constitutionnel polonais. La Pologne célèbre l'Année Julian Tuwim, poète et écrivain polonais d'origine juive extrêmement prolifique, qui assumait son identité juive vers la fin de la Seconde Guerre mondiale. Né à Łódź, Tuwim fut une figure majeure de la littérature polonaise qui reçut le prestigieux Laurier d'Or de l'Académie polonaise de la Littérature en 1935. En mars, le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN inaugure l'impressionnante réplique, presque en taille réelle, de la charpente en bois du toit et du plafond peint de la synagogue de Gwoździec. Le plafond polychromé, tout comme la charpente du toit, ont été reconstruits à l'aide des seuls outils et méthodes utilisés à l'époque. L'élément final de la réplique de la synagogue, la *bimah*¹, est installée à la fin de l'été; le processus d'installation est ouvert au public. Le 19 avril, le 70^e anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie est célébré de concert avec l'ouverture partielle du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. Avant la fin de la journée, plus de sept mille personnes auront visité le Musée. La peinture de la *bimah* en bois pour la synagogue du XVIII^e siècle du Musée est terminée. Dans l'interstice entre les bâtiments du 22 rue Chłodna et du 74 rue Żelazna, Jakub Szczęsny conçoit une installation d'art unique intitulée la Maison Etgar Keret, — la maison la plus étroite de Varsovie. Portant le nom du remarquable écrivain israélien, la construction sert de studio à des artistes invités.

2014 – L'Initiative en faveur du patrimoine juif en Pologne célèbre son dixième anniversaire. Les principaux objectifs qu'elle s'est fixés sont : soutenir la renaissance continue de la culture juive en Pologne, développer la conscience de ce renouveau parmi les Juifs et les non-Juifs, et favoriser une approche positive des Juifs polonais et de la Pologne parmi les Juifs américains dont la majorité est d'origine polonaise. Dirigé par Helise Lieberman, le bureau de Varsovie propose un programme touristique très prisé autour

du patrimoine juif (les *Taube Jewish Heritage Tours*) et encourage l'esprit d'initiative au sein de la jeune génération, à travers son programme éducatif *Mi Dor Le Dor* (en hébreu : « de génération en génération »). *Mi Dor Le Dor* assure la formation de guides touristiques, âgés de 20 à 30 ans, en les familiarisant à l'histoire juive vivante. Ceci afin de réorienter le tourisme autour du patrimoine juif en déplaçant l'angle d'approche de la Marche des Vivants, centré sur la mort, en direction de la vivante et florissante communauté juive de Pologne. Le Parlement de la République de Pologne désigne à l'unanimité 2014 « Année Jan Karski », incluant une série de conférences internationales à Washington, à Chicago et à Varsovie. Les conférences sont consacrées aux conséquences historiques de la mission de Karski et à sa pertinence contemporaine dans le contexte de la « Responsabilité de protéger », la doctrine de l'ONU définissant la responsabilité des individus, des organisations et des Etats de protéger les civils en temps de guerre et d'intervenir en cas de nettoyage ethnique. Le 4 juin, la Pologne célèbre le 25^e anniversaire de ses premières élections libres après la Seconde Guerre mondiale, l'époque où elle est devenue le premier pays du bloc de l'Est dont les dirigeants démocratiquement élus ont exercé un pouvoir politique réel. Après 44 ans de gouvernement communiste, le 4 juin 1989, la Pologne entamait un nouveau voyage vers la liberté et la démocratie. Le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN remporte le Prix de l'Année de l'Association des Architectes polonais (SARP) et le Prix du Meilleur Ouvrage architectural construit avec des fonds publics sous le haut patronage du Président de la République de Pologne. Le Musée juif de Galicie à Cracovie célèbre son dixième anniversaire avec des événements spéciaux mettant en valeur « Une Décennie de changements ». L'exposition permanente du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN est officiellement inaugurée le 28 octobre.

¹ Table de lecture, souvent sur une estrade, située au centre de la synagogue, où est lue la Torah et où est célébrée la liturgie (note de la traductrice).

Les combattants: *les survivants restés en Pologne ou revenus après la chute du bloc soviétique*

Vingt-cinq ans après

par Marian Turski



Au début des années 1990, le Grand Rabbin Michael Schudrich venait juste de commencer son travail de ranimation de la vie juive à Varsovie. Une de ses premières initiatives fut la conférence organisée lors du premier camp d'été juif à Zaborów près de Varsovie pour discuter de la possibilité d'un avenir pour les Juifs en Pologne. Parmi les intervenants, il y avait le regretté Arnold Mostowicz, à l'époque président de l'Union des anciens combattants juifs, des intellectuels de la génération plus jeune Stanisław Krajewski et Konstanty Gebert, et moi-même. Mostowicz, figure charismatique et penseur puissant, était complètement pessimiste. « Non, il n'y a aucun avenir », disait-il. « Nous sommes les derniers vestiges, et aucune réanimation ne peut le changer. Tous les jeunes gens sauteront sur l'occasion d'émigrer en Israël ou à l'Ouest. Quand tous les vieux auront disparu, le dernier chapitre de l'histoire juive en Pologne prendra fin ».

Le pronostic de Mostowicz était tout à fait réaliste et bien ancré dans les conditions économiques, sociales et politiques de l'époque. Les autres intervenants n'étaient toutefois pas d'accord avec notre mentor vétérane. Moi, aussi, j'étais parmi ses contradicteurs, même si mes arguments étaient fondés principalement sur l'intuition et des analogies historiques contestables. Mais les arguments réellement substantiels étaient peu nombreux et rares. Après tout, c'était l'époque où, moi, un non-croyant, j'ai été à plusieurs reprises sollicité pour rester afin de constituer le minyan, sinon les offices n'auraient pas pu être célébrés.

Je me souviens également d'un débat sur le recouvrement de l'identité juive, vers la fin des années 1990. Le débat qui se tenait au théâtre juif a opposé Konstanty Gebert à Shoshana Ronen. Lui était un

symbole des *'hozrim bi'tshuva'*¹ plus jeunes ; elle, jeune universitaire israélienne enseignant la philosophie à l'Université de Varsovie, était une sabra classique avec un point de vue laïque. Le public, en très grande majorité non religieux ou même anticlérical, soutenait avec enthousiasme Shoshi. En partie par esprit de contradiction, mais surtout à la recherche de nouveaux arguments, je me suis rangé du côté de Kostek. Avant la guerre, argumentais-je, il y avait eu des voies différentes vers la judéité, religieuse et laïque, et la voie laïque avait été elle-même panachée, de la voie bundiste à la voie sioniste, et au-delà. Si, dans la Pologne des années 1990, la religion était une voie vers le recouvrement de l'identité juive, on devrait l'apprécier même si celle-ci est laïque.

Si aujourd'hui, plus de vingt-cinq ans plus tard, nous devons évaluer nos actifs, quel serait le bilan, à la fois externe et interne ?

En externe, nous examinons pour ainsi dire un paysage après la bataille. C'est devenu aujourd'hui un cliché de dire que la chute du communisme a permis le retour à la judéité d'un nombre non négligeable de personnes. D'ailleurs ceci ne s'applique pas aux seuls Juifs: les enfants et petits-enfants de nombreux militants d'anciens partis politiques sont retournés aux origines politiques de leurs familles, par exemple aux origines chrétiennes-démocrates voire nationale-démocrates². Pourquoi en serait-il autrement pour les Juifs ? N'oublions pas non plus que la campagne antisémite de 1968 avait déjà abouti à la réappropriation de l'identité juive par des milliers de personnes contraintes d'émigrer à l'époque.

¹ En hébreu : « ceux qui font retour », reviennent à la religion (note de la traductrice).
² Respectivement, les partis politiques polonais de droite et d'extrême-droite avant la Seconde Guerre mondiale.



En 1989, les optimistes étaient persuadés que la démocratie, la liberté d'association, la liberté d'expression et l'adhésion prévue de la Pologne à l'Union européenne auraient accéléré le processus de dépassement des préjugés xénophobes. Les résultats de la recherche sociologique du professeur Ireneusz Krzemiński, au début des années 1990, ont montré que jusqu'à 17 pour cent de la population continuaient à nourrir des préjugés à l'égard des Juifs. Cela n'était pas plaisant mais paraissait compréhensible.

Pendant plus d'une décennie, la société polonaise s'est efforcée de faire face aux victimes de la violente transformation postcommuniste: les personnes qui en ont fait les frais de par le chômage et la perte de stabilité et de statut sociaux. Il est bien naturel que ce groupe, immense au départ, ait pu facilement tomber victime des populistes. Les résultats des sondages d'opinion effectués dix ans plus tard se sont avérés beaucoup

Ils n'étaient rien,
ils ne connaissaient pas la compassion ».

Une certaine empathie ainsi qu'une authentique curiosité face à la vacuité du paysage polonais de l'après-Shoah sont devenus des phénomènes très importants en Pologne au tournant du siècle. Ils se traduisent, par exemple, par l'activité du Centre Brama Grodzka – Théâtre NN à Lublin², ou par celle des centres de recherche scientifique et des chaires universitaires spécialisés dans la culture et l'histoire juives, qui ont vu le jour non seulement à Varsovie et à Cracovie, mais aussi dans d'autres villes comme Wrocław, Poznań, Łódź et Lublin. Aujourd'hui, presque chaque université produit des mémoires de maîtrise et des thèses de doctorat sur des thématiques juives. Une très bonne amie qui enseigne les études culturelles et l'histoire de l'art dans plusieurs universités m'a montré les devoirs de ses étudiants, qui reflètent cette tendance. Les thèmes

Il serait intéressant de savoir combien de personnes s'étaient qualifiées alors et se qualifient aujourd'hui de « Polonais d'origine juive », de « Juifs d'origine polonaise » ou de « Polonais et Juifs », et comment les proportions relatives ont changé.

plus préoccupants : le pourcentage des personnes qui nourrissaient des préjugés antisémites avait augmenté jusqu'à 27 pour cent. D'autre part, et il convient de le souligner, le pourcentage de ceux que l'on appelle « philosémites » a aussi augmenté. Je rejette néanmoins ce terme et préfère qualifier d'« anti-antisémites » les gens qui essaient de comprendre la mémoire juive et le point de vue juif. Leur présence s'est révélée particulièrement dans les débats autour des livres de Jan T. Gross, *Les Voisins* et *La Peur*¹. En un mot, au moment du deuxième sondage d'opinion, il y avait manifestement beaucoup plus d'empathie envers la mémoire juive, comme l'illustre « Compassion », un poème réécrit par l'éminent poète Bolesław Taborski:

« La plus importante est la compassion
pour les hommes, pour les animaux et, aussi, pour
les plantes.
Pour les rochers, pour les mers, et je le répète, pour
les hommes.
Elle rend la vie supportable
et son absence déshumanise.
Prenons les auteurs de la Shoah,
serviteurs du diable sur cette terre.
Ils ont feint d'être des hommes, non, des su-
rhommes.

juifs qu'elle présente dans ses cours ne représentent qu'une infime partie de ce qu'elle enseigne. Or, visiblement, ses étudiants sont à la fois sensibles à ces sujets et, plus important encore, conscients du fait que c'est un domaine sous-étudié, car ils se portent volontaires pour écrire dessus. Il convient de signaler aussi l'existence d'un concours d'essais à thème juif organisé au niveau de l'enseignement secondaire par la Fondation Shalom, une organisation non-gouvernementale juive polonaise. Ce qui me fascine le plus, c'est l'exploration authentique, fraîche et véritablement juvénile de l'histoire locale, régionale, au niveau des petites villes et des villages. Ces essais reflètent souvent la dernière tentative d'entrer en contact avec les derniers témoins oculaires locaux de la présence juive. Pendant de nombreuses années, nous avons fréquenté avec plaisir le Festival de la culture juive de Cracovie, mais à présent s'y ajoutent des événements similaires à Łódź, à Lublin, à Poznań, à Gdańsk, à Włodawa et dans d'autres localités. Sans parler de Varsovie où les Journées Isaac Bashevis Singer, un événement culturel juif organisé chaque automne, sont programmées de façon à égaler le festival de Cracovie en ampleur et en diversité.

J'aperçois aussi cette empathie et cette curiosité dans l'intérêt du public pour le Musée de l'histoire des

1 Ouvrages pionniers d'un important historien polonais d'origine juive émigré, traitant de la persécution de Juifs par des Polonais pendant la Seconde Guerre mondiale et dans l'immédiat après-guerre.

2 Un centre culturel animé par des Polonais non-Juifs, et un théâtre qui y est rattaché, qui pendant des années ont redonné vie au passé juif de Lublin et l'ont porté à l'attention des habitants de la ville.



2014: Marian Turski, au centre, accompagne le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de Luxembourg lors de leur visite au Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. Photo Magdalena Starowieyska / Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN.

Juifs polonais POLIN à Varsovie. Les progrès faits dans la compréhension de la Shoah les reflètent également, bien que la « concurrence des mémoires » soit toujours forte et qu'elle ait même pris une nouvelle forme, avec la promotion par les autorités publiques, pendant quelques dernières années, de ce qu'on appelle la « politique historique »¹. Ces progrès se manifestent le plus nettement dans ce que je qualifie d'inversion de la tendance à déjudaïser Auschwitz. Quiconque avait visité l'exposition de l'ancien camp d'extermination à Birkenau avant le milieu des années 1990, trouverait, en la visitant aujourd'hui, que le changement positif est colossal, presque impossible à comprendre. Cela n'est pas dû uniquement à l'ouverture du bâtiment du sauna, qui abrite actuellement une collection de photographies de familles retrouvées parmi les effets personnels de victimes juives de la région de Zagłębie Dąbrowskie, mais à l'attention et au souci portés à la documentation du sort des Juifs en général.

Je tiens particulièrement à souligner le rôle du per-

¹ Une tentative de gagner une reconnaissance politique internationale grâce à l'évocation des souffrances passées de la Pologne.

sonnel du Musée national d'Auschwitz. L'évolution de leurs attitudes pourrait servir de matériau à une étude sur le progrès du travail de dépassement du processus de déjudaïsation de ce lieu de mémoire. Les travaux sur la nouvelle exposition du musée, actuellement en cours, l'illustreraient encore davantage.

Ces changements dans le paysage général ont entraîné des changements dans les mentalités des « personnes d'origine juive ». J'emploie intentionnellement cette expression malencontreuse qui remonte à une époque désormais heureusement révolue. Précisons que le nouveau climat permet aujourd'hui à des personnes de cette origine de faire leur « coming out ».

C'est probablement le phénomène le plus intéressant des années après 1989 ! Il serait intéressant de savoir combien de personnes s'étaient qualifiées alors et se qualifient aujourd'hui de « Polonais d'origine juive », de « Juifs d'origine polonaise » ou de « Polonais et Juifs », et comment les proportions relatives ont changé. Il serait non moins intéressant de savoir pourquoi seules 1200 personnes ont déclaré leur « eth-



nicité » comme juive lors du recensement de 2002. Était-ce dû uniquement à des erreurs de méthodologie dans la conduite du recensement ? Nous autres Juifs n'avons-nous pas trop facilement succombé à une espèce d'opportunisme ?

Quelques réflexions douces-amères pour conclure. Il ne fait aucun doute qu'il n'y aurait pas eu de « comings out », si ceux qui ont décidé de révéler leurs origines n'avaient pas senti un climat favorable pour enquêter sur leurs propres origines. Il serait même légitime de dire que c'est devenu une espèce de mode, et cela non seulement en référence aux pendentifs avec la *Maguen David*¹ ornant le cou de jeunes femmes. En même temps, cependant, d'importantes organisations juives continuent à envoyer du courrier dans des en-



2014: Marian Turski dans le hall principal du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. Photo Franek Mazur.

En 1989, les optimistes étaient persuadés que la démocratie et l'adhésion prévue de la Pologne à l'Union européenne auraient accéléré le processus de dépassement des préjugés xénophobes.

veloppes portant des acronymes cryptiques : SKŻ au lieu de l'Union des combattants juifs, SDH à la place de l'Association des enfants de l'Holocauste, GWŻ au lieu de la Communauté religieuse juive. Un haut responsable de la GWŻ m'a dit, il n'y a pas si longtemps, que l'un de ses membres préférerait que son facteur et ses voisins ne sachent pas l'identité de l'expéditeur ; et je sais que certains continuent à dissimuler ce savoir aussi aux membres de leurs familles. Je ne les loue, ni ne les condamne ; je ne fais que relater les faits, je ne peux cependant pas cacher ma tristesse face à cela.

Est-ce que je vois un avenir pour la communauté juive en Pologne ? Intuitivement, oui, je continue à le voir. Pourquoi ? Premièrement, c'est la leçon du passé.

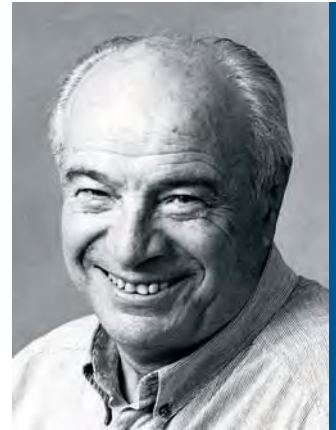
Depuis l'exil de Babylone, les Juifs n'ont jamais complètement abandonné la diaspora. La globalisation renforcera la mobilité. Peut-être devrions-nous renoncer à l'idée de résidence permanente en faveur de celles de séjour ou d'adresse actuelle. Résidence permanente ou à long-terme, cela dépendra de l'évolution économique et politique dans la région et dans le monde, surtout en Europe et au Moyen-Orient, des relations entre l'Europe et le monde en développement, et l'Islam en particulier. Si, en deux ou trois générations, on peut parler d'une nouvelle communauté juive en Allemagne, avec une présence résiduelle de descendants des Juifs allemands, pourquoi serais-je pessimiste à propos de la Pologne ?

¹ L'étoile de David, en hébreu littéralement « bouclier de David », le symbole du judaïsme (note de la traductrice).



Un miracle historique : la vie juive en Pologne après le communisme

par Feliks Tych



Avant d'aborder la question de la condition des Juifs et des relations polono-juives depuis 1989, c'est-à-dire depuis la mise en place du régime démocratique en Pologne, je voudrais revenir un peu en arrière, afin de fixer pour ainsi dire un point de référence.

Il y a des années, un ami m'a raconté que, durant les événements de mars 1968, il avait vu Stefan Olszowski, membre du politburo, alors directeur du Bureau de presse du Comité central du Parti et principal orchestrateur de la campagne antisémite, débarquer, haletant et triomphant, au milieu d'une réunion de journalistes. Il s'était dirigé directement vers le podium où il avait déclaré: « Eh bien, camarades, nous avons mis fin aux Juifs ». D'une certaine manière, il avait raison.

Les purges de mars 1968 et la concomitante vague d'émigration en masse, aussi bien des survivants de la Shoah que de leurs enfants nés dans la République populaire de Pologne, ont porté à la communauté juive

raient comme faisant partie du pays et voulaient non seulement continuer à y vivre, mais aussi lutter pour sa démocratisation. D'autres sont restés parce qu'ils croyaient, aussi bien au sens littéral que métaphorique, que l'on ne pouvait laisser les tombes juives sans gardien. Ils croyaient que, les Juifs de Pologne n'étant plus, l'on devait prendre en charge, – au nom de l'intégrité de l'histoire –, la mémoire de leur présence pluri-séculaire dans ce pays. Ils se croyaient obligés de faire surgir dans la conscience populaire les raisons, – qui n'incluaient pas seulement la Shoah –, pour lesquelles presque tous les Juifs avaient disparu du paysage ethnique, autrefois multinational, de la Pologne.¹

La leçon de mars 1968 – les protestations d'étudiants et la campagne antisémite – a fait prendre conscience à tous, ou presque tous, parmi ceux qui sont restés, qu'il était impossible d'échapper à la judéité et que l'on pouvait être Juif tout en restant complètement immergé dans la culture polonaise.

Parmi les générations plus jeunes des Polonais instruits, dont des jeunes d'écoles secondaires, le pourcentage de ceux qui déclarent des attitudes antisémites a sensiblement baissé, tandis que celui des personnes interrogées exprimant de l'hostilité à l'égard de l'antisémitisme va croissant.

de Pologne ce que les Français appellent le coup de grâce, ce qui signifie achever quelqu'un de grièvement blessé. En tant que partie significative de la communauté polonaise, les Juifs ont disparu du paysage ethnique du pays où leurs ancêtres avaient vécu pendant des siècles.

Ceux qui revendiquaient une identité religieuse ou laïque et qui sont restés en Pologne l'ont fait pour différentes raisons. Certains sont restés car ils se considé-

Combien de personnes revendiquant une identité juive laïque ou pratiquant, sont restées en Pologne après les événements de Mars ? Vraisemblablement, 20 000 environ. Seulement une infime partie de la population juive d'avant-guerre de près de 3,5 millions de personnes, et un petit pourcentage du quart de mil-

1 Note du rédacteur: Des survivants sont restés ou revenus en Pologne pour maintes raisons, non seulement pour préserver la mémoire juive ou pour lutter pour la liberté. Certains sont revenus pour retrouver des membres de leurs familles. D'autres sont restés par pure inertie ou parce qu'ils n'avaient pas d'autres options. D'autres encore, surtout des enfants cachés, n'étaient même pas conscients d'être juifs.



1986: Feliks Tych chez lui à Varsovie, devant sa bibliothèque avec son chien Buka.

lion de survivants qui ont transité par – ou qui sont restés dans – le pays appelé alors la République populaire de Pologne.

Les mémoires de survivants qui ont quitté la Pologne après la Seconde Guerre mondiale montrent que la cause principale du ressentiment des émigrés juifs envers leurs compatriotes polonais d'autrefois n'était pas tellement le comportement honteux de certains Polonais à l'égard des Juifs durant la guerre (bien que ce ne fût pas négligeable). L'origine du ressentiment résidait principalement dans la façon dont les survivants avaient été rejetés après la guerre, au moment où ils essayaient de revenir à une certaine normalité ainsi que dans leurs maisons, si celles-ci existaient encore. C'est lié à la vague des pogroms et des meurtres de Juifs dans l'immédiat après-guerre (commis autant par des voisins que par des partisans anticomunistes, et parfois aussi par des hommes portant des uniformes officiels), qui tentait d'achever le nettoyage ethnique si efficacement mené par l'occupant allemand. Cela a conduit à l'exportation du stéréotype négatif du Polonais, qui se maintient dans le monde et entache l'opinion sur la Pologne d'aujourd'hui.

Comme le montrent les recherches sociologiques polonaises, les premières années qui ont suivi l'insti-

tution de la Pologne démocratique n'ont pas considérablement changé l'attitude de la plupart des Polonais vis-à-vis de leurs anciens et actuels compatriotes juifs. L'ancien régime ou la komuna (les communistes) n'est pas l'unique responsable de l'état d'esprit de la majorité des Polonais à l'égard des Juifs. Cet état d'esprit a des racines profondes. Il a fallu une grande ouverture de la Pologne sur le monde extérieur, et avant tout un changement générationnel pour créer ce qui est devenu une sorte de miracle historique des douze dernières années et, surtout, des dix dernières années, miracle dû dans une moindre mesure à la présence désormais minuscule des Juifs en Pologne et principalement aux initiatives citoyennes des générations jeune et d'âge moyen de l'intelligentsia polonaise sans origines juives. Cette intelligentsia avait pris l'initiative de créer des chaires universitaires d'histoire, de langues et de culture juives. Elles existent actuellement dans presque toutes les universités publiques du pays, ce qui fait que, parmi les yiddishophones, on trouve aujourd'hui plus de Polonais ethniques que de descendants de familles juives. Ces intellectuels avaient également créé des centres de recherche sur la Shoah à Varsovie et à Cracovie, désormais reconnus au niveau international. Il y a toujours de nombreux enseignants candidats aux formations en histoire de la Shoah. Il arrive de temps à autre dans des centres de province que des enseignants d'écoles secondaires qui font preuve d'initiative à cet égard sont mal vus par leurs supérieurs mais de tels cas sont rares. Récemment, les études sur la Shoah sont devenues une partie quasi-réelle du curriculum scolaire obligatoire. Je dis « quasi-réelle » car la plupart des enseignants polonais d'écoles secondaires ne sont toujours pas suffisamment préparés à cette tâche, cependant le nombre de ceux qui ont acquis les connaissances nécessaires augmente systématiquement grâce à des programmes de formation pour les enseignants.

Une récente étude sociologique montre que le pourcentage des attitudes inamicales de personnes âgées et d'âge moyen à l'égard des Juifs ne change pas beaucoup, toutefois elle indique également clairement que parmi les générations plus jeunes de Polonais instruits, dont les jeunes d'écoles secondaires, le pourcentage de ceux qui déclarent des attitudes antisémites a sensiblement baissé, tandis que celui des personnes interrogées exprimant de l'hostilité à l'égard de l'antisémitisme va croissant.

Nous nous souvenons toujours de l'époque où les guides touristiques des villes polonaises ne mentionnaient même pas, dans leurs sections consacrées à l'histoire, qu'avant la Shoah les Juifs avaient constitué



un grand pourcentage de la population de ces villes. Naturellement, ils ne mentionnaient pas non plus la contribution des Juifs au développement de l'industrie locale ou de la ville elle-même. Aujourd'hui, ce serait, de manière générale, impensable. Il en est de même pour les musées locaux qui n'avaient accordé aucune place à la présence juive. Maintenant, dans la plupart des cas, les Juifs sont réapparus.

Des monographies ou d'autres publications sur la présence et le sort des Juifs dans telle ou telle partie du pays sont publiées de plus en plus fréquemment. Les auteurs sont des historiens amateurs, des enseignants ou des archivistes locaux. Toutefois on trouve rarement, dans ces publications, des informations sur les attitudes des habitants non-juifs du coin à l'égard des Juifs pendant la guerre. Souvent, l'approche est ethnographique plutôt que de décrire en détail le sort des Juifs locaux durant la guerre et les façons dont leurs compatriotes non-juifs les ont traités. On peut supposer que ce n'est qu'un premier pas vers le rétablissement de la mémoire des Juifs et que d'autres avancées, menant à une compréhension approfondie de la situation pendant la guerre, suivront.

Chaque mois un certain nombre de livres à thématique juive sont publiés en Pologne. On y trouve des

mémoires de survivants, des journaux de victimes, des collections de sources, des monographies, des actes de colloques académiques, des biographies d'éminentes personnalités juives, des manuels, des recommandations méthodologiques pour l'enseignement de la Shoah, ainsi que des traductions polonaises d'auteurs juifs ou israéliens. Jamais dans l'histoire d'après-guerre, et même, paradoxalement, dans l'histoire d'avant-guerre du pays, un nombre aussi important de livres sur l'histoire juive n'a été publié, quoiqu'il comporte aussi des ouvrages clairement, si ce n'est explicitement, antisémites. Je ne m'attarderai pas sur les tournées nationales des conférenciers antisémites tel que le professeur Jerzy Robert Nowak. Il n'a aucun problème à se faire accueillir dans des salles de conférence, dont certaines appartenant à l'Eglise catholique, ou à trouver un public fervent. Il existe également en Pologne des éditeurs qui se spécialisent en littérature antisémite, telle la maison d'édition de Henryk Pająk dans la région de Lublin. Néanmoins, aujourd'hui, ils ne constituent qu'une frange, quoique lucrative, du marché éditorial.

Récemment, nous avons été témoins de gestes rarement, ou jamais, vus en Pologne durant les 60 premières années d'après-guerre : des autorités locales ont



Eleonora Bergman et Feliks Tych classant les documents de la collection Emanuel Ringelblum à l'Institut historique juif de Varsovie. *Photo Edward Serotta.*



commencé à ériger des monuments pour commémorer les habitants locaux assassinés pendant la Shoah. En mars 2009, cela a eu lieu dans la ville industrielle de Radomsko, habitée par 14 000 Juifs avant la guerre. Avant, si ce genre de monuments ou de plaques apparaissait, c'était à l'initiative et aux frais d'un ancien habitant résidant à l'étranger ou de ses enfants.

L'importance du Musée national d'Auschwitz-Birkenau pour la diffusion des connaissances sur la destruction des Juifs polonais et des Juifs de l'Europe entière s'est accrue ces dernières années, surtout depuis que Piotr Cywiński, docteur en sciences humaines, est devenu son directeur. Le travail du musée ne se limite pas au partage des connaissances sur ce qui s'est passé en ces lieux à l'époque; il favorise également l'adoption d'une vision toujours plus large du phénomène même de la Shoah.

Le plus moderne musée de la Shoah et mémorial polonais a été inauguré en 2004, grâce au soutien programmatique et financier du Musée du Mémorial de l'Holocauste à Washington. Il est situé sur le site de l'ancien camp d'extermination allemand de Bełżec, qui avait fait un demi-million de victimes. Le site de l'Holocauste à Sobibor où un quart de million de personnes, dont beaucoup de Juifs hollandais, ont été tuées, devient plus civilisé, grâce à une aide importante du gouvernement hollandais. Ce n'est qu'à Treblinka, où les Allemands et leurs auxiliaires ukrainiens ont gazé la majeure partie de la population juive du Gouvernement général de Pologne sous l'occupation nazie, qu'il ne se passe pas grand-chose. Treblinka n'est toujours qu'une section du musée régional de la ville provinciale de Siedlce, et non un musée national tel que les complexes d'Auschwitz-Birkenau, de Majdanek, de Bełżec et de Stutthof. Cela réduit évidemment les moyens disponibles pour maintenir dans des conditions adéquates ce site, si important pour les Juifs et pour la mémoire juive.

Malgré d'importants changements positifs dans les attitudes des Polonais envers leurs compatriotes juifs et l'intérêt grandissant, au sein des générations plus jeunes de Polonais, pour la présence historique juive en Pologne, les objectifs fixés par les éducateurs à cet égard ne sont pas uniformes. Jusqu'où ira ce travail éducatif et à quel point il dévoilera des vérités gênantes qui sont souvent rejetés par l'ego national ? Dans quelle mesure toute la vérité sur les raisons de la disparition des Juifs du paysage ethnique de la Pologne est-elle présente dans le processus éducatif ? Dans quelle mesure ce processus contourne les questions difficiles et gênantes, tels l'antisémitisme d'avant-guerre et l'approbation du génocide nazi par



Photo de l'Institut historique juif de Varsovie (le bâtiment à gauche), situé près de la Grande Synagogue, rue Tłomackie, en 1943.

une partie de ses partisans, ou la réelle étendue des dénonciations de Juifs cachés luttant pour la survie. La question des pogroms et des meurtres de Juifs dans l'après-guerre est progressivement traitée et cela doit continuer. Ces actes ont été commis non seulement par des personnes qui ne voulaient pas rendre leurs biens à des Juifs émergeant de la clandestinité, mais aussi par ceux qui ont par exemple repéré des Juifs dans les convois de rapatriement et les ont tués sur place.

Quelles conclusions devrait-on tirer de cette juxtaposition de nobles initiatives universitaires, éducatives et culturelles à la recherche de la vérité historique, d'une part et, de l'autre, des actes et des manifestations clairement nuisibles à ce processus ? Il reste encore beaucoup à accomplir pour faire disparaître les démons de la haine des Juifs ou, au moins, les exiler en marge de la vie spirituelle polonaise ; les phénomènes positifs semblent toutefois beaucoup plus dynamiques que les actions des bigots toujours bien retranchés. Parmi ces phénomènes positifs, on trouve le soutien de l'Etat et des autorités municipales de Varsovie aux institutions aussi importantes que l'Institut historique juif et le nouveau Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN.

Ce qui est particulièrement intéressant dans tous les changements positifs cités plus haut, c'est qu'ils se manifestent alors que la présence juive en Pologne continue à baisser, comme le montre le nombre de citoyens juifs du pays, à cause de l'épuisement biologique.

L'Union des communautés religieuses juives, l'Association socioculturelle des Juifs, l'Association des combattants juifs et l'Association des enfants de l'Holocauste sont toutes des organisations actives, mais chaque année le nombre de leurs membres diminue. La biologie a ses propres lois.



L'écrasante majorité des Juifs qui vivent aujourd'hui en Pologne se sont intégrés à la société dans une mesure sans précédent. L'une des preuves en est que les Juifs n'ont pas bougé pour rétablir ne fût-ce qu'un seul des nombreux partis politiques juifs qui avaient toujours existé dans les premières années

toujours parmi nous d'éminents intellectuels juifs dont l'influence ne se limite pas aux seuls milieux et aux seuls problèmes juifs.

Il semble toutefois que pour le moment l'effort de préserver en Pologne la mémoire des Juifs polonais demeure entre les mains compétentes des élites intel-

Nous nous souvenons toujours de l'époque où les guides touristiques des villes polonaises ne mentionnaient même pas, dans leurs sections consacrées à l'histoire, qu'avant la Shoah les Juifs avaient constitué un grand pourcentage de la population de ces villes. Aujourd'hui, ce serait, de manière générale, impensable.

d'après-guerre. Ce phénomène est un indicateur positif du respect des droits civils des Juifs. Cependant, nous ressentons également, au sein de la communauté, le manque de personnalités charismatiques telles que Michał Friedman, Arnold Mostowicz ou Paweł Wildstein¹ qui, il y a encore quelques années, étaient parmi nous.

Une partie des Juifs demeurant en Pologne est active dans la vie religieuse dont toutes les différentes options, du judaïsme orthodoxe modéré à Habad en passant par le judaïsme réformé, restent dynamiques. Chaque année, un certain nombre de Juifs qui ont découvert leur judéité tardivement (mais pas trop tard) se joignent à ces activités et prennent leur nouvelle affiliation très au sérieux. Cela dure depuis au moins ces trente dernières années.

Le fait que presque aucun Juif ne revient vivre en Pologne est une question importante pour déterminer l'avenir de la communauté juive. Heureusement, il y a

lectuelles et morales polonaises. Un nombre toujours plus grand de jeunes Polonais participent également à cet effort. De plus en plus souvent, des écoliers polonais se chargent de la préservation des cimetières juifs abandonnés et d'autres vestiges de la présence juive. Pour un grand nombre de ces jeunes gens, c'est la première occasion de découvrir que les Juifs avaient autrefois vécu dans leurs villes et leurs villages ; c'est aussi le premier pas pour s'intéresser davantage au sort des Juifs polonais et aux raisons de leur disparition de Pologne.

A l'avenir, ce seront ces jeunes femmes et jeunes hommes polonais, pas forcément juifs, qui se soucieront de l'histoire juive de la Pologne et qui la préserveront. Ils s'en soucieront car ils veulent connaître mieux l'histoire de la Pologne, une histoire où les Juifs ont joué un grand rôle dans tous les domaines de la vie tout en n'étant qu'une minorité ethnique.

¹ Traducteur du yiddish hautement estimé et auteur célèbre, président de l'Association des combattants juifs, et ancien président de l'Union des communautés religieuses juives.



Retour au pays pour que le phénix renaisse des cendres

par Sigmund Rolat



Je me rends compte que je suis un survivant de la Shoah quelque peu atypique. En fait, je me suis toujours accroché aux heureux souvenirs de ma vie en Pologne avant l'invasion de mon pays par l'Allemagne nazie. Je n'ai jamais tenu la Pologne ou ses citoyens pour responsables du génocide hitlérien du peuple juif. Après avoir survécu à la guerre, j'ai émigré aux Etats-Unis, je me suis marié et j'ai fondé une famille à New York, j'y ai monté une entreprise. J'ai observé de loin l'étouffement de la liberté de la Pologne sous la domination de l'Union soviétique, et c'est lors des derniers jours historiques du régime communiste en Pologne, renversé par Lech Wałęsa et le mouvement Solidarność, que j'ai vraiment eu envie de revenir en Pologne.

Depuis la victoire de la démocratie en 1989, j'ai œuvré pour aider la Pologne à construire une société civile et une communauté juive fortes. Bien que ce nouveau chapitre de ma vie ait été complètement inattendu, ma participation, depuis vingt-cinq ans, à des

Il y a des années, j'ai emmené mon fils et mes filles en Pologne pour leur montrer le pays de leurs ancêtres et Częstochowa, jadis un formidable microcosme des communes polonaises. Je voulais faire connaître à mes enfants le lieu où il y avait autrefois la Vieille Synagogue de Częstochowa, la belle rue Mirowska où, traditionnellement, le Grand Rabbin, la Torah dans ses bras, saluait le président polonais lorsque celui-ci visitait la ville. La synagogue arborait un plafond et des fresques murales par le célèbre professeur Peretz Wilenberg et, pendant plus d'un siècle, elle avait conservé un drapeau de bataille qui avait été confié à sa garde par un détachement des troupes polonaises battant en retraite avec l'armée napoléonienne. Le drapeau était devenu la doublure intérieure de la couverture de peluche de l'Arche Sainte. Mes enfants ont pu accéder à cette information et à d'autres grâce à mon expérience personnelle, mais combien merveilleux aurait-il été de les emmener dans un musée à part entière de notre histoire, si seulement il en existait un à l'époque.

Tout au long de son histoire de l'après-guerre, la Pologne a été aux prises avec la mémoire de son passé juif. Les sociétés humaines ne peuvent pas avoir assisté à un génocide dans leur patrie, et continuer à vivre comme si de rien n'était.

entreprises commerciales et à des initiatives culturelles en Pologne demeure profondément gratifiante. Le rétablissement de la vie juive dans la ville de Częstochowa, où je suis né et où j'ai grandi, et mon rôle de coprésident du conseil d'administration du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN, institution éducative de niveau mondial qui présentera et enseignera les mille ans de l'histoire des Juifs polonais sur le site historique de l'insurrection du ghetto de Varsovie durant la Seconde Guerre mondiale, tels sont mes engagements les plus importants.

Je suis né en 1930 et j'ai des souvenirs tendres de mon enfance. Mon grand-père gérait une petite école sur le Stary Rynek (la place du Vieux Marché) où toutes les matières étaient enseignées en polonais. Mon frère aîné Jerzyk et moi avons fréquenté le Collège hébraïque, une vieille et prestigieuse école autrefois dirigée par Daniel Neufeld, qui a été le premier à traduire en polonais le siddour, un livre de prières hébraïques.

Częstochowa, célèbre pour son tableau de la Vierge Noire du sanctuaire de Jasna Góra, est la ville la plus



catholique de Pologne. Les Juifs constituaient un tiers de sa population d'avant-guerre, un tiers très important et productif. Ils ont construit la première usine de textiles et la première papèterie ; une salle de concert et un théâtre ont été fondés par des philanthropes juifs. J'étais un Polonais dont il se trouvait que la religion était juive. Lors des grandes fêtes juives, nous fréquentions la jolie Nouvelle Synagogue, mais nous célébrions également la fête de la Constitution polonaise, le 3 mai.

Nous autres qui avons vécu à Czestochowa pendant la guerre, – dans le ghetto, cachés, dans le camp de travail forcé de la Hasag où j'ai survécu avec une trentaine d'autres enfants –, portons en nous des souvenirs extrêmement douloureux. Mes parents et mon frère aîné, Jerzyk, ont été tués pendant la guerre. Agé de 18 ans, Jerzyk était le plus jeune d'un groupe de six partisans. Mon père a été tué pendant le soulèvement au camp de la mort de Treblinka.

Après la guerre, j'ai eu la chance d'émigrer aux Etats-Unis où j'ai prouvé, comme des millions d'autres avant et après moi, qu'un jeune orphelin sans le sous, prêt à s'appliquer, pouvait recevoir la meilleure éducation, réussir et assurer à sa famille et à lui-même une position solide dans la société. L'Amérique m'a permis de retourner en Pologne tout en étant en mesure d'aider à renforcer la communauté juive du pays et à raconter son histoire longtemps occultée. Le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN représente magnifiquement, à travers des expositions multimédia, des siècles de vie et de réalisations juives du temps des premiers établissements et du Moyen-Âge.

L'histoire des Juifs polonais est presque aussi vieille que la Pologne historique. La mention la plus ancienne de la Pologne se trouve sur les toutes premières monnaies battues là-bas par des batteurs de monnaie juifs, et l'on découvre aussi la Pologne grâce aux chroniques médiévales juives. Plus prolifiques sont les récits ultérieurs du grand Siècle d'or de la République des Deux Nations, de l'époque où les rois polonais ont accueilli les Juifs et leur ont accordé des privilèges et des chartes spéciales, alors même que l'Espagne et le Portugal persécutaient et expulsaient les Juifs et que de lourdes restrictions étaient une chose courante partout ailleurs en Europe. Pendant plusieurs centaines d'années, il y eut plus de Juifs en Pologne que partout ailleurs dans le monde. Le Vaad Arba Aratsot, le Conseil des Quatre Pays, fut l'unique organe politique exécutif juif à exister dans la période entre la destruction du second Temple et la création de l'Agence juive en Palestine.¹

¹ En réalité, depuis 1623, il y eut deux assemblées juives : le Vaad Arba Aratsot (Conseil



2007: Sigmund Rolat et le Grand Rabbin Michael Schudrich apposent une mezouza lors de la cérémonie de consécration du nouveau Centre communautaire juif de Czestochowa, la ville natale de Sigmund Rolat. *Photo Ron Shipper.*

Le territoire du Royaume de Pologne et de la République des Deux Nations, où les Juifs vécurent durant près de mille ans, fut beaucoup plus grand que celui de l'Etat polonais actuel. À son apogée, il s'étendait de la mer Baltique jusqu'à la mer Noire, de l'Allemagne jusqu'aux confins de la Russie asiatique, coïncidant généralement avec ce que nous appelons aujourd'hui l'Europe de l'Est, et accueillant un large éventail de peuples et de cultures. Sous le règne des monarques polonais, la paysannerie était en grande partie polonaise, mais elle comportait aussi, à différentes époques, des Lithuaniens, des Lettons, des Biélorusses et des Ukrainiens. Les villes et les villages, habités principalement par des Polonais, des Juifs (qui constituaient souvent 50 pour cent, voire plus, de leur population) et des Allemands, accueillèrent aussi des Arméniens, des Grecs, des Kazakhs, des Tatars et d'autres groupes. Dans l'économie principalement agricole, les Juifs développèrent le commerce et l'artisanat. Ils contribuèrent à donner forme au pays, non comme hôtes tolérés mais comme fiers constructeurs. Forte minorité, ils réussirent à conserver une identité enracinée dans un mode de vie juif clairement défini. Des centaines de magnifiques synagogues en bois et en maçonnerie servirent de toile de fond au yiddish, la langue vernaculaire des Juifs polonais. Apparut également le hassidisme, le mouvement revivaliste qui, notamment, souhaitait servir Dieu à travers le chant et la danse. D'innombrables centres d'étude du Talmud formèrent de grands sages et maîtres, tels Baal Chem Tov ou le Gaon de Vilna, et d'autres gueonim et tsadikim. Le bouillonnement intellectuel donna naissance

des Quatre Pays) et le Vaad Medinat Lita (Conseil du Pays de Lituanie), note de la traductrice.



2009: A l'invitation de Sigmund Rolat, le célèbre violoniste Joshua Bell a donné deux concerts, un à Czeszochowa, lieu de naissance de Monsieur Rolat, et l'autre à Varsovie au profit du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN.

à la Haskala, mouvement précurseur du sionisme et d'Israël.

Tout au long du millénaire, pendant que la Yiddishkeit (culturellement, la judéité des Juifs ashkénazes) se portait bien et était préservée en Pologne et dans le monde par des descendants de Juifs polonais, les Juifs de Pologne jouaient également un rôle important dans l'enrichissement de la culture de leur pays natal. La poésie de Julian Tuwim, la prose d'Isaac Bashevis Singer, l'art de Bruno Schulz, la musique d'Artur Rubinstein, les grands noms du théâtre et du cinéma sont tous des éléments remarquables de la culture polonaise. Des Juifs ont également combattu dans des guerres polonaises et dans des insurrections pour l'indépendance de la Pologne : du grand commandant de cavalerie Berek Joselewicz à plus de 800 officiers juifs de l'armée polonaise massacrés par l'Armée rouge à Katyń, pendant la Seconde Guerre mondiale.

Tout au long de son histoire de l'après-guerre, la Pologne a été aux prises avec la mémoire de son passé juif. Les sociétés humaines ne peuvent pas avoir assisté à un génocide dans leur patrie, et continuer à vivre comme si de rien n'était. Le poids de ces souvenirs serait à lui seul lourd à porter ; cependant, il fut aggravé par le fait que, pendant que nombre de Polonais avaient risqué leurs propres vies et celles de leurs familles pour sauver leurs voisins juifs, d'autres avaient collaboré avec l'occupant.

L'avènement en Pologne du communisme soviétique empêcha tout débat sérieux sur l'histoire juive polonaise, que ce fût sur les années de guerre ou sur les neuf cents ans qui les avaient précédées. La Pologne avait perdu 6 millions de ses citoyens (dont plus de la moitié étaient des Juifs) soit plus de 15 pour cent de sa population, et elle était ensuite tombée victime du bru-

tal régime communiste de l'Union soviétique. Le pays était trop traumatisé pour se livrer à une grande introspection intellectuelle, et lorsque, de temps en temps, il tenta de le faire, le censeur communiste ne manqua pas d'intervenir.

Le communisme non seulement étouffa le débat, mais aussi il tordit et déforma l'histoire. Pour être juste, certains éminents communistes polonais étaient d'origine juive, mais cela ne fit que compliquer davantage la « question juive » en Pologne après la guerre, au moins jusqu'à la purge « antisioniste » en 1968. A ce moment-là, la petite et toujours moins nombreuse communauté des survivants juifs en Pologne était trop faible pour faire contrepoids au processus d'effacement de son histoire. Sauf peut-être dans une brève mention, les Juifs polonais disparurent des manuels d'histoire polonais et même des guides touristiques de villes autrefois majoritairement juives. Les origines juives de nombreuses grandes figures de la science, de la littérature et des arts polonais devinrent taboues. Les monuments juifs subsistants tombèrent progressivement en ruine ; les cimetières furent transformés en dépotoirs ou en chantiers de construction ; les synagogues furent converties à d'autres usages.

Les communistes considérèrent la nouvelle uniformité ethnique de la Pologne comme un de leurs principaux succès. A mesure que l'histoire de la guerre était réécrite, ses victimes juives devinrent des « citoyens polonais » anonymes ; la Shoah n'était qu'une note en bas de page, comparée à la bien réelle « souffrance de la nation polonaise entre les mains des hitlériens ». Le site d'Auschwitz portait officiellement le nom de « Musée du martyr de la nation polonaise et des autres nations ». Sur cette liste, les Juifs étaient les derniers mentionnés, vu que le mot polonais désignant les Juifs commence par la dernière lettre de l'alphabet polonais. (Je me souviens très bien de ma violente querelle avec un guide d'Auschwitz en 1967, après une visite qui s'est terminée au bout de trois heures sans qu'il ait prononcé une seule fois le mot « Juif »). Le seul signe visible subsistant de près de mille ans d'histoire – l'imposant Monument aux héros du ghetto de Varsovie par Natan Rapoport – se dressait sur la place centrale d'une nouvelle cité qui avait poussé autour, sur les ruines du ghetto.

D'importants efforts ont été accomplis pour changer ce triste état des choses depuis que la Pologne a recouvré son indépendance en 1989, qu'elle est devenue membre de l'Union européenne et, fièrement, amie des Etats-Unis et d'Israël. Littéralement, des centaines de livres à thématique juive ont été publiés en Pologne. Les festivals de la culture juive à Cracovie et



à Varsovie sont devenus les plus grands du continent européen. Des centaines d'universitaires, écrivains, journalistes et militants communautaires polonais ont produit un ensemble impressionnant d'ouvrages, de monographies scientifiques, débats journalistiques, mémoires, et ont effectué des commémorations locales des voisins tués. Les Voisins, un ouvrage pionnier par Jan Tomasz Gross, a été lu directement ou connu à travers d'autres textes par 85 pour cent des Polonais, pourcentage spectaculaire. Les débats publics sur les iniquités du passé – désormais honnêtes et audacieux – attirent l'attention et attisent les passions de beaucoup de gens. De par ses synagogues, ses écoles et organisations recouvrées et reconstruites, ainsi que par le biais d'événements s'adressant à la société dans son ensemble, la communauté juive en pleine renaissance fait partie intégrante de cette scène dynamique.

A partir de ces jours grisants de 1989, j'ai commencé à visiter fréquemment mon pays natal, et, lors d'une de mes visites à Czestochowa, j'ai reçu une proposition magnifique. Le professeur Jerzy Mizgalski m'a demandé de l'aider à organiser une exposition qui, à l'aide de documents d'archives originaux, d'artefacts, de photographies et de présentations multimédia, présenterait, pour la première fois, la longue histoire des Juifs de cette ville.

J'ai décidé de parrainer l'exposition pour maintes raisons qui ont beaucoup en commun avec les raisons pour lesquelles je soutiens le Musée. Nous souhaitons que les jeunes Polonais apprennent la longue histoire de leurs concitoyens. (Dans mes rencontres avec des jeunes Polonais, j'ai pu invariablement constater l'ignorance presque totale à ce sujet, quoiqu'ils fussent, sans exception, avides de connaissances. Le professeur Mizgalski m'a dit que plus de 300 étudiants s'étaient inscrits dans son cours d'histoire juive, lequel devait se tenir dans une salle de cours prévue pour 35 personnes. Nous souhaitons également que les visiteurs juifs se départissent de leurs stéréotypes et de leurs idées fausses. Nous souhaitons tuer le terrible mensonge selon lequel les Juifs étaient allés à la mort comme des moutons, et nous voulions nettoyer le cimetière juif de Czestochowa, qui était devenu une jungle.

Nous avons persuadé les autorités municipales de commencer à nettoyer le cimetière, et plusieurs semaines avant l'inauguration de l'exposition, ils avaient effectué un travail incroyable qui ouvrait la voie à la reconsécration du cimetière. La cérémonie s'est accompagnée non seulement de la récitation du Kaddish et de El Male Rahamim, mais aussi d'un émouvant appel nominal militaire. Pour la première fois, dans



2013: Au premier plan : Sigmund Rolat et Tad Taube lors de la cérémonie d'ouverture partielle du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN.

un cimetière juif de Pologne, la Garde d'honneur de l'Armée polonaise a rendu justice aux combattants juifs, dans une cérémonie retransmise à la télévision publique.

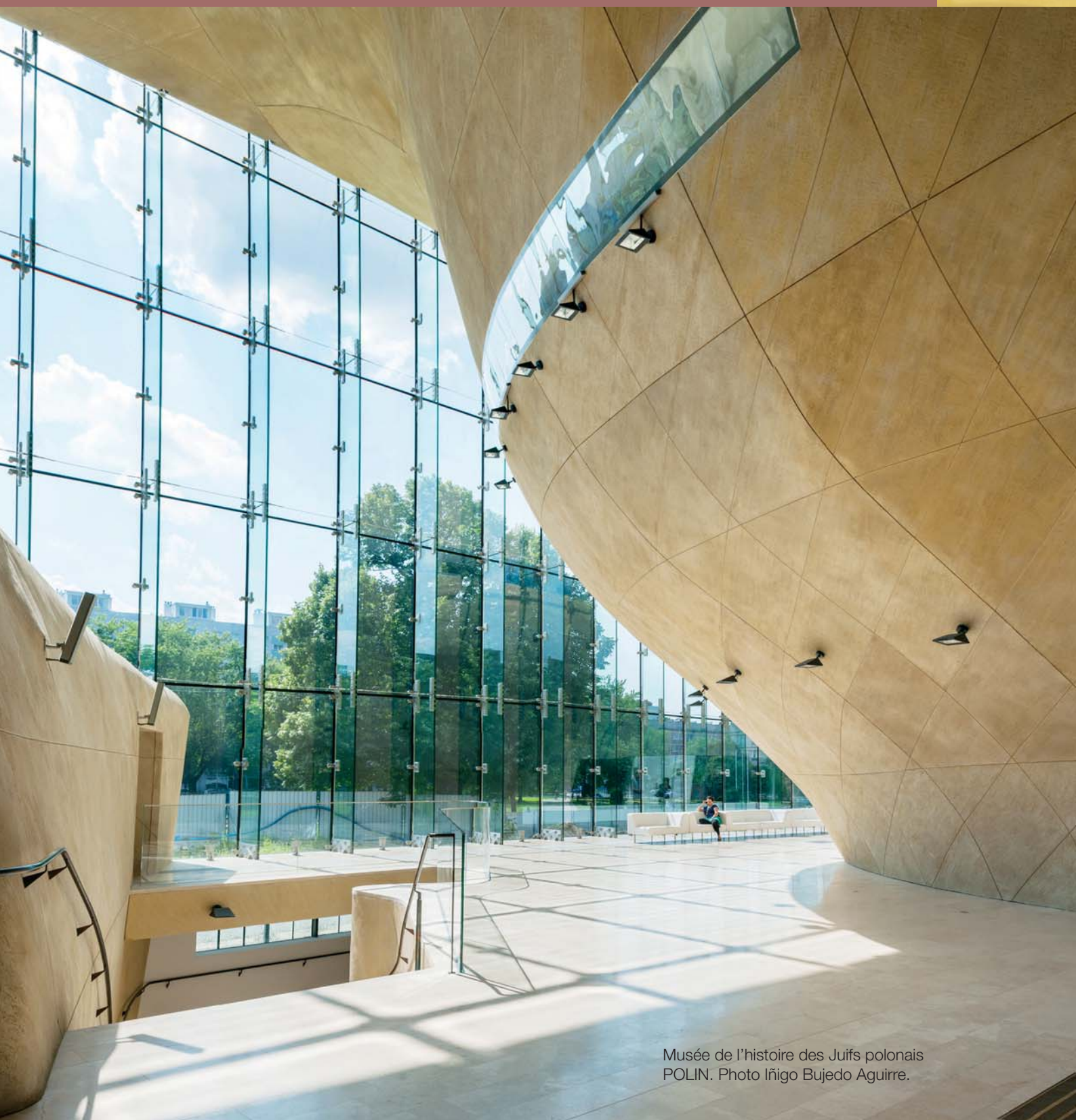
Des centaines de Juifs et de chrétiens, jeunes et âgés, venus du monde entier, ont assisté à ces événements, pleins de joie et de tristesse, d'intensité dramatique, d'émotion et de nostalgie. Aucun incident fâcheux n'est venu les perturber ; bien au contraire, même les hauts ciels semblaient favorables car le temps était magnifique.

L'ambassadeur d'Israël en Pologne, Shevah Weiss, a très brièvement commenté l'exposition en la qualifiant de « *Przykład Czestochowy* », exemple de Czestochowa. Le plus grand quotidien polonais l'a considérée comme le meilleur événement culturel de l'année. Peut-être sa plus importante conséquence a été le programme artistique dans un lycée des beaux-arts local, intitulé « *Inspiré par la culture juive* ». Après Czestochowa, l'exposition a été montrée à la Bibliothèque nationale de Varsovie et, par la suite, intégrée aux programmes scolaires nationaux par le Ministère de la culture et du patrimoine national. Des œuvres d'art issues de ce programme ont également accompagné l'exposition « *Les Juifs de Czestochowa* » lors de la tournée de celle-ci aux Etats-Unis. (Une version abrégée de l'exposition a été présentée en 2006 à la Rotonde du Russel Senate Office Building).

Voici donc quels étaient le milieu, les besoins et l'esprit qui ont rendu possible la construction du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. Il brille comme un phénix né des cendres, un parangon d'excellence.

Jewish Heritage Initiative in Poland

Le dixième anniversaire : 2004-2014



Musée de l'histoire des Juifs polonais
POLIN. Photo Iñigo Bujedo Aguirre.



Le Centre communautaire juif, Cracovie.



Le 70e anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie, le 19 avril 2013.



Czulent, une association de jeunesse juive, Cracovie.



Au centre : les récipiendaires du Prix commémoratif Irena Sendler 2013, la maire de Varsovie Hanna Gronkiewicz-Waltz et le ministre de la culture Bogdan Zdrojewski.



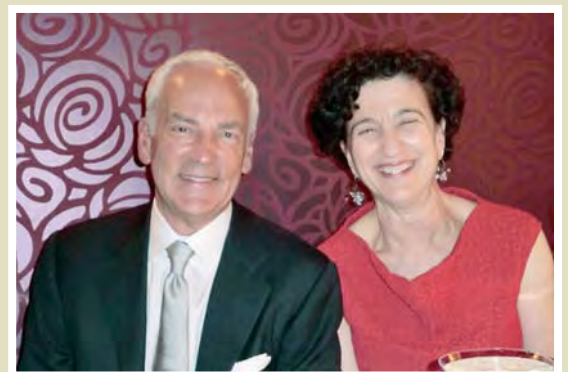
Le Musée juif de Galicie, Cracovie.



Lever du drapeau polonais, mairie de San Francisco.



Les Archives Ringelblum à l'Institut historique juif, Varsovie.



Jeffrey Farber, CEO de la Koret Foundation, et Shana Penn, directrice exécutive de la Taube Foundation for Jewish Life & Culture, à Varsovie.

Les rêveurs: ces militants qui ont osé affronter l'autoritarisme et se réapproprier leur judéité

Mon grand-père serait fier

par Piotr Wiślicki

J'ai entendu ce mot, pour la première fois, à l'âge de cinq ans, dans un camp de vacances d'été. Les autres enfants m'interpellaient « Hé, Juif ! », « Petit youpin ! » (en polonais: « Żydzie », « Żydku »). Je ne pense même pas que c'était dit au sens péjoratif ; tout simplement, j'ai toujours eu des « traits de visage sémitiques ». D'ailleurs, récemment un film passait ici en Pologne, intitulé *Cours sans te retourner* (titre original : *Biegnij, chłopcze, biegnij*), l'histoire d'un enfant juif vivant dans la clandestinité pendant la Shoah. Lorsque l'un de mes vieux amis a vu l'affiche du film, il m'a demandé si c'était une photo de moi quand j'étais petit.

A l'époque de mon enfance, le sujet des Juifs et de la judéité n'était pas vraiment dissimulé, ce n'était tout simplement pas un sujet. La peur était telle que personne ne parlait du fait d'être ou de ne pas être juif. Chaque fois que ma tante Rena, la sœur de ma mère, arrivait en provenance d'Israël, tout le monde à la maison disait qu'elle arrivait de Croatie, car c'est là-bas qu'elle était allée après la guerre. Je ne me rappelle même pas si j'ai visité la tombe de mon grand-père quand j'étais petit. Je l'ai probablement fait, et ça devait être dans un cimetière juif, mais pour moi ça aurait pu être n'importe quel cimetière.

Je n'ai pas demandé et personne ne m'a rien dit.

J'ai commencé à comprendre un peu les choses quand je suis allé à l'école primaire, mais jusqu'en 1968¹, je n'étais pas encore pleinement conscient de mon identité juive. Je comprenais à un niveau élé-

1 L'année 1968 se réfère à la campagne antisémite lancée par le parti communiste. Dans les médias, dans les réunions des institutions gouvernementales et dans des usines, les Juifs ont été présentés comme des traîtres. Beaucoup de personnes considérées comme juives ont été licenciées, certaines ont été harcelées, toutes ont été encouragées à émigrer. Plus de 13 000 Juifs ont quitté la Pologne pourvus d'un visa de sortie aller simple, notamment de nombreux professionnels de divers secteurs, fonctionnaires gouvernementaux, artistes et intellectuels.

mentaire que j'étais juif mais ça ne voulait rien dire pour moi. Après 1968, j'ai commencé à avoir peur. Lorsqu'on prononçait le mot « Juif » en ma présence, je détournais le regard et j'essayais de m'effacer pour ne pas être témoin de la façon dont les gens parlaient des Juifs. Dans les années 1970, j'ai commencé à me confier mais seulement à très peu de personnes. J'ai supplié mes amis les plus proches de garder secrète mon identité juive.

Aujourd'hui, je suis fier d'être qui je suis. Ce n'est pas uniquement et simplement parce que la Pologne a changé, c'est plutôt le temps qui passe dans ma vie, ma propre force et ma compréhension personnelle du monde. Maintenant, lorsqu'on raconte des blagues « concentrationnaires » sur les Juifs, j'interviens. Je dis qui je suis et je demande à la personne d'en finir. Je ne veux pas entendre ce genre de discours.

En 1968, nous avons failli quitter le pays. Mes parents ont tous deux perdu leurs postes de travail. Ma mère, Janina Królikowska-Wiślicka, était issue d'une famille juive traditionnelle. Selon mon grand-père, ils étaient des Cohen (en hébreu : kohanim), la caste des prêtres descendants d'Aaron de la Bible. Jusqu'en 1968, ma mère avait été directrice de la prestigieuse compagnie Cepelia (entreprise étatique d'artisanat folklorique et artistique polonais). Ensuite, elle a trouvé un poste d'aide-pharmacienne, rue Brzeska dans le quartier désolé de Praga à Varsovie. Cela n'aurait pas pu être pire. Paradoxalement, les événements de 1968 ont fini par aider mon père, Alfred Wiślicki. Quand il a perdu son poste dans la construction mécanisée, il est retourné à l'université et a fini par devenir professeur. Il a écrit nombre d'importantes publications





scientifiques sur l'histoire de la technologie et de la mécanisation. Il a également été le fondateur et président de la Société polonaise d'études en histoire de la technologie.

Néanmoins, lorsque mes parents ont perdu leurs postes de travail, ils étaient prêts à quitter la Pologne. Mon père a même reçu une offre d'emploi à plein temps en Angleterre. C'est à ce moment-là que ma sœur Anna, âgée alors de 19 ans, a annoncé qu'elle nous aimait vraiment tous très fort mais qu'elle ne parlait nulle part car elle avait rencontré l'amour de sa vie et qu'elle restait à Varsovie. Nous sommes donc restés en Pologne avec ma sœur et son grand amour est devenu depuis mon beau-frère.

Après 1968, j'ai visité la tombe de mon grand-père, en sachant très bien qui il fut. Cependant, à l'entrée du cimetière juif, j'ai regardé attentivement autour de moi pour m'assurer que personne ne pouvait me voir. Je n'ai mis ma kippa qu'une fois à l'intérieur du cimetière, jamais à l'extérieur, dans la rue.

J'avais honte, mais quelque chose commençait à changer. La fierté d'être juif commençait à germer en moi. J'ai commencé à lire, à me renseigner, à parler avec mes parents. Lentement, je devenais un Juif polonais.

Pendant six ans, j'ai participé à la réalisation de l'exposition permanente du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. Je ne sais pas précisément quand cette exposition et le Musée sont devenus l'objectif de ma vie.

Il y a eu des périodes où j'ai regretté que nous n'avions pas quitté la Pologne en 1968. Au début des années 1980, il y avait en Pologne un groupe patriotique radicalement antisémite appelé « Grunwald ». Curieux comme peuvent l'être les jeunes, je suis allé à une manifestation qu'ils organisaient devant l'ancien Bureau des Services de Sécurité, rue Koszykowa. Au milieu de la foule, je me suis rendu compte que je serais attaqué et battu si l'on découvrait que j'étais vraiment. J'ai eu peur. En 1972, les Services de sécurité (SB) ont tenté de me recruter comme informateur. Si je n'avais pas eu de parents aussi bons et sages, peut-être la SB aurait-elle réussi à me briser et j'aurais collaboré. Honnêtement, je ne sais pas. Ils m'ont menacé : ils m'ont dit que mes parents allaient perdre leurs postes de travail, que j'allais être viré de l'université et enrôlé dans l'armée. Ils ont essayé de me contraindre à signer un document attestant que je ne parlerais à personne de notre rendez-vous. J'ai refusé en leur disant que je ne pouvais signer aucun document de cette sorte



2012: Piotr Wiślicki dans le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. Photo Andrzej Daniluk / Association de l'Institut historique juif de Pologne.

car je disais toujours tout à mes parents. A la maison, mes parents m'ont dit : tu n'iras pas dans l'armée car tu seras exempté pour des raisons médicales, à cause de tes problèmes de la colonne vertébrale ; nous avons perdu nos postes de travail depuis longtemps déjà, et s'ils te virent de l'université, ainsi soit-il. J'ai compris, seulement à ce moment-là, que les Services de Sécurité

ne pouvaient pas me nuire. Mon père a écrit une lettre ouverte dans laquelle il leur demandait de me laisser tranquille. Il m'a dit aussi que, si la situation devenait insupportable, je pourrais toujours émigrer. Pendant des années, la SB m'a refusé le droit de quitter le pays, et après avoir terminé mes études, je n'ai pu accepter aucun poste de travail qui m'eût mis en contact avec des étrangers. Ce fut la seule répression que j'ai personnellement subie à l'époque.

Avant de devenir actif dans la communauté juive, je suis allé à l'Institut de la mémoire nationale (IPN)¹ où sont conservées les archives des Services de sécurité. En tant que partie lésée sous le régime communiste, j'ai demandé qu'on me montre mon dossier. J'avais très peur de ce que pouvaient contenir ces documents,

¹ Etabli par le Parlement polonais en 1998, l'Institut de la mémoire nationale - Commission de poursuite des crimes contre la nation polonaise est un institut de recherche doté de pouvoirs judiciaires, chargé d'enquêter sur les crimes nazis et communistes commis en Pologne entre 1939 et 1989, et de diffuser les résultats de ses enquêtes auprès du public.



mais il s'est avéré qu'ils ne contenaient que des absurdités et des dénonciations inventées.

En 1989, j'étais pleinement conscient de qui j'étais. J'ai décidé de me rendre au bureau de la Communauté juive. Je me rappelle que le jour où j'y suis allé, je n'ai cessé de regarder autour de moi pour voir si personne ne m'observait. J'ai reçu un formulaire à remplir. Je l'ai rempli, je suis sorti de la synagogue et, tout de suite après, j'y suis revenu. J'ai repris le document en disant que je voulais faire partie de la communauté mais que je n'allais rien signer. Puis, je suis ressorti. Quelques instants plus tard, j'y suis retourné, j'ai signé les documents nécessaires, et j'ai commencé à être actif dans la communauté sans regarder en arrière.

En 1990, j'avais déjà réussi sur le plan professionnel et financier. Ma vie était agréable, j'avais une famille merveilleuse et beaucoup d'amis. Je pense que dans des conditions aussi favorables il est plus facile de trouver son identité. J'étais indépendant, stable et fort et n'avais plus à craindre les Services de Sécurité. J'ai été invité à coopérer avec la Fondation pour la préservation du patrimoine juif en Pologne, et je me suis sérieusement engagé dans leur groupe de travail. De par mon activité auprès de la Fondation, j'ai annoncé définitivement au monde que j'étais juif.

En 2006, j'ai été un des fondateurs de l'organisation B'nai B'rith nouvellement relancée en Pologne. Vu que j'ai toujours été un bon organisateur, Marian Turski, président du Conseil du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN et président de l'Association de l'Institut historique juif de Pologne, est venu me voir et m'a demandé si je pouvais aider le Musée. Il m'a mis en relation avec l'Association de l'Institut historique juif de Pologne : je suis devenu membre puis président de son conseil d'administration. Pendant six ans, j'ai participé à la réalisation de l'exposition permanente du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN à Varsovie.

Je ne sais pas précisément quand cette exposition et le Musée sont devenus l'objectif de ma vie.

Je répète toujours que le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN est un musée de la vie, non de la mort. La majorité des Juifs de Pologne ont en effet été assassinés et il n'en reste pas beaucoup, mais notre histoire existe et continue. Après la guerre, l'Etat a tenté d'effacer cette histoire. L'objectif du musée est de la raconter dès le début. Nous en avons tous besoin, et je suis sûr qu'il n'y a pas d'histoire juive sans l'histoire de la Pologne, tout comme il n'y a pas d'histoire polonaise sans l'histoire des Juifs.

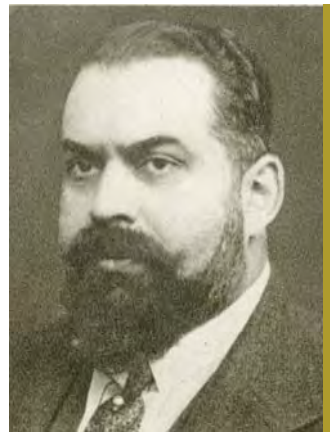
Mon merveilleux grand-père, Wacław Wiślicki, fut

député au Parlement durant quatre législatures avant la guerre, et il fit parti du « Cercle juif » des députés. Julian Tuwim¹ a écrit à son sujet : « Si c'est un Juif, ça doit être Wiślicki ». C'était un travailleur social très connu, mais très modeste, contrairement à son frère Feliks qui était un riche fabricant et le fondateur de la Manufacture de soie synthétique à Tomaszów Mazowiecki, la plus grande manufacture du genre en Europe à l'époque. Bien qu'ils fussent tous les deux assimilés, mon grand-père fut celui qui suivait la tradition juive. Son frère se tint à l'écart de la politique, alors que mon grand-père fut actif au Parlement et il fut un très bon ami de Janusz Korczak.

Lors d'un débat parlementaire, mon grand-père a dit une phrase qui est entrée dans le langage courant et qui continue d'être utilisée aujourd'hui : « Si les choses vont si bien, pourquoi tout va si mal ? ». Il parlait des conditions catastrophiques de vie des Juifs pauvres à l'époque. Je crois que s'il pouvait voir aujourd'hui le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN, il ne ressentirait plus le besoin de le dire. Aujourd'hui les mots de mon grand-père ne valent plus à propos des Juifs de Pologne. Je pense en effet que les choses vont bien aujourd'hui.

Quoique l'on puisse dire sur l'antisémitisme polonais, je pense qu'il n'y a ni plus ni moins d'antisémitisme ici que partout ailleurs dans le monde. La réalité est différente aujourd'hui en Pologne. Par exemple, ma fille m'a montré un jour une reproduction au scanner d'une carte postale circulant sur Internet. C'était une carte qu'une jeune fille avait écrite à sa grand-mère lors de ses vacances d'été : « Chère Mamie, je t'envoie mes meilleures salutations de la mer. P.S. J'ai vu un Juif ». Cette ignorance, ces blagues et ces figurines de Juifs tenant une pièce de monnaie (qui sont censées porter bonheur) représentent le folklore, non l'antisémitisme. Aujourd'hui, je n'ai pas peur, même dans un petit village, de me promener dans un lieu public, une kippa sur la tête. Naturellement, on dira : « Oh, regarde ! Il y a un Juif qui se promène là-bas ! ». Il se promène, et alors ?

Et alors, rien. Je ne sais pas, peut-être devrais-je aller à un match de foot, avec ma kippa ? Bien sûr, des



Le grand-père de Piotr Wiślicki, Wacław Wiślicki, éminent député au Parlement polonais pendant quatre législatures.

¹ Célèbre poète juif de langue polonaise, né à Łódź (1894-1953). Il fut une figure majeure de la littérature polonaise, il reçut le prestigieux Laurier d'or de l'Académie polonaise de Littérature en 1935.



expressions comme « Les Juifs au gaz » apparaissent dans différents endroits, mais je veux croire que ce ne sont que des insultes et des plaisanteries, naïves et puériles, plutôt que l'opinion réelle des gens. Certaines personnes en Pologne croient qu'il y a ici dix millions de Juifs, ou au moins 200 000 en position de pouvoir, mais ces gens sont marginaux.

Le renouveau de la vie juive après 1989 ne peut pas être comparé avec ce que celle-ci fut avant la guerre. A l'époque, quelques 3,5 millions de Juifs vivaient en Pologne. Aujourd'hui, nous sommes, d'après les estimations, de 4000 à 200 000 personnes. Peut-être, à cet endroit, une question mérite-t-elle d'être posée, à savoir : qui est juif ici en Pologne après tout ? Des Juifs religieux sont à peine présents, ceux nés d'une mère ou d'un père juifs sont aussi peu nombreux. (En Pologne, nous reconnaissons que l'on peut être juif par l'un ou l'autre parent.) Mais pour moi, un Juif c'est quelqu'un qui veut dire : « Je suis juif ». Les enfants de ma sœur sont-ils juifs ? Bien sûr qu'ils le sont, mais ils ont peu à voir avec le judaïsme et la judéité, alors que faire ? Un jour, j'en ai parlé avec Hanna Krall¹. Je



2013: De gauche à droite, Piotr Wiślicki, Shana Penn, Tad Taube et Jeffrey Farber près de la mezouza à l'entrée du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN.

Il est sorti tout à fait indemne. Le lendemain matin, je suis entré dans sa chambre mais il n'y était pas. Quand il est revenu quelques heures plus tard, je lui ai demandé où il avait été. Il a répondu: « A la synagogue ». Il n'avait pas prié, mais il avait voulu parler à Dieu. Un autre exemple : je lui ai donné un médaillon avec une étoile de David. Il le porte toujours, mais avec cette

La fierté d'être juif commençait à germer en moi. J'ai commencé à lire, à me renseigner, à parler avec mes parents. Lentement, je devenais un Juif polonais.

lui ai demandé: « Qui est celui qui est né d'une mère juive, mais qui ne se considère pas comme un Juif ? Comment devrions-nous appeler cette personne ? » Hanna Krall m'a répondu que ces personnes étaient les enfants de mères juives.

Je sais qu'il est impossible de reconstruire ce qui avait existé avant la guerre, avec un petit nombre de personnes. Le renouveau de la vie juive en Pologne a pris la forme d'une fête foraine, avec ses nombreux festivals et films. Toutefois, des communautés juives se constituent peu à peu et il y a désormais aussi le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. Et ce qui est intéressant c'est que ce renouveau s'opère également, dans une certaine mesure, de façon spontanée. Il y a quelques années mon fils a eu un grave accident de voiture, un tram a percuté sa voiture. Le chauffeur ne voulait même pas sortir du tram, convaincu qu'il avait tué le chauffeur de la voiture sur le coup. La voiture était défoncée à tel point que le siège du conducteur n'existait plus. Par miracle, mon fils n'a pas été blessé.

différence: il le porte toujours l'étoile tournée vers l'extérieur, alors que moi, pendant des années, j'ai porté un médaillon similaire l'étoile retournée de sorte que personne ne la vît. Je n'ai plus peur maintenant, mais pendant des années je l'ai cachée au monde. Ce genre de comportement ne viendrait pas à l'esprit de mes enfants. Il est difficile pour eux de comprendre aujourd'hui cette peur de ma jeunesse.

Mon fils cadet a terminé une école primaire juive, et mes enfants disent avec fierté que leur père est juif. Ma fille souhaite être active dans une organisation juive. Pour moi, une telle attitude symbolise la renaissance de la vie juive en Pologne. Premièrement, la synagogue est ouverte. Deuxièmement, les gens parlent de leurs origines juives ouvertement, à voix haute, et sans crainte ou honte.

Le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN est un monument à la vie. Point de tristesse, on y pénètre avec joie et bonheur. La majorité des musées juifs en Europe sont des musées de l'Holocauste, commémorant la tragédie, les malheurs et le massacre. Notre musée parrainera des concerts et de nombreux

¹ Célèbre écrivain polonais d'origine juive, née en 1935. Elle a survécu à la Seconde Guerre mondiale, cachée. Ses œuvres traitent des relations entre les Juifs, les Polonais et les Allemands pendant et après la guerre, et de la recherche de sa propre identité.



programmes éducatifs. Seule une de ses huit galeries est consacrée à la Shoah car nous voulons montrer également les mille ans durant lesquels la culture juive s'est épanouie ici. Après tout, la Pologne fut jadis le plus grand centre culturel juif du monde. Des historiens estiment qu'il y a aujourd'hui plus de 14 millions de Juifs dans le monde et que les origines d'environ 70 pour cent d'entre eux, soit plus de neuf millions de Juifs, renvoient au territoire historique de la Pologne. Nous espérons que de nombreuses personnes qui sont

exemples d'architecture moderne en Pologne, se dresse face au Monument aux héros du ghetto de Varsovie et l'exposition permanente est ouverte au grand public. Son contenu a été créé par une équipe internationale d'universitaires qui ont collaboré et consulté avec plus de 150 experts du monde entier. Nous avons réussi à réunir plus de 170 millions de zlotys (environ 47 millions de dollars) auprès des donateurs du monde entier pour financer la réalisation de l'exposition permanente et d'autres programmes muséaux.

Je suis sûr qu'il n'y a pas d'histoire juive sans l'histoire de la Pologne, tout comme il n'y a pas d'histoire polonaise sans l'histoire des Juifs.

intéressées par ce que fut la vie juive en Pologne viendront visiter le Musée.

L'idée initiale du musée est venue à l'esprit de quelques merveilleux rêveurs liés à l'Association de l'Institut historique juif de Pologne, au début des années 1990. Plus tard, un autre groupe de rêveurs a voulu investir de l'argent dans le même concept. En 2005, le premier contrat polonais de partenariat public-privé de l'histoire a été signé entre l'Association de l'Institut historique juif de Pologne, le Ministère de la culture et du patrimoine national et la municipalité de Varsovie, en instituant ainsi officiellement le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. Les trois institutions en ont partagé la responsabilité. Le Ministère et la mairie de Varsovie ont construit le bâtiment alors que l'Association de l'Institut historique juif a fait le don d'un terrain qui lui avait été donné par la ville, et réuni des fonds pour la réalisation de l'exposition permanente. Aujourd'hui, l'édifice, qui constitue un des plus beaux

Cette année marque le trentième anniversaire de ma société grâce à laquelle j'ai pu me consacrer *pro bono* à la réalisation de l'exposition permanente. Le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN me prend actuellement tellement de temps que je travaille cinq à sept heures par jour pour le musée en plus de mon travail régulier.

Je suis très fier de pouvoir faire partie de ce projet monumental. Notre exposition suscite des émotions profondes. Comment montrer mille ans d'histoire commune ? Nous ne savons pas encore pleinement quel en sera l'impact, mais nous sommes en train d'assembler mille pièces d'un puzzle qui, je l'espère et je le crois, sera vraiment fantastique.

Je suis très heureux de ne pas avoir émigré en 1968, d'être resté ici. Je me sens chez moi. Je pense que mon grand-père serait fier de moi.

Propos recueillis par Justyna Pobiedzińska



En Pologne comme en Amérique

par Stanisław Krajewski



L'année 1989 a marqué un tournant décisif. Personne n'aurait pu le prévoir. Ma femme Monika, mon fils Gabriel âgé d'un an et moi, nous avons passé la plus grande partie de 1988 à New York. Nous avons assisté à d'innombrables conversations entre Polonais sur une seule et même question, notamment celle de savoir s'il fallait rentrer en Pologne ou rester aux Etats-Unis. Nous y avons participé avec autant de ferveur que les autres. Aucun argument ne semblait décisif. Nous sommes pourtant revenus, bien que l'idée d'abandonner nos liens nouvellement établis avec la vie juive en Amérique en général et dans l'Upper West Side en particulier ait constitué un contre-argument de poids.

La richesse et la variété d'expression juive sont considérées comme acquises par les new-yorkais, mais nous étions fascinés par elles. Je me sentais chez moi dans le Minyan Me'at de la shul¹ de la congrégation Anshe Hessed. Ç'a été très fort, d'un point de vue émotionnel, de savoir que certaines personnes dans cette synagogue, en commençant par Michael Strassfeld, faisaient partie des auteurs de *The Jewish Catalogue*, *A Do It Yourself Kit* qui nous avait inspirés dans nos tentatives de ranimer le judaïsme en Pologne. N'ayant reçu aucune tradition de nos familles, nous et un groupe d'amis n'avions eu d'autre choix que de le faire nous-mêmes, en bricolant vraiment. Les parents de nombre de mes amis, tout comme les miens, étaient des communistes, convaincus que leur passé juif n'avait absolument plus aucune importance. Nous avons quelques relations avec les membres réguliers de la Synagogue Nożyk à Varsovie, mais ils ne savaient pas comment enseigner le judaïsme à ceux d'entre nous qui n'avaient pas reçu d'éducation dans le héder et qui ne parlaient pas le yiddish. Il leur semblait évident que le judaïsme allait disparaître en Pologne avec eux. Ce manque total d'une orientation quelconque vers l'avenir allait de pair avec une absence

complète de rapports entre la vie synagogale et le reste de leurs vies. Le fait que nous lisions tous Buber ne constituait pas un terrain d'entente. Nous nous sentions beaucoup plus proches de Juifs américains qui venaient nous rendre visite à la maison: ils connaissaient aussi bien Buber que les hippies, les Beatles, Shlomo Carlebach, le végétarisme... et ils étaient au courant de notre activité de dissidents.

En vivant en Amérique en 1988, nous avons pu apprécier l'esprit de communauté. Le judaïsme avait un rapport avec d'autres dimensions de la vie, et la participation à des activités juives ne signifiait pas une marginalisation. La respectabilité du judaïsme, telle a été mon expérience la plus profonde. Des gens importants, aisés et qui ont réussi dans la vie, des professeurs universitaires et des artistes, des leaders sociaux, voire des hommes politiques, non seulement lisaient et discutaient sur les sujets juifs mais ils fréquentaient aussi leurs synagogues le jour du Yom Kippour et même beaucoup plus souvent. Nous l'avons su avant, mais le vivre était différent. Ça nous a inspirés et nous espérons secrètement que ne fût-ce qu'une fraction de cette réalité pourrait advenir en Pologne, bien que le régime soviétique semblât immunisé contre tout ce qui pourrait rendre le judaïsme respectable. Alors que nous n'osions pas rêver à la disparition du régime, nous sentions qu'il devenait de moins en moins solide et de plus en plus vulnérable.

La faiblesse du pouvoir communiste est devenue évidente au moment de l'inauguration du Chemin du souvenir du martyr et du combat des Juifs. Le Chemin part du célèbre Monument aux héros du ghetto de Varsovie, conçu par Natan Rapoport en 1948, et conduit au Mémorial de l'Umschlagplatz, nouvellement construit à l'époque sur le site d'où, en 1942, 300 000 Juifs de Varsovie avaient été déportés au centre de mise à mort de Treblinka. Je faisais partie du comité d'organisation du Chemin, composé de personnes qui s'opposaient au régime. Cependant, le projet a été approuvé et soutenu

¹ Prononcer « choule », synagogue en yiddish (note de la traductrice).



par le gouvernement, autrement il n'aurait pas été réalisé. L'inauguration a eu lieu en 1988, donc je n'ai pas pu y assister, mais j'ai appris par la suite que ç'avait été un double événement. D'abord, il y a eu un rassemblement anticommuniste de plusieurs milliers de personnes devant le monument du ghetto, dont les participants se sont ensuite déplacés vers l'Umschlagplatz où Marek Edelman, le commandant survivant de l'insurrection du ghetto de Varsovie, a été la principale personnalité présente. Puis, il y a eu une cérémonie officielle. En 1988, le vent de la liberté était déjà sensible et, contrairement aux commémorations non officielles des années antérieures qui s'étaient déroulées dans un climat de peur, l'événement organisé par l'opposition n'a pas été dérangé.

Après 1989, dans la Pologne démocratique, les commémorations officielles, que nous avions auparavant évitées, sont devenues généralement « casher » à toutes sortes de Juifs, y compris à ceux qui s'étaient identifiés à l'opposition, dont nombre d'anciens prisonniers politiques devenus depuis peu membres d'institutions gouvernementales. Je connaissais beaucoup d'entre eux, donc dans les premières années qui ont suivi la chute du communisme, j'ai eu un merveilleux sentiment de confiance envers le gouvernement et sa bonne volonté. C'était peut-être un peu naïf, puisque nous devons apprendre bientôt que la bonne foi n'était pas suffisante et qu'un système

d'équilibre des pouvoirs était également nécessaire. Néanmoins, je me sentais très lié avec la nouvelle politique, avec les nouveaux hommes politiques et avec toute la « révolution », ce qui, conjugué à mon expérience et à mes relations américaines, a abouti d'abord à une brève période comme consultant auprès du Congrès juif américain, puis à une longue implication dans l'American Jewish Committee (AJC) des années 1990 jusqu'à présent. Je m'étais efforcé d'expliquer la réalité, l'histoire et la sensibilité polonaises à des Juifs américains et autres, tout en essayant d'expliquer l'histoire et la sensibilité juives à des Polonais. Après de si nombreuses années où nous avions caché nos relations avec l'Occident, édité des publications clandestines et où nous n'avions jamais parlé librement au téléphone, cette nouvelle liberté qui permettait de collaborer avec des organisations juives à l'étranger était grisante.

En plus de gagner la liberté civile et politique, nous étions aussi en train de vivre une transformation économique. Dans le système de marché qui était sur le point d'être introduit en Pologne, il fallait être en mesure de faire valoir ses propres qualités ou réalisations, voire de se vanter. Notre séjour en Amérique nous avait donné un avant-goût de ce savoir-faire qui était l'inverse de l'éducation polonaise et même davantage du style communiste où parler positivement de soi-même était considéré de mauvais goût, et où se vanter



1984: Stanisław Krajewski, à gauche, aide les autres à ériger un monument fait de pierres tombales déplacées au cimetière juif de Kazimierz Dolny. *Photo Monika Krajewska.*



était définitivement un péché. On était censé attendre passivement jusqu'à ce que les autres remarquent nos qualités et nos réalisations. En Amérique, nous avons constaté que nous devions expliquer pourquoi ce serait une bonne idée de nous inviter à donner une conférence. Ç'a été une expérience révélatrice de découvrir que les gens qui vivaient entourés de manifestations de présence juive pouvaient s'intéresser à nos tentatives modestes de ranimer la vie juive en Pologne de manière adaptée à notre génération d'après-guerre. Nous avons compris progressivement que les questions d'identité, d'implication et de continuité juives existaient aussi en Amérique.

Notre expérience de l'économie de marché américaine a été autant frustrante qu'instructive. Le livre de Monika, *Le Temps des pierres*, combinait les photographies artistiques de cimetières juifs en Pologne avec des citations de poèmes. Ce livre très apprécié



1988: Monika et Stanisław Krajewski avec leur fils Gabriel.
Photo Lena Stein.

certes positives mais, comme l'a dit un des éditeurs, « la mort ne se vend pas ». Nous étions choqués : pour nous ce livre parlait de la vie, des valeurs, de la présence antérieure et de l'absence actuelle, de l'histoire,

Aux Etats-Unis, le judaïsme avait un rapport avec d'autres dimensions de la vie, et la participation à des activités juives ne signifiait pas une marginalisation. La respectabilité du judaïsme, telle a été mon expérience la plus profonde en Amérique.

était le fruit des nombreuses années que nous avions passées à repérer et à visiter les vestiges de cimetières juifs à une époque où presque personne ne le faisait. Il a paru en 1982. Son tirage était épuisé, si bien que lorsque nous vivions à New York, nous avons essayé de trouver un éditeur pour une nouvelle édition augmentée. Préparé en vue d'une publication, à l'époque créative des débuts du mouvement *Solidarność* dont nous étions des membres enthousiastes, il a été parmi les livres autorisés à paraître après l'introduction de la loi martiale en décembre 1981 et a été publié séparément en quatre versions linguistiques. Le livre a été un succès et il a aidé beaucoup de gens à découvrir une nouvelle façon d'entrer en relation avec les Juifs, ou plutôt avec leur absence. Nombre d'artistes ont été inspirés par les photographies. Beaucoup de personnes nous ont dit que ce livre avait déclenché une nouvelle phase de leurs projets artistiques, certains ont fait carrière en milieu universitaire en étudiant les cimetières. Monika et moi en avons déduit que nous pouvions changer les choses en Pologne d'une façon qui serait impensable aux Etats-Unis, et ç'a été pour nous un des arguments spécifiquement juifs pour retourner en Pologne.

Malgré nos efforts considérables pour trouver un éditeur américain, – nous avons même embauché un agent littéraire –, rien n'a marché. Les réactions étaient

de la tragédie, mais aussi de la beauté, et pas uniquement de la mort. Il a été publié en Pologne en 1993 sous le titre de *A Tribe of Stones*.

Bien que mieux édité et de meilleure facture, il a eu un moindre impact que le premier livre, le marché du livre ayant changé très rapidement après 1989. N'étant plus sévèrement limité et censuré, le monde de l'édition est devenu une corne d'abondance à la manière occidentale. Les livres à thématique juive illustraient bien cela à eux seuls. Avant, ils ne paraissaient que tous les quelques mois, et tout le monde dans notre cercle les achetait et les lisait. Brusquement une avalanche de livres, aussi bien en polonais qu'en traduction, a déferlé sur nous, nous rendant à la fois heureux et frustrés, pratiquement personne ne sachant lesquels étaient réellement bons dans cette profusion.

En partie grâce à la liberté et en partie grâce à la révolution numérique, de nouveaux périodiques juifs ainsi que de nombreux bulletins et brochures ont commencé à paraître. Je publiais principalement dans le mensuel *Midrasz*, mais je ressentais aussi un lien profond avec *Idele*, un magazine éphémère réalisé au milieu des années 1990 par un groupe d'adolescents. Bien que plus jeunes d'une génération, ils discutaient des mêmes problèmes d'identité, d'histoire, de tradition, de perspectives d'avenir etc., dont nous avions débattu dans notre cercle quinze ans plus tôt. Cepen-



2004: Daniel Krajewski lors de sa bar-mitsva conduit la congrégation à la synagogue Nożyk de Varsovie en transportant le rouleau de la Torah de l'Arche sainte à la bimah. A droite, le rabbin Michael Schudrich, Grand Rabbin de Pologne. *Photo Monika Krajewska.*

dant, contrairement à nous, ils le faisaient publiquement. J'ai été particulièrement heureux qu'ils aient organisé un débat sur l'engagement de la génération de leurs grands-parents dans le communisme, un engagement qui incluait le soutien au stalinisme, la forme la plus cruelle du pouvoir communiste. Ce débat a été inspiré par un article que j'avais écrit dans les années 1980 pour une publication clandestine.

Ces collègues plus jeunes étaient à l'aise pour parler de la question dont la plupart des Juifs de mon âge discutaient avec réticences, notamment la présence de Juifs au sein de l'élite du pouvoir communiste. Mes pairs, sans parler des personnes plus âgées, avaient peur que la discussion renforçât les antisémites qui tiraient une conclusion absurde selon laquelle les Juifs avaient gouverné la Pologne. Heureusement, la liberté postcommuniste a progressivement rendu publiques toutes ces questions, que ce fût celle des communistes juifs ou celle de la violence anti-juive dans la Pologne d'après-guerre.

La liberté a mené à des changements profonds dans la vie juive en Pologne. Son impact sur les institutions a toutefois été plutôt lent. La présence de la

Fondation Ronald S. Lauder qui organisait des camps de vacances d'été et des écoles juives, et qui appuyait de nombreuses initiatives, a été immédiatement remarquée et a tant signifié pour nous personnellement. Les camps de vacances d'été à Rychwald, dans le sud de la Pologne, sont devenus pour nous et pour beaucoup d'autres familles une expérience juive inestimable. Il y avait certes d'autres programmes, dont quelques-uns soutenus par le JDC, mais les activités de la Fondation Lauder représentaient une nouvelle tendance: une renaissance religieuse. Quoique ce fût précisément ce dont j'avais besoin, j'ai vite compris que le mélange sophistiqué de tradition et de modernité avec des traces de contre-culture, que nous avons vu à Anshe Hesed, était très difficile à imiter. Restait soit une approche plus traditionaliste, souvent au risque de devenir fondamentaliste, soit une approche très anti-orthodoxe, souvent au risque de se séparer de la tradition.

La renaissance du judaïsme est devenue une tendance, avec l'apparition de communautés religieuses à la place de l'association juive laïque jusqu'alors dominante et auparavant fortement communiste. Le changement s'opérait lentement mais il était visible. Alors que pendant les années 1980 il n'y avait eu de rabbin en Pologne, et dans les années 1990 juste un ou deux, il y en a à présent une douzaine. Cela ne veut pas dire que les Juifs polonais sont devenus religieux en masse. L'observance religieuse élémentaire est toutefois considérée aujourd'hui normale par un nombre nettement plus grand de personnes, y compris par quelques individus respectables – peu nombreux – qui ont réussi, mais pas – pas encore ? – par des hommes politiques. Pour donner un exemple, dans les années 1980 seules quelques dizaines de personnes participaient en Pologne au seder de Pessah. Nous l'avons célébré à la maison à partir de 1980, mais nous nous considérions nous-mêmes comme une exception. A présent, dans la seule ville de Varsovie, plusieurs centaines de personnes participent aux seders communautaires ou chez des particuliers. Au cours de cette évolution, il y a eu beaucoup de « premières ». Par exemple, en plus de la galerie traditionnelle, j'ai pu introduire une mekhitsa¹ au rez-de-chaussée dans notre synagogue orthodoxe Nożyk. Cela a été fait à l'occasion de la bar-mitsva de notre fils aîné, Gabriel. Et la bar-mitsva de notre fils cadet, Daniel, a été particulièrement mémorable.

Daniel est atteint du syndrome de Down, donc il n'a pas pu suivre la procédure standard. Avec le soutien du rabbin Michael Schudrich, nous avons trouvé une formule qui, nous l'espérons, peut être utilisée

¹ Séparation entre hommes et femmes, instituée par la loi juive (note de la traductrice).



ailleurs. Daniel n'a pas lu la Torah ou la *haftara*¹, il a juste dit les bénédictions. Cependant, auparavant, il a conduit les membres de la congrégation en transportant le rouleau de la Torah de l'Arche sainte à la bimah. Il l'a fait avec tant de beauté que les gens en avaient les larmes aux yeux. De plus, après les prières, il a présenté les grandes peintures qu'il avait réalisées sur le thème de la *parasha*² et de la Torah en général; il l'a fait en expliquant son travail avec des mots et des gestes. C'était très fort aussi et inoubliable. Ce fut, nous en sommes sûrs, la première bar-mitsva d'un garçon atteint du syndrome de Down dans l'histoire de la Pologne. Et avant 1989, pendant au moins vingt ans, la moindre bar-mitsva n'avait eu lieu !

Progressivement, de nouvelles institutions juives ont été établies. Par exemple, vers la fin des années 1990, j'ai aidé à organiser une ligne d'assistance téléphonique juive à Varsovie. Elle était disponible aux personnes à la recherche d'informations, mais destinée surtout à celles qui n'étaient pas certaines de leur identité juive ou qui la cachaient, – parfois même devant les membres les plus proches de leurs familles ! –, et avaient peur de faire leur « coming out ».

Je sentais que mes amis et moi connaissions bien ce genre de problèmes, les ayant discutés dans nos réunions clandestines sous le communisme, et que nous donc pouvions aider les autres. La plus récente parmi les nouvelles institutions est la loge B'nai B'rith, reconstituée après presque 70 ans. Elle comporte quelques individus respectables qui n'ont pas souhaité être actifs dans les communautés religieuses. Parmi les enjeux principaux il y a les contacts avec Israël et le soutien public à Israël qui nous semble infiniment plus proche à présent. Avant 1989, on devait cacher



2013: Stanislaw et Monika Krajewski reçoivent le Lifetime Achievement Award inaugural de la Taube Foundation for Jewish Life & Culture et du Comité juif américain (AJC).
Photo Pawel Mazur.

nombreux, surtout si on compare avec la vie juive aux Etats-Unis. Pourtant en 1978 ou même en 1988, personne n'aurait deviné qu'en 1998 ou en 2014 une vie juive existerait, et encore moins qu'elle serait plus forte, plus authentique, pluraliste et juvénile. Personne

Pourtant en 1978 ou même en 1988, personne n'aurait deviné qu'en 1998 ou en 2014 une vie juive existerait, et encore moins qu'elle serait plus forte, plus authentique, pluraliste et juvénile.

aux autorités polonaises ses visites en Israël (on y allait depuis un pays occidental et le visa était délivré sur un feuillet séparé plutôt que dans le passeport). Aujourd'hui, nous n'avons plus besoin de visas.

Malgré toutes ces améliorations spectaculaires, les participants à la vie juive sont relativement peu

n'aurait deviné non plus qu'on devrait payer notre succès en étant confrontés à de nombreux problèmes d'identité juive, d'engagement et de continuité, ainsi qu'aux tensions entre différents courants du judaïsme qui ressemblent beaucoup à celles que l'on voit aux Etats-Unis.

1 Fragment des Livres des Prophètes, lu publiquement à la synagogue lors du Chabbat ou des jours de fêtes juives.

2 Portion de la Torah lue publiquement lors des jours de fêtes et de jeûne juifs.



Comment vivre quand on n'est pas les derniers

par Konstanty Gebert



Il ne faut jamais parler aux médias. Non, sérieusement. Les mots que vous prononcez reviendront vous hanter. Le seul réconfort c'est que pratiquement plus personne ne se donne la peine de lire le journal, pas même le jour de sa parution et, d'autant moins, des années plus tard. A moins que votre journaliste écrive un livre, et pas un simple reportage, vous ne risquez pas grand-chose. Alors, vérifiez s'il n'écrit pas un livre.

Au début des années 1980, je ne comprenais rien de tout cela. Je commençais tout juste à devenir journaliste moi-même, notamment dans le mouvement démocratique clandestin ; toute personne qui se respectait, refusait de servir de porte-voix au régime militaire qui à l'époque dirigeait la Pologne. Mon problème était comment me procurer du papier et de l'encre d'impression, comment organiser une diffusion clandestine sans que mes collaborateurs ne fussent arrêtés, ou comment recueillir des bribes d'information disparates : une manifestation par-ci, une arrestation par-là, une personne passée à tabac en prison. Je ne me souciais pratiquement pas de ce que deviendraient mes mots des années plus tard, surtout dès lors que je ne parlais pas des problèmes de la lutte politique clandestine mais de quelque chose de plus simple et personnel. Comme du fait d'être Juif.

Mon intervieweuse était elle-même une ancienne militante de *Solidarność* et, presque certainement, impliquée dans l'activité clandestine bien qu'évidemment, nous n'en avons pas parlé. Mais comme elle écrivait un livre sur les Juifs polonais contemporains, elle a voulu s'entretenir avec moi.

« Comment voyez-vous l'avenir ? » m'a-t-elle demandé.

« Je crois que nous sommes les derniers. C'est sûr et certain ».

« Et il n'y aura plus de Juifs en Pologne ? »

« Dans le sens d'un groupe national religieux, non ».¹

Quand je repense à mon état d'esprit à l'époque, j'aurais pu ajouter que la Pologne redeviendrait peut-être un jour indépendante et démocratique en cessant d'être un pays satellite de l'Union soviétique, – même si je ne croyais pas connaître ce jour-là de mon vivant –, mais des Juifs en Pologne ? Hors de question. Tout cela se termine avec nous.

Donc me voici, plus d'un quart de siècle après, assis à mon bureau à Varsovie, capitale en plein essor d'un pays membre de l'OTAN et de l'UE. J'ai pu bel et bien vivre ce jour-là, et même des jours et des années, et me suis habitué à une Pologne libre comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. L'impossible a été dûment accompli. Et qu'en est-il des Juifs ?

Eh bien, il y a une bar-mitsva dans ma shul la semaine prochaine. Le Festival annuel de la culture juive à Cracovie approche à grands pas. *Midrasz*, le magazine juif, arrive dans ma boîte à lettres systématiquement en retard, comme toujours. Mon fils cadet a terminé ses études à l'école juive. Mon fils aîné a été l'attaché de presse de la Communauté de Varsovie pendant un certain temps. Je viens de recevoir une invitation à la réception organisée à l'occasion du Jour de l'Indépendance d'Israël. « Nous sommes les derniers. C'est sûr et certain ». Pff ! Ne parlez jamais aux médias.

Alors pourquoi avais-je été tellement sûr que c'était fini ?

Peut-être était-ce la solitude. Nous autres Juifs qui essayions de faire quelque chose de juif, étions si peu nombreux à l'époque. D'accord, il y avait la shul mais elle ressemblait à un établissement gériatrique ; j'étais le plus jeune parmi les membres de la congrégation, avec un écart de deux générations. Il y avait bien l'Association socio-culturelle des Juifs, officiellement reconnue et contrôlée par le Ministère de l'Intérieur, mais elle servait principalement à imposer la ligne du Parti, même si c'était en yiddish. Un ami avait demandé pourquoi l'Association n'observait pas les fêtes

¹ Małgorzata Niezabitowska, Tomasz Tomaszewski: *Remnants. The Last Jews of Poland*. New York 1986, Friendly Press.



juives. « N'avons-nous pas organisé une cérémonie pour célébrer l'anniversaire de la Révolution d'Octobre ? » lui avait-on répondu quelque peu perplexe. Il y avait le théâtre yiddish, mais il n'avait fait que mettre en scène les classiques, à partir de Goldfaden, de façon pseudo-folklorique et caricaturale, ce qui nous avait tous rebutés. Et c'est tout.

Ah oui, il y avait aussi l'antisémitisme, depuis les déclarations officielles jusqu'aux commentaires narquois faits par des gens qui, à part ça, étaient de notre côté. Lorsque l'un des principaux militants clandestins a été arrêté, le ministre de la Police l'a fièrement annoncé à la télévision, en ajoutant que « tout ce qu'il a en commun avec la Pologne, c'est qu'il est né et a grandi ici », et, bien évidemment, tout le monde a compris qu'il était juif. Parmi les publications clandestines, imprimées et distribuées à ses risques et périls, on trouvait des tracts dénonçant les ennemis juifs de la Pologne et de son Eglise. Etant donné la désolation de la vie juive tolérée et le nombre de Juifs que je connaissais, facile à compter sur les doigts des deux mains (et même avec amputation), il ne semblait pas y avoir grand-chose sur quoi fonder des espoirs. « Pensez-vous que vos petits-enfants seront juifs ? », m'a demandé un jour un visiteur américain. Mon souci était de savoir s'il leur serait permis d'être juifs. Ou bien s'ils souhaiteraient jamais l'être. Ou s'ils vivraient assez longtemps pour connaître ce jour.

Pour avoir une vie juive, il faut des Juifs. Et un petit peu de liberté. Oubliez tout cela ! « Nous sommes les derniers. C'est sûr et certain ».

Pourtant il y avait des Juifs autour de nous; seulement, nous ne les voyions pas. Les vieux messieurs à la shul, – d'accord, ce n'est pas un crime d'être vieux –, s'inquiétaient que notre action clandestine n'entraînât des représailles terribles envers toute la communauté. Nous ne nous confions pas à eux à propos de nos activités extrascolaires, mais ayant survécu à des camps nazis ou soviétiques, – ou aux deux –, ils n'avaient guère besoin de confirmation verbale pour comprendre ce que manigançaient ces jeunes barbus âgés d'une vingtaine d'années. Il y avait aussi ceux qui n'étaient jamais venus à la shul, qui n'avaient jamais avoué leurs origines en dehors des quatre murs de leurs maisons, et parfois même pas là-bas. Ils n'auraient jamais pensé à nous contacter, à l'Université juive volante, minuscule et officieuse, et encore moins dans le mouvement clandestin. Ils avaient eu leur part de tsores¹, et ils considéraient qu'il était stupide d'aller en chercher plus.

Et puis, tout cela a pris fin. Le régime est tombé,

¹ Ennuis, misères, soucis, en yiddish (note de la traductrice).



1987: Konstanty Gebert, à gauche, célébrant Purim à Varsovie. Photo Monika Krajewska.

non pas dans le fracas mais dans un gémissement. La presse clandestine est sortie à l'air libre. Les élections ont été disputées. Le parti communiste s'est retrouvé en dehors de la coalition gouvernementale et a été bientôt dissous. L'armée soviétique a quitté la Pologne. La Pologne a quitté le Pacte de Varsovie. Face à tous ces événements qui selon nous n'arriveraient jamais et qui arrivaient tous en même temps, face à l'impossible qui était en train de perdre son actualité, eh bien, pourquoi ne pas essayer d'être juif ? Allez savoir, peut-être même que le Messie était à nos portes.

Et c'est ainsi qu'ils sont sortis du bois, par centaines. Venant à la shul pour la première fois de leur vie, se tenant à l'entrée, ne sachant trop comment se comporter. Devait-on faire le signe de la croix ? Probablement pas, mais où est l'autel dans cette église juive pour qu'on puisse au moins s'agenouiller ? Assistant à des conférences sur les Juifs en Pologne, se levant pour poser une question, hésitant et puis laissant échapper: « Eh bien, je suis juif... », et jetant aussitôt des regards autour d'eux dans l'attente de la foudre qu'ils avaient cherché à éviter toute leur vie. De fait, la réaction de la société dans son ensemble a été favorable. C'était une époque où tout était possible.

Nous n'étions absolument pas préparés à les rencontrer. Les institutions juives devaient être réorganisées pratiquement à partir de rien, réorientées et redéfinies. Et la plupart de ces Juifs, tout juste sortis du placard, étaient incapables d'apporter leur contribution. Ils avaient besoin de certitudes dans lesquelles ils pourraient enraciner leurs identités, plutôt que d'arguments pour ou contre le maintien du caractère ortho-



doxe de la shul, vivement débattus entre des gens qui ne connaissaient pas l'hébreu et mangeaient teref: il n'y avait pas d'écoles juives ni de magasins casher. De toute façon, les problèmes étaient à une telle échelle qu'ils auraient intimidé même des *guedolim*¹, sans parler de nous.

Un jour, un paysan polonais d'âge mûr s'est présenté à la shul. Son père, décédé quelques jours plus tôt, lui avait dit sur son lit de mort: « Stas, tu sais que tu es celui que j'aime le plus parmi tous nos enfants, mais tu dois comprendre: tu n'hériteras pas de la terre. Tu vois, tu n'es pas de notre sang. Tu es un orphelin juif du ghetto, que nous avons sauvé et adopté. Nous ne pouvions pas te laisser mourir: Dieu ne nous l'aurait pas pardonné. Mais tu comprends que tu ne peux pas être mon héritier ».

Bien sûr, Stas comprenait: un Juif ne peut hériter des terres d'un Polonais. Le problème était que le Juif c'était lui. Il avait vécu toute sa vie en tant que paysan polonais: études élémentaires, très catholique, vaguement antisémite. De toute évidence, un homme honnête et bon, et enfant de personnes manifestement courageuses et justes. Mais son univers entier venait de s'écrouler. On lui avait dit qu'il était quelqu'un d'autre. Il est donc allé vers ceux dont on lui avait dit qu'il faisait partie, pour demander ce qu'il était censé faire du reste de sa vie. « Devrais-je me faire circoncire ? (Ses parents juifs avaient manifestement décidé de ne pas lui laisser une marque qui signifiait la mort.) Devrais-je partir pour Israël ? »

Nous n'avions pas de réponses. Tout cela nous dépassait. Il est donc retourné dans son village, pour essayer de reprendre ce qui lui restait. Nous n'avions pas été à la hauteur. Et avec d'autres aussi nous avons échoué. Au moment même où nous nous sommes mis en état de marche, le choc qui avait rendu tout cela possible était terminé. Les gens reprenaient le cours de leurs vies dans la nouvelle Pologne qui, malgré tant de changements dramatiques, n'était pas si différente de celle d'avant. Le soleil se levait toujours à l'Est. Et puis, des identités adoptées sont restées familières, même si la raison pour laquelle elles avaient été adoptées n'était plus là. La vague avait atteint son apogée avant qu'elle ait pu atteindre le rivage.

Et pourtant, nous avons réussi à faire certaines choses correctement avec un peu d'aide de nos amis. Un jeune et extraordinaire rabbin américain est venu nous assister sur notre chemin. Aujourd'hui Grand Rabbin de Pologne, Michael Schudrich a marqué la vie de centaines de personnes. Une école maternelle a été créée avec des fonds fournis par la Fondation



Konstanty Gebert dans les bureaux de Varsovie du magazine *Midrasz*, le mensuel polonais juif qu'il a fondé en 1997. Photo Edward Serotta.

Ronald S. Lauder de New York. Des Juifs américains, eux-mêmes descendants comme nous de la grande communauté juive de Pologne d'avant-guerre, sont venus soutenir leurs parents depuis longtemps perdus de vue. Peu de temps après, la Fondation Taube s'est jointe au combat. Grâce à cette aide, nous avons grandi à la fois spirituellement et matériellement.

Et c'est probablement l'école maternelle qui a été l'élément déclencheur. Initialement, nous ne pensions pas qu'elle pût être dépassée. À première vue, une école maternelle n'est qu'une instance fonctionnelle; elle ne laisse pas de traces sur ceux qui l'ont fréquentée. Une école, en revanche, est une institution d'engagement: elle est censée laisser des traces dans les esprits et dans les cœurs des étudiants, et sur leurs certificats. Si bien que lorsque le premier ou les deux premiers groupes d'enfants issus de l'école maternelle juive de Varsovie ont intégré le système scolaire régulier, nous pensions que nous ne les verrions plus, c'est-à-dire sur le plan institutionnel. Ils étaient tous enfants de nos amis et de nos connaissances, simplement destinés à ce que l'on kvelle, on s'émerveille à leur sujet pendant des années. Mais nous ne nous attendions pas à voir les parents revenir vers nous et nous dire que leurs enfants étaient en manque. Qu'ils avaient besoin de quelque chose de plus et qu'ils le méritaient. Une école juive.

Mais, rappelez-vous, nous étions censés être les derniers ! Or, ces parents, – même s'ils avaient partagé les mêmes expériences que nous –, ne semblaient plus voir les choses ainsi. Avant d'avoir des enfants, l'avenir n'est qu'un mot. Avec des enfants, il devient une présence quotidienne. Et l'on veut façonner cet avenir pour en faire tout ce qu'il est possible qu'il soit. J'en sais quelque chose: mon fils cadet était parmi les

¹ Les Grands de la génération, en hébreu (note de la traductrice).



quatre premiers à avoir terminé l'école maternelle juive. Alors nous avons créé une école. Aujourd'hui, elle accueille plus de 240 élèves. Ils sont tous venus de quelque part, d'un placard que leurs parents avaient décidé de quitter. Pour s'assurer que leurs enfants n'en aient plus jamais besoin.

Cet engagement n'a pu être exprimé que parce que le pays était désormais libre, parce qu'assistance et soutien étaient à portée de main, et parce qu'il y avait des gens qui voulaient être juifs, même s'ils s'étaient pensés eux-mêmes comme étant les derniers. Cependant, bien que nécessaires, ces conditions n'auraient pas été suffisantes. Elles ont ouvert la voie mais elles n'ont pas créé la volonté de se mettre en marche. Cette volonté est venue d'ailleurs.

Des parents. Des grands-parents. Émergeant, ensanglantés et hébétés, de la plus grande catastrophe que notre peuple ait jamais connue. Aguerriés à la survie, à l'assimilation, ayant saisi avec empressement des modes de vie capables de dissimuler la marque de la mort. Ayant élevé leurs enfants avec détermination et obstination, de sorte qu'ils ne soient pas juifs, qu'ils ne sachent rien de leur héritage ni de leur passé. De sorte qu'ils soient en sécurité. Et pourtant, au milieu de tout cela, contre la stratégie de survie, probablement sans le savoir, certainement souvent sans le vouloir, ils avaient implanté en leurs enfants un savoir coupable. Un savoir qui donne le vertige. La Yiddishkeit secrète qu'il faut cacher, mais aussi préserver. C'est cela qui a poussé leurs enfants et leurs petits-enfants à vouloir

Nous avons créé une école juive. Aujourd'hui, elle accueille plus de 240 élèves. Ils sont tous venus de quelque part, d'un placard que leurs parents avaient décidé de quitter. Pour s'assurer que leurs enfants n'en aient plus jamais besoin.

une école juive pour les enfants qu'ils avaient désormais eux-mêmes. Nous étions si occupés à déposer des demandes de permis de construire, à louer des locaux, à établir des programmes, que nous avons perdu de vue le miracle auquel nous assistions.

Bien sûr, dans deux pâtés de maisons de l'Upper West Side de New York il y a encore aujourd'hui plus d'enfants juifs que dans toute la ville de Varsovie. Et alors?

Pendant que les uns étaient occupés à organiser une école, d'autres ont redonné vie à la shul. Aujourd'hui les enfants des membres de la congrégation courent dans les couloirs, et moi, je compte parmi les *alte kakers*¹. D'autres encore, mal à l'aise avec l'orthodoxie de notre shul, ont créé la congrégation réformée. Tant

¹ Vieux schnoks, en yiddish (note de la traductrice).



2012: Konstanty Gebert parle à un groupe de participants au Taube Jewish Heritage Tour.

mieux, plus on est, plus on rit. Des organisations juives ont commencé à pousser, plus de chefs que d'Indiens, comme d'habitude. Une association de jeunesse a été créée, est entrée en crise, s'est scindée, a ré-émergé. Les camps de vacances juifs débutent avec des prières de *chaharit*² et se terminent par des discussions houleuses à propos de la quantité de religion qu'un Juif normal peut supporter. Un Juif normal. Comme s'il était normal de discuter de Juifs normaux.

Et pourtant, c'est ce que nous sommes devenus au cours de ces vingt-cinq années. Une communauté juive normale, avec des gens qui assistent aux services d'une sorte et forcément pas de l'autre, ou *davka*³ qui ne vont jamais prier. Non parce qu'il n'y a pas de shul. Non parce qu'ils ont peur. Non parce qu'ils ne sau-

raient quoi faire une fois sur place. Simplement parce qu'ils se font un plaisir juif de faire les choses à leur manière.

Nous avons réussi notre coup. Ne parlez jamais aux médias.

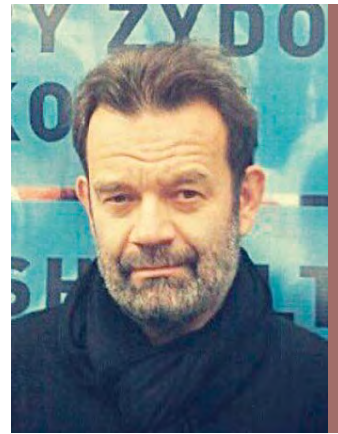
² L'ensemble des prières du matin, en hébreu (note de la traductrice).

³ Mot intraduisible du vocabulaire hébreu et yiddish, d'origine araméenne, utilisé pour indiquer un paradoxe, une ironie (une chose existe qui semble contredire la logique apparente), qui peut être traduit, selon les contextes, des différentes manières : « précisément », « et même », « contrairement aux attentes », « par esprit de contradiction » (note de la traductrice).



Un festival de la culture juive

par Janusz Makuch



Plus je vieillis, plus je deviens distant et calme mais aussi curieux d'observer les efforts quotidiens des gens pour surmonter les difficultés de la vie. Je suis fasciné par l'arc d'énergie qui se déploie entre le jour de leur naissance et de leur mort : sa montée en puissance, l'intensité de la lumière, la géométrie du destin humain où l'axe de symétrie est marquée en son milieu par les moments d'ascension et de chute, jusqu'à l'éclair final, avant l'avènement irrévocable de l'obscurité. Je ne me vois moi-même et ce que j'ai fait pendant le dernier quart de siècle que comme une tentative de gérer ma propre vie. Aurais-je jamais imaginé, il y a 26 ans, que j'en serais là aujourd'hui ? Non. A l'époque, je n'avais aucune idée de ce que le Festival de la culture juive, que je dirige depuis à Cracovie, deviendrait pour moi et pour les autres.

Il y a vingt-cinq ans, je n'ai fait que suivre la voix de ma conscience et de mon intuition, en me tenant à l'écart de toute forme de spéculation, de plans d'affaires et d'objectifs à long terme. Je ne faisais que savourer chaque jour et chaque livre que je lisais, ainsi que m'imprégner de la beauté nouvellement découverte de la musique klezmer, sépharade, hassidique et sacrée, ou pour dire les choses simplement, de la musique juive. Pas à pas, je suis devenu mieux instruit, et le fil qui m'a relié à ce monde nouvellement découvert est lentement devenu ma planche de salut. J'ai fini par réaliser que c'était mon univers. A partir de ce moment-là, qui ne peut être marqué dans le calendrier, j'en ai fait partie, et ce pays de lait, de miel et de sang, fertilisé avec les cendres de millions, est devenu mon pays.

Destinée

Quand j'ai quitté ma ville natale à l'âge de 20 ans, je savais que je n'y reviendrais jamais. Il y avait une sorte de certitude qui a pris la forme du destin. Et Cracovie était mon destin. Existe-t-il une autre ville dans le monde où je pourrais faire ce que je fais ? J'ai l'impression, je suis certain, que notre festival est l'un de

très rares festivals au monde qui seraient morts s'ils étaient transférés ailleurs. Nous sommes comme de vieux arbres, profondément enracinés dans cette terre, dans cette ville, dans ces murs, dans cette histoire, dans la vie de tous les jours. Nous sommes enracinés ici depuis des siècles, et nous resterons enracinés ici pendant des siècles. Nous ne pouvons créer et nous développer qu'ici, en absorbant les fluides des sources cachées, en nous ramifiant et en nous élevant. Quand j'ai quitté ma maison familiale et fermé la porte, j'ai jeté, comme on le dit, la clé à la rivière. Je suis venu à Cracovie et me suis retrouvé dans une nouvelle maison à Kazimierz, le quartier juif de la ville. C'était en 1980.

Les années 1980 ont marqué le début de la recherche des fondements ensevelis d'un monde qui était passé. Cette recherche a associé nombre de Juifs comme de non-Juifs. Si je devais donner un nom à l'intérêt que des jeunes Polonais montraient à l'époque pour la culture juive, je le qualifierais de « syndrome de recherche de l'Atlantide engloutie ». C'était comme s'il y avait une prise de conscience soudaine que ce monde beau et mystérieux était irrévocablement perdu. Et si je devais donner un nom à l'intérêt de jeunes Juifs pour leur propre culture, je dirais que c'était un « syndrome de recherche d'une Jérusalem détruite ». Les deux groupes ont vécu une révélation et un sentiment de tristesse en même temps. Ces sentiments ont généré de la fascination, de la nostalgie, de l'amour et une nouvelle forme de conscience commune. Telle était l'ambiance du premier Festival de la culture juive qui a eu lieu à Cracovie en 1988.

Les années 1990 étaient une période d'« archéologie ». Nous avons réalisé que nous vivions dans un monde de cendres et nous avons commencé à redécouvrir ce qui était caché au-dessous d'elles. Nous avons progressivement découvert différentes parties, en essayant de les assembler. Lorsque nous ne réussissions pas – et il en était souvent ainsi –, nous nous sommes appuyés sur ce que nous avons construit en tant que projection imaginée de nos propres rêves et visions.



Alors, des gens sages et perspicaces sont arrivés et ont dit à certains d'entre nous que nous étions en train de créer un univers juif virtuel. Un univers sans Juifs. Ils nous ont dit que nous n'avions pas le droit de le faire, comme si la sphère de l'amour était limitée aux seuls élus. Pour certains, « les Juifs » sont devenus une excellente opportunité d'affaires, une vraie vache à lait. C'est pourquoi, assez rapidement, des restaurants pseudo-juifs ont poussé partout. Cet univers juif de plus en plus virtuel s'enveloppait d'un voile de kitsch, tandis que s'élevait sur Kazimierz le spectre d'un Disneyland juif.

En même temps, d'autres approfondissaient leur amour et leur fascination pour la culture juive, ce qui les amenait à un niveau de conscience tout à fait nouveau, notamment à un point où les frontières divisant les mondes juif et polonais commençaient à s'estomper. C'était notre univers commun ; un univers où personne ne demandait qui l'on était, d'où l'on venait, ou pourquoi. Il suffisait d'être présent et d'appartenir à la renaissance de la communauté juive polonaise.

Ici, mes observations peuvent être dites simplement : suite à l'émergence de la culture juive à Kazimierz, quelque chose de plus important a émergé aussi, la vie juive, dans toute sa diversité, ses contradictions et son désir continu d'exprimer son propre statu quo reconstruit. Bien sûr, l'ampleur de cette nouvelle vie juive ne peut être comparée à ce qu'elle a été avant la Shoah. Ce serait une comparaison inutile. Mais il n'est pas inutile de discuter du caractère de ce nouveau monde.

Un acteur de l'histoire

Je dirige le Festival de la culture juive depuis 26 ans. Que signifie ce temps écoulé ? Tout. Et pourtant rien. Cela peut sembler étrange, mais je suis devenu un acteur de l'histoire de la Pologne. Mon visage est très polonais, et quels que soient mes efforts pour le changer, ce sera toujours mon visage. Alors comment est-il possible qu'un *goy*, né dans l'est de la Pologne dans une famille qui est comme toute autre famille polonaise, se soit transformé en un Juif ?

Était-ce une simple coïncidence ou le destin ? Ni l'un ni l'autre. Depuis que cela est arrivé, j'ai porté en moi un *dibbouk*¹ et ce *daïmonion*² de la vie de tous les jours guide mon esprit et mon cœur. Je le fais parce que c'est mon choix, parce que c'est ma vie, et la façon

1 Dans la mythologie juive, un dibbouk est un esprit malin que l'on croit être l'âme perturbée d'une personne morte. Quoiqu'apparu au XVI^e siècle, ce n'est qu'avec Le Dibbouk, une pièce de théâtre d'Anski (mise en scène pour la première fois à Varsovie en 1920), que le terme a été vulgarisé dans les cercles littéraires.

2 Dans l'Ancien Testament, un esprit naturel qui est inférieur à l'esprit divin et supérieur à l'esprit humain ; dans le Nouveau Testament, plutôt un mauvais esprit ou démon. Socrate l'a utilisé en référence à une « voix intérieure ».



1989: De gauche à droite: Krzysztof Gierat, co-fondateur du Festival de la culture juive de Cracovie ; Mordechai Palzur, à l'époque ambassadeur d'Israël en Pologne ; et Janusz Makuch. Photo Jacek Ginda.

dont je veux la vivre. Il n'y a là rien d'extraordinaire sauf le fait que c'est extraordinaire en soi. Cependant, il ne suffit pas non plus de dire : « J'ai fait un choix ». Et bien que j'aie l'impression que ce choix a été fait d'une certaine façon pour moi, ou même contre moi, le moment, ce moment obscur de ma vie où ce choix a été fait, a marqué aussi le début d'un chemin difficile, quoique éclatant et beau, qui m'a conduit vers le bien, même si, quelquefois, il a pris la forme du mal. Depuis lors, j'ai retrouvé le sens des paroles de Rabbi Nahman de Bratslav qui a dit un jour : « Dans la vie l'homme doit traverser un pont très étroit. L'essentiel est de ne pas avoir peur ». Et aussi : « Là où sont tes pensées, tu es. Veille à ce que tes pensées soient bien là où tu veux qu'elles soient ».

Je dirige ce festival car j'ai eu beaucoup de chance. Je suis né en Pologne. En fait, c'est une de très rares choses sur lesquelles je n'ai pas eu d'influence. Je suis né en Pologne, un pays étrange avec une histoire complexe ; une nation tantôt noble, tantôt malfaisante. Ou les deux en même temps. Et depuis que j'ai réalisé à quel point cet héritage polonais était difficile, j'ai également compris que j'étais condamné à y faire face constamment. Dans cette confrontation inégale avec l'histoire, avec les mythes, les stéréotypes, les préjugés et une pléthore de faiblesses et de défauts polonais, en quête de secours je me suis tourné vers des écrivains polonais: Cyprian Kamil Norwid, Czesław Miłosz, Witold Gombrowicz et Aleksander Wat. Je viens d'un pays de rabbins et de tsadikim³, de *gueonim*⁴ et de *me-*

3 Le pluriel de tsadik, un homme juste, en hébreu.

4 Le pluriel de gaon, terme désignant un éminent savant juif ; originellement, titre de directeurs de deux académies talmudiques célèbres de Babylone, entre les VI^e et XI^e siècles.



*lamedim*¹; un pays de penseurs, d'écrivains, de banquiers, d'architectes, de peintres, de médecins, de cor-donniers, de tailleurs, de réalisateurs, de producteurs de films, d'hommes politiques, de scientifiques et de soldats juifs ; un pays de gens bons et pieux.

Je viens d'un pays d'antisémites et de gens au cœur bon et pur ; un pays de maîtres-chanteurs ; un pays au plus grand nombre de Justes parmi les Nations. C'est un pays où des antisémites sacrifieraient leur vie pour la vie des autres, et un pays où la police juive a tué ses propres frères. Je viens du pays du belliqueux père Tadeusz Rydzyk² et du pays de Jean-Paul II ; un pays où des graffitis antisémites sont peints sur les murs de synagogues, et un pays où des milliers de non-Juifs étudient l'histoire, la culture et la religion juives ; du pays des camps de la mort allemands et du pays de l'insurrection du ghetto de Varsovie ; du pays des combattants juifs du ghetto Emanuel Ringelblum, Mordechaj Anielewicz et Marek Edelman ; ainsi que des partisans polonais Jan Karski, Jan Nowak-Jeziorański et Władysław Bartoszewski.

Je viens du pays du Parlement juif, le Conseil des Quatre Pays (Vaad Arba Aratsot), du pays d'innombrables shtetls³, yeshivas et cours hassidiques ; d'un pays de l'autonomie et du pluralisme juifs, mais aussi un pays du numerus clausus⁴, des « ghettos des bancs »⁵, des pogroms et d'une tuerie de masse. Je viens d'un pays de folie antisémite où des Juifs ont été brûlés vifs dans des granges. Et je viens d'un pays de charité chrétienne où des Juifs ont été cachés dans des granges. Je viens d'un pays de sang et de cendres, à l'ombre des synagogues et des églises ; d'un pays où, lors d'une longue nuit, les Allemands ont gazé, brûlé et assassiné près de six millions de personnes. Ce que j'ai trouvé ici est mon patrimoine, un mélange de langues, le même Dieu sous différentes formes, la mémoire du passé, la fierté et la honte, un amour douloureux et la foi solide dans le fait que, quoiqu'il arrive, la vie continue et elle vaut la peine d'être vécue. C'est la vie ici et maintenant qui est l'un des plus beaux cadeaux.

1 Le pluriel de melamed, un enseignant, en hébreu. Dans la période talmudique, un enseignant d'enfants respecté.

2 Un prêtre catholique polonais controversé, fondateur et directeur de la station de radio ultra-conservatrice Radio Maryja.

3 Du yiddish, bourgades juives avant la Seconde Guerre mondiale (note de la traductrice).

4 Une méthode utilisée afin de limiter le nombre d'étudiants issus d'un groupe ou d'une classe particuliers, admis à l'université. Dans la Pologne de l'entre-deux-guerres, elle a particulièrement été utilisée de manière antisémite pour limiter le nombre de Juifs dans les facultés les plus convoitées. Par exemple, dans les années 1923-24, il y avait, selon le YIVO, 1402 étudiants juifs en médecine, constituant 30,2% du nombre total. Dans les années 1926-27, leur nombre a diminué jusqu'à 698 (18,6%) et, dans les années 1935-36, les étudiants juifs en médecine ne constituaient plus que 13,8% du nombre total. A la faculté de droit, leur taux de pourcentage était, dans les années 1923-24, de 24,6%, tandis que, dans les années 1935-36, il n'était plus que de 12,5%.

5 Les zones séparées, réservées aux Juifs, dans les salles de cours des universités, ont été introduites en 1935. Le non-respect de cette ségrégation signifiait l'expulsion.



2009: Janusz Makuch et Tad Taube sur scène lors du concert de la soirée de clôture du Festival de la culture juive, à Cracovie.

Uniquement en Pologne

Je suis né en Pologne. Je suis un gentil et, pendant ces vingt-six dernières années, j'ai été le concepteur et directeur du festival de la culture juive qui est probablement le plus grand au monde. Et cela est possible uniquement ici, en Pologne ! Pourquoi est-ce que je le fais ? Parce que je me sens responsable du bien et du mal présents dans notre communauté au cours de presque mille ans de son histoire.

Je le fais parce que nous sommes nés ici et nous sommes héritiers de cette histoire, pas seulement de certaines parties mais de son ensemble. Et pourtant, cela ne veut pas dire que nous sommes esclaves de l'histoire. On peut faire face à l'histoire et mettre en question son déterminisme absolu. Il se trouve que l'histoire semble être le domaine absolu de l'œuvre du diable face auquel nous pouvons, en effet, être impuissants mais pas nécessairement inertes. Je le fais à travers le Festival de la culture juive.

J'organise ce festival parce que j'essaie de toutes mes forces de prouver qu'être polonais dans ce pays peut également vouloir dire être juif, et qu'être juif peut vouloir dire dans ce pays être polonais. De même que pendant des siècles ce pays a été habité par ceux que nous appelons des « Juifs polonais », en tant que personne ayant vécu ici pendant 52 ans je suis un « Polonais juif », ce qui complète cette image historique. Je sais qu'il y a d'autres gens comme moi. Pour moi, il n'y a là aucune contradiction. En un sens, mon festival ranime la mémoire, une mémoire commune. Et il bénit l'avenir, un avenir commun. Et en ce sens, pour moi, un Polonais, le patrimoine de la culture juive est mon propre patrimoine.

Il convient peut-être de rappeler que le festival a été organisé pour la première fois en 1988, un an avant



la chute du communisme. Il a été organisé par deux non-Juifs¹. Il est bon de garder à l'esprit que d'innombrables initiatives culturelles entreprises pour commémorer la présence juive en Pologne, mais aussi pour commémorer l'extermination du peuple juif, sont pour la plupart des initiatives non-juives. Pour moi, c'est tout à fait naturel, logique, justifié et nécessaire. Oui, puisque nous autres Polonais reconnaissons que les Juifs ont contribué, et continuent toujours à contribuer, de façon fondamentale au développement de la culture polonaise, – et plus largement de la culture européenne –, puisque nous reconnaissons que les Juifs ont toujours fait partie intégrante et organique de l'histoire et de la culture de la Pologne, nous sommes particulièrement astreints, après la Shoah, à prendre soin de cet héritage juif, et de le commémorer constamment.



Janusz Makuch sur scène ouvre un concert du Festival de la culture juive. Photo Wojciech Karliński.

Je suis constamment fasciné par l'énergie de la vie juive, celle d'avant et d'après la Shoah. Je sais que les six ans de la Shoah ne signifient pas et ne peuvent pas

Pour beaucoup de Polonais, y compris des catholiques, le Festival de la culture juive est un lieu et une source d'apprentissage sur la culture juive. Qui plus est, c'est aussi un lieu et une source de redécouverte d'une identité culturelle, historique et religieuse plus profonde.

Je ne le fais pas pour ruminer sur la mort ! Les civilisations s'épanouissent et les civilisations s'effondrent. Comme le dit Qohélet (connu aussi sous le nom de l'Ecclésiaste dans l'Ancien Testament): « Une génération s'en va, une génération s'en vient, et la terre subsiste toujours » (Ecclésiaste 1:4); et plus loin: « Risque ta fortune sur les mers : après de longs jours, tu la retrouveras » (Ecclésiaste 11:1). Je le sais et de ce savoir vient mon espoir que la vie triomphe toujours sur la mort. Bien sûr, je suis conscient de l'horrible unicité de la Shoah. Gravés dans mon cœur sont le Kaddish² et le El Malé Rahamim³, et je prie pour tous ceux qui ont été gazés, tués et brûlés. Je porte toujours avec moi le rouleau de poèmes écrits par Paul Celan⁴, et je ne crois plus jamais être capable de reconstruire ma foi en la bonté humaine puisque je crois que l'homme est par nature mauvais, et j'évite comme la peste les visites dans les camps de la mort nazis. J'évite la nostalgie kitsch, les lamentations sur le monde perdu et les conférences sur les massacres alors que chaque jour des milliers de gens meurent dans le monde entier.

¹ Krzysztof Gierat et moi.

² Une prière juive de deuil rituelle.

³ Une prière funéraire ashkénaze.

⁴ Poète juif (1920-1970), né à Bucovine dans le Royaume de Roumanie (aujourd'hui en Ukraine). Ses parents refusèrent de quitter le pays sur l'insistance de leur fils et moururent dans un camp de travail forcé en 1942 ; Celan fut emprisonné dans un autre camp jusqu'en 1944. Son œuvre poétique la plus célèbre est « Todesfuge » (« Fugue de mort »), une représentation de la vie dans un camp de concentration.

signifier la disparition de la civilisation juive. Six années terribles ne peuvent éclipser mille ans de vie !

Je fais ce festival parce que je crois que c'est une façon relativement intelligente de combattre l'antisémitisme. Son efficacité n'est peut-être pas très immense, mais personne n'a encore trouvé quelque chose de spectaculaire dans ce domaine. L'antisémitisme est omniprésent, indépendamment de la longitude géographique, puisque c'est un état d'esprit incapable de faire face à son propre soi et au monde qui l'entoure. Je me suis efforcé de créer, tant pour les Juifs que pour les non-Juifs, une opportunité de découverte intellectuelle, spirituelle, émotionnelle et historique ; de construire le bien quotidiennement.

Je le fais également parce que j'aime Israël. J'aime son air, sa terre, son ciel, son eau et son désert. Et son peuple. Je suis un sioniste polonais. Et parmi toutes les villes que j'ai visitées, Jérusalem est la plus chère à mon cœur.

Je le fais parce que j'aime toujours Kazimierz. Kazimierz a changé ; les propriétaires ont changé et ceux qui y sont aujourd'hui tendent à s'intéresser plus aux profits quotidiens qu'au patrimoine juif, c'est comme ça. J'ai cessé de me plaindre car à Kazimierz l'histoire continue à susciter une réflexion sur le passé. C'est un passé impressionnant et digne d'être préservé. Mais



Le concert de la soirée de clôture du Festival de la culture juive de Cracovie attire plus de 20 000 fêtards, rue Szeroka à Kazimierz, le cœur historique de la Cracovie juive. *Photo Paweł Mazur.*

l'avenir l'est davantage, celui que je ne peux prévoir. Tout comme personne n'a pu prévoir que la vie juive renaîtrait à Kazimierz alors qu'on avait prophétisé que Kazimierz resterait le symbole de l'absence juive, comment puis-je prévoir ce qu'il arrivera dans dix ou dans cinquante ans ?

Je le fais parce que je crois en Dieu. J'aime, je désire et je prie que cela dure jusqu'à ce que mon souffle et mon cœur s'arrêtent. Je crois que ça vaut la peine et je crois qu'il doit en être ainsi. *Ani maamin!*¹

¹ En hébreu, « je crois ».



Une mosaïque

par Eleonora Bergman



Un quart de siècle après la chute du communisme, je pense que nous sommes toujours à la recherche des modes de vie juifs en Pologne, mais vingt-cinq ans ce n'est pas si long, et il y a eu tant de changements.

La chute du communisme (qui en réalité a commencé avec le mouvement *Solidarność* dans les années 1980-1981) a coïncidé avec l'époque où, consciemment, de bon cœur et ouvertement, je suis devenue une Juive ; et cela a marqué le début de nombreux changements progressifs aussi bien pour mes parents que pour moi, des changements dans nos vies de Juifs et dans nos regards sur la vie juive.

Je suis née en 1947 et j'ai été élevée par des parents qui étaient des communistes yiddishophones athées. Mon père, un communiste polonais d'avant-guerre, a été reconnu coupable d'activité antisoviétique et condamné au goulag en Sibérie en 1936 par les autorités soviétiques. Accusé d'espionnage contre l'Union soviétique, il est resté dans le goulag jusqu'en 1940. Après son procès, ma mère a été arrêtée et emprisonnée dans un goulag jusqu'en 1945. Après avoir été libéré en 1940, mon père s'est porté volontaire pour intégrer l'Armée rouge mais il n'a pas été accepté car il était polonais ; jusqu'en mai 1945 il est resté en Union soviétique où il était plus en sécurité qu'en Pologne occupée par les nazis. Il est ensuite retourné en Pologne et a réussi à y faire revenir ma mère et ma sœur en octobre 1945. Ainsi, il avait été loin de la Pologne sous l'occupation allemande. Lui et de nombreux autres comme lui sont revenus en Pologne à la recherche de leurs familles, pleins d'espoir en l'avenir du communisme, et voulant acquérir une compréhension de ce qui s'était passé pendant la guerre.¹

Cependant, les membres des familles de mes parents qui étaient restés en Pologne pendant la guerre étaient presque tous morts, sauf deux fils de la sœur

aînée de ma mère (l'un a émigré en Australie, l'autre en Israël) et deux petits-cousins de mon père (ils sont aussi allés en Israël ; l'un vit toujours).

Mes parents étaient des intellectuels aux identités fortement politisées. Ils ont étudié l'histoire juive et considéraient en faire partie, mais pas les coutumes ou la religion juives. Ainsi, quand j'étais enfant, je ne me sentais pas particulièrement juive. J'ai toujours su que j'étais une Juive, mais de fait cela ne signifiait pas grand-chose et n'avait aucun fondement religieux. Quand j'avais à peu près huit ans, un prêtre catholique a interpellé mon amie et moi pour nous demander : « Êtes-vous de confession mosaïque ? » Mon amie lui a répondu oui, et le prêtre s'en est allé. Je n'avais pas compris la question, et mon amie m'a expliqué qu'il avait demandé si nous étions des Juives. Bon, bien sûr que nous l'étions: ma mère était à l'époque rédactrice en chef du *Folks-Shtime* (un hebdomadaire yiddish) et le père de mon amie travaillait à l'Institut historique juif. Cependant, même si mon amie connaissait le terme « foi mosaïque », ni elle ni moi ne comprenions ce que cela signifiait vraiment.

Je ne me sentais toujours pas particulièrement juive en 1968, ou même plus tard. J'ai été surprise lorsque, au milieu des années 1970, ma faculté à l'Institut d'Architecture et d'Urbanisme a été accusée d'être un « groupe catholique-polonais-nationaliste-sioniste ». Les nationalistes polonais c'étaient d'anciens membres de l'AK (Armée de l'Intérieur)², et l'élément sioniste c'était moi. (Les mots *Juif* et *juif* n'étaient pas officiellement utilisés en Pologne à l'époque.) La vérité est que notre faculté était la seule de l'Institut à n'avoir aucun lien avec le parti communiste. Dans les années 1980, j'ai travaillé aux Ateliers de Conservation des Monuments historiques (PKZ) qui se sont avérés presque parfaits pour moi, aussi bien en raison du travail qu'à cause des gens avec qui je travaillais. Il y avait 15 divisions

1. Son père est mort le 14 octobre 2000, à l'âge de 96 ans ; sa mère est morte le 20 juin 2005, à l'âge de 99 ans.

2. L'armée clandestine polonaise au temps de la Seconde Guerre mondiale, loyale au gouvernement polonais en exil à Londres, persécutée par le régime communiste après 1945.



des PKZ en Pologne, environ 1200 personnes au total. Nous devons faire des estimations des coûts, négocier avec les conservateurs régionaux des monuments historiques, et coordonner les divers professionnels (architectes, historiens de l'art, historiens, archéologues, conservateurs, etc.) pour chaque projet entrepris. Ce n'était pas très différent du système occidental et constituait une bonne préparation au marché du travail après 1989, lorsque de nombreuses institutions polonaises ont été restructurées et occidentalisées. En outre, comme les projets étaient à usage interne pour l'aménagement urbain, il n'y avait aucune censure, et ni les employeurs ni le gouvernement n'intervenaient dans notre recherche d'archives. Ceci m'a permis de me sentir désinhibée dans ma recherche et mes projets. Une autre raison pour laquelle je sentais que j'avais un accès relativement facile à l'information était que ma maison, comme celles de mes amis, était pleine de livres du monde entier, ramenés légalement ou illégalement de l'Ouest et de l'Union soviétique. Nous ne nous sommes jamais sentis complètement coupés du monde, bien qu'il ne fût pas facile de voyager.

Je ne pensais pas que la chute du communisme m'apporterait grand-chose si je continuais à travailler aux PKZ. Peut-être aurais-je été moins stressée, ou les raisons de mon stress auraient été plus simples à comprendre, et ma vie aurait certainement été différente. Mais cette institution publique n'a pas survécu à la transition politique, et j'ai donc commencé à envisager d'autres postes. Pour moi, personnellement, tout semblait arriver en même temps: la chute du communisme, le fait que je ne pouvais rester à mon poste aux PKZ, mon intérêt grandissant pour ce qui est juif et, enfin, l'opportunité d'être employée par l'Institut historique juif. Cet Institut est le plus grand dépositaire de documents d'archives, de livres, de journaux, ainsi que d'objets d'art et rituels, relatifs aux Juifs et remontant à dix siècles ; et c'est l'unique institut de ce genre à avoir été établi après l'occupation nazie de la Pologne.

Ma vie professionnelle a commencé et évolué dans des instituts laïques d'obédience communiste où les Juifs étaient des « sionistes » et où le concept d'identité juive n'existait pas encore. Mais *Solidarność* s'est constitué et s'est renforcé au cours des années 1980 et j'ai commencé à remarquer des changements. Le propre retour de mon père à la thématique juive l'illustre bien. Je pense que son chemin personifie certaines tendances fréquentes parmi les Juifs dont l'identification était plus politique que religieuse. Jusqu'à sa retraite en 1975, et peut-être pas avant l'époque de *Solidarność*, il ne s'était pas vraiment impliqué dans des sujets juifs. Il avait lu et écrit en yiddish (des lettres,



1991: Eleonora Bergman avec son père, Stefan, à la maison à Varsovie. Photo Chaim Krollicki.

au moins, mais aussi *Folks-Shtime*), mais seulement à titre personnel. Cependant, en 1981 il était devenu actif dans la lutte pour que l'une des rues ou des places de Varsovie porte le nom de Shmuel Zygielbojm¹, un homme politique juif du temps de la guerre, et ensuite il s'est fortement engagé dans le projet de monument sur l'Umschlagplatz, qui a été terminé en 1988.

Dans les années 1980, mon père a entretenu des relations avec le YIVO, l'Institut scientifique juif dont le siège est à New York², en échangeant des lettres avec Dina Abramowicz, leur célèbre bibliothécaire. Il a également correspondu avec des rédacteurs de *Yidische Kultur*³ et il y a publié des articles. En outre, à partir de l'époque de *Solidarność*, il a décidé de lire davantage sur la Shoah, et en particulier sur le sort des Juifs de sa ville natale bien-aimée de Wilno (Vilna, Vilnius). Il a lu le journal de Mark Dworzecki⁴ et a été bouleversé et terrifié par cette lecture. Il a commencé à le traduire du yiddish vers le polonais et a insisté pour que je le lise. J'ai essayé de lui expliquer que je ne pouvais pas le lire, que j'avais déjà lu sur la Shoah plus que lui, que j'avais déjà lu bien au-delà de mes capacités de résistance. Mais il ne pouvait pas comprendre cela.

Mon père a quitté le Parti communiste en décembre 1981, juste après l'introduction de la loi martiale, pour

1 Zygielbojm (1895-1943), homme politique socialiste juif polonais, leader du Bund et membre du Conseil national polonais auprès du gouvernement en exil. Il se suicida pour protester contre l'indifférence des gouvernements alliés face à la Shoah.

2 Le YIVO a été fondé comme Institut scientifique juif (Yidisher visnshafteleker institut) en 1925 par des chercheurs de Berlin et de Wilno, alors en Pologne. Les savants qui conçurent cette institution académique dédiée à l'étude de la culture yiddish et est-européenne juive, choisirent Wilno (Wilné en yiddish), à l'époque un centre important de la culture yiddish, pour son siège. Le nouvel institut devint rapidement connu sous son acronyme, « YIVO ». Aujourd'hui, le YIVO est officiellement connu sous le nom de YIVO Institute for Jewish Research et son siège se trouve à New York, ses collections ayant été évacuées de l'Europe de l'Est à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

3 Revue en yiddish publiée à New York par l'Association de la culture yiddish depuis les années 1940.

4 Médecin juif de Wilno, a survécu au ghetto et publié ses mémoires en yiddish en 1948 à Paris.



protester contre le massacre de mineurs par des unités de police anti-émeute ZOMO. Ma mère est cependant restée dans le Parti jusqu'à sa dissolution en 1989. Elle y est restée parce qu'elle avait peur de perdre l'accès aux archives soviétiques dans lesquelles elle menait une recherche pour son travail. Son adhésion en tant que membre au parti communiste était perçue comme

pour moi que, par extension, pour mes parents, car les idées et expériences que j'ai ramenées en Pologne sont devenues partie intégrante de nos vies. Il était remarquable que nous autres, un groupe d'environ 80 personnes de Pologne, avions obtenu des passeports officiels malgré l'absence de relations diplomatiques avec Israël. En Israël, j'ai été surprise de constater qu'un

Ma maison était pleine de livres du monde entier, ramenés légalement ou illégalement de l'Ouest et de l'Union soviétique. Nous ne nous sommes jamais sentis complètement coupés du monde, bien qu'il ne fût pas facile de voyager.

« preuve » de sa fiabilité. Comme mon père, elle avait une approche d'intellectuelle de l'histoire récente, et tous deux ont effectué de bonnes recherches. Par exemple, au milieu des années 1980, ma mère s'est fortement impliquée dans une recherche sur l'histoire de la Bélarus, et d'une façon ou d'une autre elle a décidé d'écrire sur les écrivains et journalistes juifs originaires de là-bas. Elle en a trouvé presque 350 dans le fameux *Lexicon* de Zalman Reizen. Comme j'aimais le travail cartographique, elle m'a demandé de l'aider à résoudre un problème pour le projet: comment montrer toutes les localités concernées et leurs noms dans le cadre des différentes frontières historiques, dont les frontières actuelles, tout en obtenant une carte lisible à petite échelle. Ma mère était convaincue que ma solution ne passerait pas au travers de la censure car j'avais écrit Lituanie, Ukraine, Russie, et pas République socialiste soviétique de Lituanie, etc. Malgré son scepticisme, elle a soumis l'article vers la fin de 1988, et il a été publié dans le vingt-cinquième volume de *Studia z Dziejów ZSRR i Europy Środkowej (Etudes d'histoire de l'URSS et de l'Europe centrale)* en janvier 1990. J'étais fière que les noms de nos pays voisins aient apparu sur ma carte (datant de 1988) avant d'être réintroduits officiellement ! Son article est un ouvrage pionnier dans ce domaine et mériterait d'être traduit en anglais et publié dans un périodique plus « visible ». Son livre le plus important, sur Bronisław Taraszkiewicz¹, a fini par être traduit en biélorusse, mais quand il est sorti en 1996, elle était déjà trop malade pour comprendre que son rêve s'était réalisé.

En janvier 1988, entre la liquidation de mon lieu de travail préféré et la chute officielle du communisme, je suis allée pour la première fois en Israël.² Ç'a été une expérience très importante, à maints égards, aussi bien

nombre important de gens s'intéressaient à l'histoire des Juifs polonais, et j'ai vécu un sentiment nouveau et des plus agréables d'acceptation et d'appartenance. Je me souviens d'une conversation avec le professeur Moshe Altbauer, anciennement de l'Université Jagellon, lors de laquelle il m'a appelée une *Yidishe tochter*. Lorsque notre groupe est rentré à Varsovie à la mi-février, l'officier qui me rendait mon passeport m'a dit : « La prochaine fois, vous n'aurez aucun problème de passeport ». Était-elle une prophétesse, me demandais-je, ou savait-elle quelque chose que les autres ne savaient pas ?

Après la conférence à Jérusalem sur l'histoire et la culture des Juifs polonais, j'ai décidé d'apprendre l'hébreu. Mon père n'était pas très content quand je lui ai parlé de cette décision, mais il l'a comprise. Sans doute se sentait-il coupable que je n'avais pas appris le yiddish car il n'avait pas laissé ma mère me l'enseigner. Je suis revenue en Israël pour le *oulpan* en juillet 1989, peu de temps après les célèbres élections.³ L'officier avait eu raison ; j'avais le sentiment de partir d'un pays différent.

Les quelques trois mois que j'ai passés en Israël, apprenant l'hébreu, voyageant et rendant visite à ma famille à Haïfa, ont été à la fois agréables et dans un sens déprimants. Par exemple, lors d'une grande célébration avec environ 200 invités, dont la plupart faisaient partie de la famille, j'ai commencé à me demander comment ça aurait été en Pologne si plus de membres des familles de mes parents avaient survécu à l'occupation nazie.

Je suis revenue d'Israël et, peu de temps après,

1 Militant communiste biélorusse en Pologne dans l'entre-deux-guerres.

2 Après la rupture par la Pologne et par le reste du bloc soviétique (sauf la Roumanie), des relations avec Israël à la suite de la guerre des Six Jours, les voyages légaux à destination et en provenance d'Israël sont devenus impossibles.

3 Après un accord sur le partage du pouvoir entre les communistes et le syndicat clandestin Solidarność, des élections partiellement libres ont eu lieu en Pologne le 4 juin 1989. L'opposition a gagné tous les sièges sur les 35% des sièges de la Chambre basse qui lui avaient été alloués, et 99 sièges sur les 100 de la Chambre haute dont les élections ont été tout à fait libres. Ceci a conduit, en un laps de temps très court, à la dissolution pacifique du régime communiste en Pologne, suivie par tous les autres pays de l'Europe centrale.



j'ai commencé à exercer mes fonctions, que j'exerce toujours, à l'Institut historique juif. Je ne connaissais pas très bien l'Institut historique juif avant de rejoindre son personnel, bien que mon père fût membre du conseil d'administration, et je pense qu'il a été content quand je suis arrivée. Toutefois nous n'y avons travaillé ensemble qu'une seule fois, lorsque j'ai été invitée à Oxford pour parler du yiddish en Pologne après 1945. Mon père a trouvé, expliqué et traduit des articles pour moi ; il m'a conseillé des livres à lire et nous avons discuté plusieurs questions. Il paraissait très intéressé de rassembler tous les documents, et il en a préparé beaucoup plus que je n'aie pu aborder dans mon bref exposé. Tout cela attend toujours d'être utilisé.



Les parents d'Eleonora Bergman, Stefan et Aleksandra, dans leur appartement à Varsovie.

Mon père a continué à élargir le champ de son propre intérêt dans le domaine de l'histoire juive

Lors d'une grande célébration à Haïfa, avec 200 invités, j'ai commencé à me demander comment ma vie en Pologne aurait été si plus de membres des familles de mes parents avaient survécu à l'occupation nazie.

Quand j'étais à l'Institut, j'ai pris des cours de yiddish donnés par des enseignants du YIVO. Ils étaient déconcertés par la facilité avec laquelle nous autres Polonais pouvions traduire correctement certaines des tournures les plus compliquées, car ils ne comprenaient pas qu'elles étaient construites selon les règles de la grammaire polonaise. Sans doute avais-je aussi absorbé quelque chose à partir de toutes les conversations secrètes de mes parents, des chansons de ma mère et des dictons qu'elle avait si souvent employés lorsqu'elle n'arrivait pas à trouver une expression appropriée en polonais. Mon père m'a aidée à étudier et il m'a proposé de lire quelques nouvelles de Y. L. Peretz¹, qu'il m'a aidée à traduire. Ce travail d'apprentissage en collaboration a duré malheureusement très peu de temps, et je n'ai jamais appris le yiddish au point de le parler, bien que je le lise de temps en temps. Il y a quelques années, j'ai pris un texte en yiddish pour le lire dans le bus, et j'ai réalisé que pouvoir le faire si ouvertement et sans crainte, sans que quiconque ne prête attention à la langue du livre, était un réel signe de changement.

quand je travaillais à l'Institut. Autour de 1990, il s'est intéressé au mouvement socialiste juif Bund², ce que j'ai trouvé aussi étonnant que son aveu que l'un de ses meilleurs enseignants à l'école avait été bundiste. Quelle évolution entre le souci bien communiste de se débarrasser de son ethnicité et ses recherches sur une organisation socialiste fortement juive !

Avec Jan Jagielski, nous avons organisé le département documentant et préservant le patrimoine juif, nous avons commencé à rassembler des dossiers sur chaque communauté juive de la Pologne d'avant-guerre, nous avons créé une collection photographique des années 1950 et 1960, nous avons enquêté sur des synagogues et des cimetières juifs (en collaboration avec le World Monuments Fund – Fonds mondial pour les Monuments à New York), et nous avons établi des liens avec des conservateurs de monuments ainsi qu'avec des bénévoles. En travaillant à l'Institut his-

¹ L'auteur yiddish Isaac Leib Peretz (1852-1915), né à Zamość en Pologne, l'un des fondateurs de la littérature yiddish moderne.

² Le Bund juif (Algemeyner Yidisher Arbeter Bund in Lite, Poylin und Russland – Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie), fondé en octobre 1897 à Vilna par Alexandre (Arkadi) Kremer, fut un mouvement social et ouvrier juif social qui chercha à préserver la culture et la nationalité juives dans le cadre du socialisme par la pratique du yiddish et la perpétuation de la culture yiddish. Le Bund fut dissous en Union soviétique peu après la révolution de 1917, mais il eut beaucoup de partisans en Pologne où il fonda des écoles et des services d'assistance sociale, et où il participa aux élections. Le Bund était antisioniste et déconseillait aux Juifs polonais l'émigration en Palestine dans les années 1937-1939.



torique juif, j'ai utilisé mes compétences professionnelles pour documenter des monuments, mais cela m'a donné en même temps l'opportunité d'en apprendre plus sur le judaïsme et de m'engager dans la vie juive. Malgré tous mes liens avec le(s) monde(s) juif(s), on ne m'avait jamais appris à la maison les choses les plus fondamentales sur les coutumes et la religion juives. J'avais étudié l'histoire juive, l'hébreu et le yiddish, mais c'était une approche intellectuelle de la judéité. Cependant, bien que je ne me sentisse pas moins juive que mes collègues et mes amis qui avaient commencé à étudier le judaïsme au milieu des années 1980, ce n'est peut-être pas avant 1992 que, grâce à la Fondation Ronald S. Lauder, je suis allée à mon premier seder. C'est sans aucun doute grâce à mes amis juifs américains que j'ai appris à vivre une vie plus juive laquelle, paradoxalement, je trouve plus naturelle chez eux qu'en Pologne.

Aujourd'hui, plus de vingt-cinq ans après la chute du communisme, en cherchant des modes de vie juifs en Pologne, nous essayons de nous rapporter à des traditions locales d'avant-guerre et de suivre en même temps les modèles occidentaux de vie communautaire et sociale. Nous n'avons pas encore trouvé la façon juste de nous occuper des propriétés récupérées, surtout des synagogues. Nous n'avons pas encore trouvé les façons justes de préserver la mémoire de notre ancienne vie juive (nous nous concentrons davantage



2014: Eleonora Bergman à l'Institut historique juif Emanuel Ringelblum.

sur la mémoire de la destruction et de la mort). Nous sommes encore en train de créer des modèles de collaboration avec des autorités locales, avec des écoles et des institutions culturelles afin de préserver les mémoriaux et monuments de la culture juive. Nous avons beaucoup de travail, bien plus que nous ne l'aurions jamais pensé avant la chute du communisme.

Les expatriés: ces étrangers qui sont venus en Pologne, et qui y ont élu domicile

Un Américain en Pologne: aide à la construction d'une identité juive moderne

par le Grand Rabbin Michael Schudrich



Quand je suis allé en Pologne pour la première fois à titre officiel en 1991, on me demandait : « Pourquoi y vas-tu ? Il n'y a pas de Juifs là-bas ». À présent, les gens à l'étranger me demandent : « La communauté est-elle viable ? ». Ce changement reflète les évolutions positives au sein de la communauté, mais je dois répondre : « Qui sait ? ». Il n'existe aucune logique dans la façon dont fonctionnent et survivent les communautés juives. Aussi longtemps qu'il y a une communauté, moi, en tant que rabbin, je ressens l'obligation et l'honneur d'être là pour aider les gens à entrer en contact avec leur identité juive.

La communauté juive polonaise avec laquelle je travaille tous les jours est une communauté grandissante, et la moyenne d'âge de ses membres est en baisse. L'âge moyen de la communauté juive de Varsovie a baissé, au cours des trois dernières années, de plus de 65 à environ 45 ans, et les nouveaux membres ont tous moins de 40 ans. Les parents et les grands-parents avaient renoncé à être Juifs, mais certains parmi leurs enfants sont au nombre des Juifs découvrant leurs origines juives et souhaitant « faire quelque chose de juif ». La synagogue Nożyk de Varsovie compte aujourd'hui environ 700 membres, et de nouveaux rabbins sont arrivés en Pologne de l'étranger ces dernières années.

Je pourrais raconter des milliers d'histoires d'hommes et de femmes de tous les âges et de tous les milieux qui reviennent seulement maintenant au judaïsme. Cette année, plus d'une centaine de personnes

sont venues me trouver pour parler de leurs origines juives alors que de nombreuses autres sont allées voir d'autres rabbins. Il est probable que ce phénomène se poursuive. Nous devons toujours garder à l'esprit qu'entre 1939 et 1989, lorsque la Pologne a souffert de l'occupation nazie et du régime autoritaire du parti communiste, rien ne portait un Juif à croire que c'était une bonne idée, – ou même une idée sans risques –, de dire qu'il était juif.

La Pologne ne connaît la démocratie que depuis 1989. Certaines personnes, même celles qui savaient qu'elles étaient juives ou qu'elles avaient des origines juives, ont eu besoin d'une longue période pour conclure que le temps était peut-être venu de « faire quelque chose de juif ». Souvent la peur ne se dissipe que lentement. Il y a quelques mois un homme d'une soixantaine d'années m'a approché et m'a dit que sa mère, juive, était morte. Ils l'avaient enterrée auprès de son père non-juif dans un cimetière non confessionnel. Il m'a dit qu'il n'avait jamais rien fait de juif, mais qu'il ressentait à présent le besoin de dire le *Kaddish*. Aussi, un vendredi matin, je lui ai enseigné cette prière pour les morts, puis je lui ai dit : « Le Chabbat commence ce soir. Pourquoi ne venez-vous pas à la synagogue ? ». Il a mentionné que sa femme était juive elle aussi, et donc que leur fille âgée de 21 ans l'était également. Je les ai invités tous les trois. Ils sont venus et ils étaient émus.

Autre histoire: une jeune femme, d'une vingtaine d'années, a découvert que la mère de sa mère était juive. Elle est devenue pratiquante, elle a rencontré un



jeune Juif des Etats-Unis, et ils sont tombés amoureux l'un de l'autre. Sa mère veut que leur mariage ait lieu à New York, de sorte que les voisins ne voient pas qu'ils se marient dans la tradition juive. Ceci n'est qu'une preuve de plus que la peur ne se dissipe pas facilement. Cette peur ne concerne pas tellement l'antisémitisme actuel, mais surtout ce qui pourrait se répéter. Elle est fondée rationnellement sur ce que les gens ont vécu durant le plus clair de leur vie. En tant que rabbin j'ai une responsabilité majeure: je ne me sens pas le droit de dire que l'on peut être sûr que cela ne se répètera pas.

Les gens me demandent souvent comment moi, un rabbin américain de l'Upper West Side de New York, je suis devenu le Grand Rabbin de Pologne ?

En 1973, juste après mes études secondaires, j'espérais partir pour mon premier voyage en Israël. Un ami venait de s'inscrire à un programme qui prévoyait un voyage en Israël en passant par l'Europe de l'Est et l'Union soviétique, alors j'ai saisi cette occasion et je suis parti à l'aventure. En Pologne, on nous a dit qu'il ne restait sur place que quelques milliers de vieux Juifs et qu'il subsistait très peu du passé juif. Ce n'était pas logique ; les calculs ne collaient pas. Si, comme on

l'estimait généralement, environ dix pour cent de trois millions et demi de Juifs polonais avaient survécu à la guerre et si 90 pour cent des survivants avaient émigré, il devait y avoir encore environ 30 000 Juifs en Pologne. Nombre de ces personnes auraient à présent des enfants et des grands-enfants. Où étaient-ils ? Je voulais en savoir plus.

En 1976, accompagné par mon père né en Amérique, zikhrono livrakha¹, je suis revenu en Pologne afin de pouvoir vérifier par moi-même. L'année suivante, je suis devenu le chef adjoint du programme auquel j'avais participé en 1973. En 1979, après ma troisième année d'études rabbiniques en Israël, j'ai décidé de suivre un cours de polonais à l'Université Jagellon pendant l'été. (Je l'ai surnommé un *oulpanski*.) Cet été-là, j'ai rencontré plusieurs jeunes dissidents juifs, tels que Staszek et Monika Krajewski ou Kostek Gebert, et j'ai réalisé qu'il restait en effet quelques jeunes Juifs en Pologne, et ils me demandaient de les aider à acquérir des connaissances juives.

Les Juifs avec qui je me suis lié d'amitié en Pologne et dans d'autres pays est-européens n'avaient rien fait pour « mériter » d'avoir grandi sans aucune

¹ En hébreu : que sa mémoire soit bénie (note de la traductrice).



Le Grand Rabbin de Pologne Michael Schudrich pendant un service à la synagogue Nożyk de Varsovie.
Photo Edward Serotta.



éducation ou expérience juives, tout comme moi, je n'avais rien fait pour bénéficier de l'immense bénédiction que représentent l'éducation dans une école juive et une vie juive riche et pleine. Ce cadeau m'a été offert suite aux décisions prises par mes grands-parents et mes parents. Je sentais que le temps était venu pour moi de donner quelque chose en retour.

Oui, cette situation ne manque pas d'ironie, car

Avant la Seconde Guerre mondiale, des rabbins américains venaient à Varsovie pour étudier la Torah avec les plus grands érudits talmudiques de l'époque. Cette ville était le cœur de la tradition juive. Aujourd'hui, un rabbin américain doit venir ici pour aider les Juifs de Pologne.

avant la Seconde Guerre mondiale des rabbins américains venaient à Varsovie pour étudier la Torah avec les plus grands érudits talmudiques de l'époque. Cette ville était le cœur de la tradition juive. Aujourd'hui, un rabbin américain doit venir ici pour aider les Juifs de Pologne.

Un autre signe du développement de la communauté juive est une grande augmentation du nombre de rabbins en Pologne ces dernières quelques années. À présent, il y a treize rabbins: sept sont traditionnels, trois sont réformés, et trois autres sont des émissaires Habad-Loubavitch. L'un des rabbins traditionnels est né en Pologne. Le rabbin Maciej (Mati) Pawlak a découvert qu'il était juif à l'âge de 16 ans. Plus tard, il a fait des études à l'Université Yeshiva et il est revenu à Varsovie en tant que directeur de l'école Lauder Morasha qui accueille plus de 240 élèves, allant de la maternelle jusqu'à la troisième. Il a un travail qui peut poser problème, car ce n'est pas évident d'enseigner la judéité dans une école où seule la moitié des enfants ont des origines juives.

Le rabbin Pinchas Żarczyński est né à Varsovie en 1981, et il a émigré en Israël avec ses parents en 1985. Il est maintenant revenu à Varsovie en tant que rabbin. Parmi les rabbins traditionnels il y en a de nouveaux à Cracovie, à Katowice, à Łódź et à Wrocław ; sur trois rabbins réformés, deux sont à Varsovie et un est à Cracovie. Il y a aussi un nouveau *kollel* sioniste à Varsovie où cinq jeunes hommes juifs étudient notre tradition.

Dans une communauté si petite nous devrions faire de grands efforts pour éviter autant que possible les divisions entre Juifs. Le Jour du souvenir israélien (Yom Hazikaron), j'ai invité aussi bien le rabbin de Beit Warszawa que le rabbin Habad local à participer à la cérémonie. Lors de la visite du Président israélien Shimon Peres en Pologne en 2008, nous nous sommes tous réunis ensemble près de l'Arche sainte. Une par-

tie de ce qui unit les Juifs en Pologne est que nous voulons tous qu'Hitler n'ait pas gagné la guerre.

J'aspire au jour où le Grand Rabbin de Pologne sera un Polonais mais, pour l'instant, il est peu probable que cela arrive dans un avenir immédiat. Le développement des structures de direction autochtones reste un processus lent, les gens d'ici ne voulant souvent pas occuper des postes de direction. Un nombre plus grand

de personnes fréquentent la synagogue et participent à des activités, mais ça ne va pas plus loin.

Pour ce qui est du statut économique et social des Juifs, il n'y a pas de milliardaires philanthropes juifs polonais, tels que les oligarques juifs en Russie ou en Ukraine. Si tel était le cas, cela aurait rendu le financement des activités juives en Pologne beaucoup plus facile. À présent, nous restons fortement dépendants de l'aide juive venant de l'étranger. L'American Jewish Joint Distribution Committee est actif en Pologne principalement dans le domaine de l'assistance sociale mais aussi dans celui de la formation de responsables communautaires, tout comme l'Agence juive, l'Organisation sioniste mondiale et Shavei Israël, une organisation s'adressant à des personnes d'origine juive dans le monde entier. Parmi les fondations privées actives en Pologne, on trouve la Taube Foundation for Jewish Life & Culture, la Ronald S. Lauder Foundation et la Rothschild Foundation Europe.

Ma principale obligation concerne la communauté juive vivante: les aider en matière d'identité et les assister dans l'expression de leur judaïsme. Cependant, il y a un passé juif profond en Pologne, dont la mémoire doit être préservée et dont les vestiges matériels doivent être protégés. Ce patrimoine pose beaucoup de problèmes complexes qui nécessitent d'être résolus. Par exemple, la restauration de combien de synagogues et de héders pouvons-nous nous permettre éventuellement de payer ? Lesquels sauverons-nous, et pourquoi ceux-là et pas les autres ? Lorsque l'on enseigne aux jeunes et aux vieux, la question reste de savoir : dans quelle mesure doit-on se concentrer sur ce qui sera et dans quelle mesure sur ce qui a été ? Il doit y avoir un équilibre ; négliger l'avenir en faveur du passé n'est pas raisonnable.

Quelle est par exemple l'attitude de la communauté juive à l'égard des 1300 cimetières juifs à l'abandon ?



Nous ne pouvons pas les sauver tous car nous ne pouvons pas réunir des fonds aussi importants. Ma toute première priorité est de ne pas permettre leur profanation ultérieure. Il est inacceptable, par exemple, qu'on construise une route sur le terrain d'un cimetière juif.

Dans un cas pareil, nous interviendrons. À Ostrów Mazowiecki, par exemple, un tiers du marché aux

féral d'avoir une route incurvée plutôt qu'en angle droit. Ou peut-être les décisions étaient-elles influencées par le fait qu'en Pologne on fermait les cimetières chrétiens tombés en désuétude depuis des décennies et que l'on pouvait construire sur leur terrain.

Au fur et à mesure du développement de la Pologne, la valeur des terrains inutilisés augmente. Si

J'ai toujours cru que notre travail en Pologne consistait à faire revivre l'identité juive des individus. Je veux donner aux gens la possibilité de décider d'être juifs.

puces du lundi est situé sur le terrain du vieux cimetière juif. Le maire m'a dit que si je disais que ça allait à l'encontre de la loi juive, il déplacerait le marché. Autre exemple : à Sierpc, afin de développer le terrain derrière le cimetière, l'urbaniste de la ville voulait modifier le tracé de la route avec pour conséquence qu'elle traverserait le cimetière. J'ai suggéré un tracé alternatif de la route. Le maire a accepté. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Il n'a peut-être pas voulu s'opposer à son urbaniste qui trouvait peut-être pré-

personne n'a prêté attention à un cimetière juif pendant cinquante ans, il existe une tentation de construire par-dessus. Cela devient pour nous une question d'éducation publique. Au cours des dix dernières années, j'ai constaté chez les autorités une sensibilité accrue à l'égard de notre tradition. Souvent nous ne savons pas pourquoi un maire ou un conseil municipal est disposé à nous aider. Je n'ai rencontré qu'une seule exception importante, à Leżajsk, où est enterré le grand maître hassidique, le rabbin Élimélekh. Des milliers de Has-



2008: Le rabbin Schudrich en compagnie d'autres chefs religieux prononce un discours lors de la Marche annuelle de prière organisée par le Conseil polonais des chrétiens et des Juifs, se terminant au mémorial de l'Umschlagplatz à Varsovie.



2013: Le rabbin Michael Schudrich célébrant Hanouka avec des enfants à Varsovie.

sidim et d'autres Juifs visitent Leżajsk chaque année, mais malgré cela ou peut-être à cause de cela, la ville a trop souvent été insensible aux besoins juifs.

Ces dernières années, nous avons appris qu'il y avait des centaines de fosses communes juives anonymes dans toute la Pologne. Elles sont d'origines diverses. Lorsqu'ils arrivaient dans une bourgade, les Allemands emmenaient souvent plusieurs dizaines de Juifs dans une forêt voisine, leur tiraient dessus et les enterraient sur place. En outre, lors des déportations vers les camps de la mort dans les années 1942-1943, il arrivait souvent que plusieurs centaines de Juifs, que les Allemands n'avaient pas envie de transporter jusqu'aux camps, fussent abattus quelque part entre la ville et le cimetière. De plus, pendant les marches de la mort depuis Auschwitz et d'autres camps vers l'ouest, à l'approche de l'armée russe, beaucoup de Juifs sont morts et ont été enterrés le long des routes.

Il y a un Baptiste, confession très rare en Pologne, qui parcourt aujourd'hui en vélo les villages de l'est de la Pologne en demandant aux vieilles personnes si elles savent où sont enterrés des Juifs. Comme c'est un Polonais, des témoins âgés lui parlent plus aisément et sont souvent soulagés de parler. Encore enfants, ils ont pu assister à certains massacres, n'ayant pas été suffisamment prudents pour s'enfuir. Ceux qui se manifestent aujourd'hui sont souvent traumatisés par ces souvenirs qu'ils ont gardés pour eux-mêmes pendant 65 ans. Nous possédons déjà des informations sur des dizaines de sites de fosses communes. Nous déploierons peut-être à l'avenir de grands efforts afin de réunir des données supplémentaires.

Un problème très différent est celui de l'aide aux Justes parmi les Nations. Nous ne pouvons en faire as-

sez pour aider ces précieuses personnes. Il y a la Fondation juive pour les Justes qui aide certains d'entre eux, et il existe aussi quelques autres organisations. On devrait permettre à ces quelques dernières centaines de Justes en Pologne de vivre le reste de leurs vies dans la dignité et dans un certain confort.

Maintenant qu'il ne reste presque plus de Juifs, ceux-ci manquent à certains Polonais. De plus, sous le communisme, il était tabou de parler des Juifs, et dès qu'une chose interdite est de nouveau autorisée, elle devient intéressante dans le domaine public. Il y a aussi ceux qui œuvrent en faveur d'une nouvelle Pologne et qui sont fiers de faire partie de l'Union européenne. Dans ce contexte, de petits groupes de personnes veulent « faire quelque chose de juif » : sauver une synagogue, célébrer une fête juive, enseigner l'histoire juive, etc. Quelques dizaines de jeunes Polonais non-juifs travaillent, par exemple, pour préserver des cimetières juifs dans tout le pays, nonobstant une fréquente opposition locale.

Comment soutenir un tel phénomène ? Experts pour identifier et combattre l'antisémitisme, nous le sommes beaucoup moins pour identifier des alliés et des amis potentiels. Et pourtant, lorsque nous les soutenons moralement, cela leur donne le sentiment de faire un travail utile, et ils veulent en faire plus.



1994: Le rabbin Schudrich, à gauche, et Stanisław Krajewski, à droite, à l'école Lauder Morasha à Varsovie.
Photo Monika Krajewska.

Ces dernières années, le nombre de Polonais militant pour la préservation de la mémoire juive a considérablement augmenté. Nous devons nous rendre compte que près de six millions de Polonais, dont trois millions de Juifs, ont été assassinés par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Lorsque nous amorçons un dialogue avec des Polonais et que nous



2007: La cérémonie d'inauguration des travaux de construction du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. De gauche à droite: Tad Taube, l'archevêque Kazimierz Nycz, le rabbin Michael Schudrich. *Photo Wojtek Radwański.*

voulons qu'ils ressentent notre douleur, nous devons ressentir également la leur.

Pour ce qui concerne les Juifs, j'ai toujours cru que notre travail en Pologne consistait à faire revivre l'identité juive des individus. Je veux donner aux gens la possibilité de décider d'être juifs.

Il y a encore quelques années, les problèmes en Pologne concernaient majoritairement les questions liées à l'après-Shoah et à l'après-communisme. Aussi loin que nous pouvons voir, la communauté juive continue-

ra à vivre à l'ombre de la Shoah. Cependant, la plupart des problèmes deviennent plus « normaux » et familiaux, comme par exemple parmi des Juifs israéliens ou américains. Une jeune femme me dit : « Rabbin, j'ai 23 ans. Je connais tous les garçons de la communauté et aucun d'eux ne me plaît. Comment vais-je me marier ? » Ou bien, des parents me diront: « Notre fils a 15 ans. Il a décidé de devenir orthodoxe, mais il n'a pas d'amis orthodoxes. Qu'est-ce qu'il est censé faire ? » Ce sont des problèmes typiques d'une petite communauté juive tout à fait normale.



À la recherche du *Pintele Yid*

par Helise Lieberman



Photo Paul Milne.

Au moment où la Pologne célèbre les vingt-cinq ans de démocratie, et ma famille et moi le vingtième anniversaire de notre vie et travail à Varsovie, je suis émerveillée par ce qui a été réalisé en une seule génération. En 1994, mon mari, notre fille âgée de cinq ans et moi sommes venus à Varsovie de New York pour un contrat de travail de deux ans. Nous avons décidé de rester car nous avons compris que nous nous étions engagés et attachés à la vie juive en Pologne. Mais avant tout, notre vie de famille juive se développait de façons que nous n'aurions jamais pu imaginer. Pour chacun de nous individuellement et en tant que famille, nos sensibilités de Juifs s'enrichissaient au-delà de toute attente.

Le peuple juif a erré dans le désert pendant quarante ans après la sortie d'Égypte, non parce qu'ils étaient perdus, mais parce que la transition de l'esclavage vers la liberté n'est jamais un chemin droit et clair. En Pologne, les gens ont renversé un gouvernement autoritaire et conquis la liberté pour tout le pays, y compris pour ses citoyens juifs. Brusquement, longtemps intimidés et interdits d'embrasser leur judéité, les Juifs polonais pouvaient choisir leurs identités culturelles et religieuses qui n'étaient plus prédéterminées par un régime répressif. Ils pouvaient créer une communauté, célébrer librement et ouvertement leurs traditions, et transmettre leur patrimoine à leurs enfants. La première génération « de l'après-esclavage » apprenait à guider une communauté juive et à forger un avenir juif.

Quand je repense aux dernières vingt années passées par ma famille en Pologne, je vois que j'ai eu le privilège de participer à redonner vie à la communauté juive de Pologne, à côté des Juifs polonais survivants de la Shoah, avec leurs enfants et leurs petits-enfants. Les Juifs polonais ont émergé d'un « désert » après le démantèlement du communisme en 1989. La plupart des leaders et des membres de la communauté d'aujourd'hui sont les enfants, les petits-enfants et les ar-

rière-petits-enfants de survivants polonais de la Shoah ; ils ont grandi sous le régime communiste, certains ont été à l'avant-garde de l'opposition démocratique dans les années 1970 et 1980. Ces militants ont salué avec joie les négociations de la Table Ronde au printemps 1989 qui ont précipité, le 4 juin 1989, des élections démocratiques, les premières en Pologne depuis l'avant-guerre et les premières dans l'ensemble du bloc soviétique. La Pologne a ouvert la voie à la chute ultérieure du Mur de Berlin et la levée du Rideau de fer.

À l'époque je n'étais pas consciente, comme la plupart de Juifs américains qui étaient mes contemporains et qui avaient été fortement impliqués dans le mouvement en faveur des Juifs soviétiques, de l'existence d'une vie juive en Pologne, et encore moins dans le reste du bloc soviétique. C'était comme si un no man's land s'étendait entre ce qu'étaient alors l'Allemagne de l'Ouest et l'Union soviétique. Et bien que la famille de mon grand-père fût originaire de ce qu'est maintenant la ville polonaise de Bielsko-Biala et que les peintures à l'huile réalisées par mon grand-oncle disparu durant la Shoah fussent considérées comme des trésors familiaux, j'avais grandi dans une génération qui décrivait la Pologne comme « le vieux pays », un endroit dont les Juifs étaient originaires mais où ils ne vivaient plus, la source mythique d'un mélange d'accents, de recettes diverses et d'histoires douces-amères, préservé par ceux qui avaient fait leurs bagages et emmené avec eux le meilleur du patrimoine juif est-européen sans rien laisser derrière eux.

L'impact que les événements politiques de 1989 auraient sur la vie juive dans l'Europe de l'Est n'aurait pas pu être prévu à l'époque. La Pologne démocratique nouvellement renaissante, après des siècles de tentatives contrecarrées, de guerres et d'occupations, a accueilli favorablement la renaissance de ses communautés juives et un retour à ses racines multiculturelles. L'attachement du pays aux valeurs démocratiques et à



la société civile a permis aux Juifs de réaffirmer leurs propres identités et de créer des communautés.

Après des années de vie à l'ombre de la Shoah et des décennies de communisme, après que le monde juif ait quasiment renoncé à l'existence de Juifs en Pologne, ceux-ci ont commencé à prendre leur place légitime à la table ronde juive mondiale. Ils ne se sont pas laissés définir par les autres. Ils ne se sont pas dé-

que consultante de la Rothschild Foundation Europe, du Westbury Group et de l'American Jewish Joint Distribution Committee ; et, actuellement, en tant que directrice de la Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation. Il ne fait aucun doute que des choses extraordinaires – des choses miraculeuses – ont été réalisées en Pologne grâce aux efforts de nombreux individus passionnés et dévoués et avec le soutien de parrains, de fondations et d'agences mo-

On me demande souvent : « Qu'est-ce qui a changé le plus depuis que tu es arrivée en 1994 ? » Je réponds que c'est moi qui ai changé le plus.

finis par le passé ou par ce qu'ils n'étaient pas, mais plutôt par ce qu'ils étaient et continuent d'être, dans le respect du passé enrichissant le présent et les aidant à planifier l'avenir. Ils se sont naturellement identifiés à *klal yisrael*¹ et pleinement engagés dans la vie juive en Pologne.

Souvent je suis obligée de me pincer. Combien ai-je été privilégiée non seulement d'assister à cette transition extraordinaire et inattendue, mais aussi d'y participer: d'abord, en tant que directrice de l'école Lauder Morasha de la part de la Ronald S. Lauder Foundation ; en tant que première directrice du Centre éducatif du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN ; en tant

tivés du monde entier. Toute fonction que j'ai exercée a été beaucoup plus qu'un poste de travail. Bien que toutes très différentes, elles m'ont donné accès au passé, des clés pour le présent et des aperçus de l'avenir.

On me demande souvent : « Qu'est-ce qui a changé le plus depuis que tu es arrivée en 1994 ? » Je réponds que c'est moi qui ai changé le plus. Mes expériences en Pologne au cours des deux dernières décennies ont façonné ma sensibilité juive et ma vie quotidienne, ainsi que ma compréhension et ma reconnaissance envers l'histoire, la tradition et la culture juives. En tant que directrice du Centre Taube, j'ai un point de vue unique. Je suis immergée dans un apprentissage par l'expérience, rencontrant chaque jour le patrimoine juif polonais, explorant le récit juif polonais,

¹ L'ensemble du peuple juif, en yiddish (note de la traductrice).



2007: L'éducatrice juive Helise Lieberman anime une discussion communautaire au restaurant Klezmer Hois à Cracovie.
Photo Wojtek Radwański.



2013: Helise Lieberman guidant une visite de la Varsovie juive dans le cadre du programme *Taube Jewish Heritage Tours*.

complexe et millénaire, et participant à la vie juive polonaise actuelle. Ces opportunités, combinées à mes interactions professionnelles et personnelles avec des Juifs du monde entier, m'attachent plus fortement que jamais à l'avenir juif polonais.

Par chance peut-être, je ne connaissais pas bien la chronologie historique quand je suis arrivée. Croyant que tout était possible, je me suis concentrée sur l'avenir plutôt que sur le passé. Après tout, les communautés juives ont ré-émergé, à travers les siècles, sur des terres apparemment inhospitalières. Et, plus important encore, mes guides et mes partenaires ici en Pologne, malgré leurs doutes et leurs préoccupations, étaient persuadés qu'une communauté juive pouvait se développer à nouveau sur la terre polonaise.

Dans le cadre du Centre Taube, j'ai l'honneur de diriger des programmes qui m'apprennent beaucoup. Ces initiatives soutiennent et élargissent la renaissance juive en Pologne, en partage avec les autres citoyens polonais de tous âges, de tous milieux, ainsi qu'avec des Juifs du monde entier. Grâce au Taube Jewish Heritage Tour Program que nous avons lancé en 2008, mes collègues et moi rencontrons des visiteurs du monde entier, les invitant à explorer la Pologne juive, partageant des récits complexes et engageant tout autant des Polonais de souche que des visiteurs dans des conversations intéressantes, souvent aptes à susciter la réflexion. La découverte de leurs propres racines fa-

miliales ou les rencontres avec des Juifs polonais de différentes générations incitent souvent ces visiteurs à examiner leurs propres vies et identités juives. Car, si en Pologne, malgré la Shoah et des décennies de communisme, on choisit de s'identifier et de s'exprimer comme Juif, alors pourquoi pas ailleurs dans le monde juif ?

Se réappropriant leur patrimoine juif polonais et s'engageant dans la vie juive dans toute la diversité que celle-ci offre aujourd'hui, des Polonais d'origine juive façonnent de multiples identités en tant que citoyens polonais, européens et israéliens. Il ne fait aucun doute que le *pintele yid*, – cette étincelle de judéité qui perdure en dépit d'énormes obstacles –, se manifeste pleinement au moment où des Juifs polonais fondent des familles juives, créent de nouveaux genres de cuisine, d'art et de musique juifs, écrivent des livres, mettent en scène des pièces de théâtre et réalisent des films, étant devenus enseignants de leurs propres enfants et petits-enfants ainsi que de leurs pairs, tant juifs que non-juifs. Et, à mesure que des Juifs des Etats-Unis, d'Israël, d'Australie, d'Angleterre et d'autres pays saisissent l'occasion de visiter la nouvelle Pologne, des Juifs polonais ressentent un lien de plus en plus fort avec la communauté juive globale et deviennent de vrais partenaires à l'intérieur du peuple juif.

Il n'y a pas longtemps, de jeunes adultes d'une vingtaine d'années, pour qui la répression du commu-



nisme n'est qu'un vague souvenir d'enfance, se sont adressés au Centre Taube en nous demandant de les aider à établir des liens véritables avec leur patrimoine juif polonais.

Pour différentes raisons bien compréhensibles, leurs histoires familiales ne leur avaient pas été transmises, les *nigounim* (yiddish : « mélodies ») n'avaient pas été chantés, et il n'y avait pas eu de coupe de *kiddouch* familiale conservée, enveloppée dans du papier, au fond de l'armoire. Si le patrimoine juif, – celui que nous recevons et transmettons en héritage –, n'était pas accessible à ces jeunes Juifs polonais, comment pourraient-ils transmettre un patrimoine vivant à leurs enfants et petits-enfants, comment pourraient-ils établir des liens avec leurs propres racines ashkénazes dans le monde juif plus large ?

miste, pourtant je n'aurais pu imaginé en 1994 qu'aujourd'hui 240 enfants seraient inscrits à l'école juive de Varsovie, que Limoud Pologne attirerait annuellement 1000 participants venus de toute la Pologne, que divers courants de la vie religieuse juive prendraient racine, que de dynamiques centres communautaires juifs opéreraient à Cracovie et à Varsovie, que plus de 650 jeunes participeraient aux voyages Taglit Birthright en Israël, que Moishe House choisirait de tenir sa conférence internationale à Varsovie (où est installé un de ses centres), ou que le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN, qui présente mille ans d'histoire des Juifs polonais, serait ouvert en 2014 sur le site du ghetto de Varsovie.

Qui aurait pu jamais prévoir que chaque été plus de 20 000 personnes venues de la Pologne et du monde entier rempliraient la place de la rue Szeroka à Craco-

Comme la plupart de Juifs américains qui étaient mes contemporains et qui avaient été fortement impliqués dans le mouvement en faveur des Juifs soviétiques, je n'étais pas consciente de l'existence d'une vie juive en Pologne, en encore moins dans le reste du bloc soviétique. C'était comme si un no man's land s'étendait entre ce qu'étaient alors l'Allemagne de l'Ouest et l'Union soviétique.

En réponse, nous avons créé au Centre Taube une initiative unique, le Mi Dor Le Dor Jewish Heritage Educators' Leadership and Training Program. Lancé en 2012 avec sept participants, ce programme en est à sa troisième année d'« apprentissage juif participatif » de dix mois, s'apparentant le plus au Wexner Heritage Program. Avec le soutien de la Rothschild Foundation (Hanadiv) Europe, la Koret Foundation et la Taube Foundation for Jewish Life & Culture, des participants de Lublin, de Łódź, de Cracovie, de Szczecin et de Varsovie étudient l'histoire et le patrimoine juifs polonais, et la vie juive polonaise contemporaine, tout en apprenant comment transmettre leurs connaissances et leur expérience à leurs propres étudiants, aux membres de la communauté et aux visiteurs des autres pays. Les participants discutent passionnément des défis que représente la préservation du patrimoine juif et explorent de nouvelles formes d'expression de la culture juive polonaise. Ils sont engagés à mettre au jour le passé et à créer un avenir multiculturel en Pologne, où la vie juive puisse s'épanouir.

Mi Dor Le Dor fait partie des fruits des nombreuses graines plantées en 1989. Je suis une éternelle opti-

vie pour assister au concert de la soirée de clôture du Festival de la culture juive, que des facultés d'études juives et d'études sur la Shoah seraient créées dans les principales universités polonaises, que des livres sur l'histoire et la tradition juives polonaises foisonneraient, ou que des milliers de bénévoles du pays entier, aussi bien juifs que non-juifs, feraient fonction de gardiens dévoués du patrimoine et de la culture juifs polonais ?

Mes expériences personnelles et professionnelles en Pologne me poussent constamment à regarder les choses de plus près, et je me sens obligée d'encourager les autres à faire de même: à repenser et réexaminer leur façon de voir et de comprendre la vie juive en Pologne, passée et actuelle, à établir des liens avec leur propre patrimoine familial, et à inclure les Juifs polonais en tant que membres à part entière du peuple juif.

J'en suis venue à attendre et accepter les contradictions, y compris les récits et les perceptions contradictoires, parfois construits à partir de mythes et de généralisations, et j'ai appris qu'il fallait souvent chercher compréhension et solutions en lisant entre les lignes, tout en observant ce qui se trouvait en face de nous.



Oui, c'est compliqué, mais un profond sentiment de *nakhes* (en yiddish: satisfaction, fierté et plaisir profonds) vient du savoir que la nouvelle génération, résultat d'un extraordinaire effort collectif, est prête à relever ces défis et veiller à ce que la vie juive en Pologne évolue à mesure que les Juifs polonais continuent à se réapproprier leur patrimoine et leur place dans le monde juif. Ils réussiront à faire face au stéréotype très répandu selon lequel la Pologne est le pays « des Juifs

Moi aussi, j'aurai probablement choisi ces couleurs-là en 1988. Mais depuis, j'ai appris que la vie juive en Pologne était multiforme et multicolore. J'ai appris que la vie n'était pas toujours vécue dans les extrêmes du noir et blanc. Affronter les questions qui se situent dans les zones grises nous incite à repenser et à défier les perceptions fausses et les idées préconçues, mais aussi, nous oriente vers la découverte de nous-mêmes et vers l'opportunité de rétablir des liens avec le monde

La Pologne était un endroit dont les Juifs étaient originaires mais où ils ne vivaient plus, la source mythique d'un mélange d'accents, de recettes diverses et d'histoires douces-amères, préservé par ceux qui avaient fait leurs bagages et emmené avec eux le meilleur du patrimoine juif est-européen sans rien laisser derrière eux.

morts, d'Auschwitz et de la Shoah » et franchiront les vieilles barrières et préjugés usés.

Je suis convaincue que si vous donnez à des Juifs qui n'ont jamais été en Pologne une boîte de crayons de couleur et leur demandez d'en dessiner une image, beaucoup utiliseront le noir, le gris, le rouge, ou peut-être les tons sépia des vieilles photographies ternies.

juif à travers le prisme juif polonais. Dans mon propre parcours, c'est la vie et le travail au sein du passé juif de la Pologne et de sa renaissance qui m'ont ouverte non seulement aux nombreuses nuances de gris mais aussi aux couleurs éclatantes des nouvelles possibilités et des nouveaux liens qui caractérisent aujourd'hui la vie juive dans la Pologne nouvelle.



2005: Des élèves réunis autour de Helise Lieberman, alors directrice de l'école Lauder Morasha à Varsovie.
Photo Edward Serotta.



Au moment où j'écrivais cet essai, on m'a demandé combien différente aurait pu être ma vie juive si nous n'avions pas déménagé en Pologne. Je suis sûre que nous aurions bénéficié d'une vie juive très dynamique, mais je ne pense pas que j'eusse eu l'occasion d'apprécier la complexité du monde juif ni la diversité des identités juives.

Je porte fièrement sur moi deux passeports bien tangibles: l'un délivré par les Etats-Unis et l'autre par la République de Pologne. Le 4 juin de cette année, au moment où la Pologne célébrait les vingt-cinq ans de démocratie, j'étais extrêmement fière d'appartenir à – et de représenter – ces deux pays. Je possède aussi un troisième passeport: mon passeport juif. Il me permet de franchir les frontières communautaires, voyager à travers les fuseaux horaires, – historiques et géographiques –, et de vivre le monde juif à travers un vaste éventail d'expériences et perspectives. J'ai tiré beaucoup d'enseignements précieux lors de la transition polonaise vers la démocratie, le plus important étant que nous avons tous un *pintele yid* en nous. Je dispose maintenant fièrement de lentilles juives multi-



2013: Helise Lieberman lors de la cérémonie de remise du Prix commémoratif Irena Sendler, dans l'auditorium du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN.

Se réappropriant leur patrimoine juif polonais et s'engageant dans la vie juive dans toute la diversité que celle-ci offre aujourd'hui, des Polonais d'origine juive façonnent de multiples identités en tant que citoyens polonais, européen et israéliens. Il ne fait aucun doute que le *pintele yid*, – cette étincelle de judéité qui perdure en dépit d'énormes obstacles –, se manifeste pleinement.

focales, et même s'il existe des zones transitoires qui sont floues ou composites, je n'ai aucune intention de modifier l'ordonnance. Peut-être même suis-je plus

curieuse que jamais des vies juives, qui requièrent un examen plus approfondi, une plus grande attention et l'opportunité de partager ma vision et mes perceptions.

La troisième génération:
*ceux qui ont grandi à l'ombre du
Rideau de fer alors que s'effondrait
le communisme*

Le Phénomène Polonais

par Magdalena Matuszewska



Au moment où j'écris ces mots en l'année 2014, c'est presque le dixième anniversaire du début de mon travail pour la Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation. Auparavant, j'ai été assistante au Centre d'études juives de l'Université Marie Curie-Skłodowska à Lublin, et j'ai enseigné l'hébreu à la Faculté d'études hébraïques de l'Université de Varsovie. J'espère obtenir bientôt le titre de docteur en études juives. Je n'aurais pu imaginer aucune de ces possibilités dans les années 1980 quand je grandissais à Varsovie, grise et affligée par le communisme.

un faux récit historique officiel, tout en emprisonnant et persécutant ses citoyens : depuis le mouvement clandestin *Solidarność* jusqu'à l'Eglise catholique, auprès de laquelle l'opposition anticommuniste a trouvé refuge, et aux citoyens polonais ordinaires qui n'acceptaient pas le régime. La réalité des années 1980 atteignait la vie des enfants comme moi, de par la propagande à l'école, la novlangue, une pénurie d'articles de base, les cartes de rationnement, les couvre-feux. Comme mon père était classé dans la catégorie « initiative privée » (un terme du vocabulaire socialiste signifiant « homme d'affaires », mal vu par les autorités), mes parents ont eu du mal à m'inscrire à l'école

La réalité des années 1980 atteignait la vie des enfants comme moi, de par la propagande à l'école, la novlangue, une pénurie d'articles de base, les cartes de rationnement, les couvre-feux.

Le 1 septembre 1939, l'Allemagne a attaqué la Pologne, et le 17 septembre le pays a été envahi par l'Union soviétique. Après sa profonde implication dans la Seconde Guerre mondiale et sa participation aux combats sur divers champs de bataille en Europe et au Proche-Orient, la Pologne a été abandonnée derrière le Rideau de fer par ses alliés occidentaux, l'Angleterre et la France, avec lesquels elle avait une alliance militaire en cas de guerre. Ce nouveau statut n'a pas été accepté par beaucoup de Polonais. Ceux qui combattaient contre le régime communiste nouvellement imposé faisaient preuve d'un énorme courage, et ont payé un prix très élevé, surtout dans les années 1940 et 1950. La Pologne des années 1970-1980 restait toujours sous l'emprise du régime qui développait

maternelle. La réalité politique réfrénait les aspirations et l'enthousiasme des gens.

Les questions juives faisaient très rarement partie du discours public ; il y avait très peu d'opportunités d'affiliation juive, et très peu de sources (et encore moins de lieux) d'éducation juive. Les communistes avaient poussé un important pourcentage des Polonais d'origine juive à émigrer lors des purges de mars 1968. Tout cela dans un pays qui, avant la Seconde Guerre mondiale, avait quelques 3,5 millions de citoyens juifs avec une histoire qui remontait au Moyen Âge. A l'époque où les Juifs souffraient de pogroms dans d'autres pays et étaient expulsés d'Angleterre et d'Espagne, les monarques polonais avaient traditionnellement accueilli les Juifs et leur avaient octroyé des



privileges spéciaux. Les communistes n'ont cependant trouvé aucun intérêt à cette tradition, bien que paradoxalement il y eût des Juifs dans l'appareil communiste polonais.

Quand je repense à cette période, je peux dire que ni les tragédies de la Seconde Guerre mondiale ni les questions juives de mon enfance n'étaient une abstraction pour moi quand j'étais petite. Passant du temps avec mon grand-père qui portait un nombre tatoué sur son bras et écoutant les récits de Ravensbrück et de Buchenwald de ma grand-mère, j'ai absorbé leur réalité comme partie de mon patrimoine familial. Contrairement à de nombreuses autres personnes, dans les années 1980, mon père a continué à être attiré par la culture juive et intrigué par des situations comme la visite d'un groupe de Hassidim à Góra Kalwaria (en yiddish: Ger). Quel spectacle cela a dû être dans la Pologne des années 1980 ! Il se réjouissait de recevoir une copie de *Literatura na Świecie* (Littérature dans le monde) en 1987, consacrée entièrement au Talmud (une publication exceptionnelle à cette époque-là). Au milieu des années 1980, on m'a montré un cimetière juif à Kazimierz Dolny (en yiddish: Kuzmir) pas loin de Lublin, qui ressemblait à une parcelle d'un monde mystérieux. Je ne savais pas alors que, des années plus tard, ce cimetière serait au centre de mon mémoire de maîtrise.

Les Polonais ont toujours été connus pour leur résistance et leurs luttes pour l'indépendance et la liberté. Le pape Jean-Paul II a insufflé un esprit de liberté dans les cœurs des gens lors de son pèlerinage en Pologne en 1979. Cette visite historique a débouché entre autres sur la création de Solidarność, un mouvement social de masse luttant pour les droits des salariés unique en son genre dans le bloc soviétique de pays européens. Le nombre de ses membres a atteint quelques 10 millions, soit un quart de tous les citoyens du pays ! Il a fini par aboutir à la chute du communisme, qui a ébranlé le monde. Les élections semi-libres en Pologne en juin 1989 ont suscité un énorme enthousiasme dans le pays et l'espoir d'une vie meilleure. L'ouverture du pays au monde, la mise en relation de la Pologne avec son patrimoine d'avant le communisme, et le droit de choisir librement, ont ouvert de nouvelles et riches perspectives dans tous les domaines, depuis la vie de tous les jours jusqu'au monde universitaire, la religion, l'économie, l'histoire et la technologie moderne. Pour moi, adolescente en 1989, la chute du communisme voulait dire que je ne serais plus obligée de faire mes études à l'étranger comme prévu. Brusquement, il y a eu la possibilité de fréquenter le premier lycée privé à Varsovie, dont



Magdalena Matuszewska présentant une communication lors de la conférence de l'Association européenne pour les études israéliennes, Munich 2012.

certaines cours étaient donnés en anglais. Je n'ai appris que plus tard que les changements auraient dû être menés différemment : le régime communiste n'avait pas été complètement éradiqué et certains vestiges étaient toujours, de diverses manières, au pouvoir. Une situation économique désastreuse et des réformes difficiles ont commencé à faire perdre leur enthousiasme aux Polonais. Les dirigeants communistes, privatisant des entreprises nationales, se sont rapidement adaptés à la nouvelle réalité, en créant une nouvelle classe affaires postcommuniste.

Aussi complexe qu'ait été la question des transformations d'après 1989 et leur impact sur l'Etat et la société, des changements dans certains domaines sont évidents. La transition démocratique de la Pologne a eu une influence très profonde et multiforme sur les relations polono-juives. Concernant les changements politiques, le plus important a été le rétablissement de relations diplomatiques pleines et entières entre la Pologne et Israël en février 1990, après une interruption de 23 ans. Après de nombreuses visites d'officiels dans les deux pays, une décision a été prise par les Premiers ministres de tenir des consultations intergouvernementales annuelles, les premières ayant eu lieu à Jérusalem en 2011. Ces dernières années, la Pologne a été qualifiée d'allié le plus solide d'Israël



Magdalena Matuszewska dans le bureau de la Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation.

en Europe, depuis l'engagement du défunt président polonais Lech Kaczyński. Avant, quand il était maire de Varsovie, Kaczyński a fait le don d'un terrain au centre de la ville pour la construction du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. Une section importante de l'ambassade israélienne est la section des Justes qui coordonne les questions relatives au titre honoraire de « Juste parmi les Nations ». La Pologne a le plus grand nombre de récipiendaires de ce titre, presque 6400, chacun représenté par un arbre planté à l'Institut Yad Vashem. Cet héroïsme est encore plus étonnant quand on sait que la Pologne et l'Ukraine étaient les seuls pays d'Europe occupée où une aide quelconque à un Juif signifiait la condamnation à mort non seulement pour celui qui venait en aide mais aussi pour sa famille entière.

Quand j'ai commencé mes cours à la Faculté d'études hébraïques de l'Université de Varsovie au milieu des années 1990, même si c'était quelques années après la chute du communisme, la renaissance de la vie et de la culture juives, bien que visible, n'avait pas encore commencé à s'épanouir. Bien que les premiers centres d'études juives ou hébraïques aient été créés en Pologne avant la Seconde Guerre mondiale, la plupart ont disparu durant la Shoah avec leurs fondateurs et les autres ont été fermés au cours de la période communiste à l'exception de l'Institut historique juif

(fonctionnant depuis 1947) et de la Chaire d'études sémitiques de l'Université de Varsovie (depuis 1950). Cette dernière a été le précurseur de la Faculté d'études hébraïques dont j'ai obtenu un diplôme en 2002. En 1986, l'Université Jagellon de Cracovie a établi son Centre d'études juives, et après 1989 plusieurs facultés d'études juives ont été créées : à Wrocław, à Poznań et à Lublin, pour n'en citer que quelques-unes.

J'ai commencé mes études hébraïques avec un profond intérêt, encouragée par mon père, bien que déphasée par rapport à mes pairs qui choisissaient les domaines évidents liés au nouveau système: l'économie, le marketing ou les études européennes. Dans le domaine que j'ai choisi il y avait peu de perspectives professionnelles et très peu de possibilités de bénéficier de bourses d'études, de bourses de recherche ou de programmes d'échange d'étudiants. Mais après l'adhésion de la Pologne à l'Union européenne en 2004, de nouvelles opportunités éducatives se sont présentées. Avec le soutien du Ministère des Affaires étrangères israélien, j'ai été sélectionnée pour participer à un cours d'hébreu (*oulpan*) à l'Université de Haïfa. Ensuite, soutenue par la Fondation Taube, j'ai conduit un projet de recherche à l'Université hébraïque de Jérusalem pour ma thèse de doctorat: l'étude d'un manuscrit non publié (conservé à l'Institut historique juif de Varsovie) comprenant une collection de poésies



hébraïques de l'Empire ottoman. Dans mon enfance, je m'étais intéressée à la poésie, j'ai donc été heureuse de ranimer cet enthousiasme de jeunesse.

Lorsque j'enseignais au Centre d'études juives de l'Université Marie Curie-Skłodowska de Lublin, il y a eu un effort organisé pour réintroduire l'hébreu dans l'enseignement universitaire dans cette région de la Pologne. Cette langue, familière à environ 40 pour cent de la population de Lublin avant la guerre, avait été presque entièrement effacée dans les décennies d'après la Shoah. Quand les cours d'hébreu ont été annoncés – ouverts à toute personne intéressée – ma première classe débordait littéralement d'étudiants. Au moment où j'ai commencé à faire mon cours, j'ai vu arriver d'autres étudiants, toujours plus nombreux, et soudain je me suis rendue compte que je parlais aussi, à travers la porte ouverte, aux étudiants rassemblés dans le couloir ! Une étudiante (non-juive comme la plupart d'entre eux) m'a dit plus tard qu'elle était venue au cours car elle voulait apprendre à lire les inscriptions dans le cimetière juif négligé dans son village (un ancien shtetl) à l'est de la Pologne. Elle n'était pas une exception. J'ai rencontré beaucoup d'enthousiastes comme elle à l'époque où j'enseignais. La Pologne avait juste eu besoin d'une étincelle de démocratie pour donner aux gens la possibilité de découvrir leur identité, personnelle ou sociale, d'une nouvelle manière: que ce fût par rapport au patrimoine négligé des combattants anticomunistes ou à l'héritage d'avant-guerre de la République de Pologne ; que ce fût par rapport à leurs propres racines juives – souvent nouvellement mises au jour – ou au passé et présent de leurs voisins juifs.

De mon point de vue, la renaissance progressive de la vie et de la culture juives en Pologne s'est développée à une échelle qui n'était pas prévue. Les communautés juives d'aujourd'hui non seulement existent mais se développent, tant dans les congrégations orthodoxes que réformées comme Ec Chaim¹, Beit Warszawa ou Beit Kraków. Beaucoup de jeunes gens sont aujourd'hui à l'aise avec – et fiers de – leurs identités de Juifs polonais. Des organisations dynamiques comme les Centres communautaires juifs de Cracovie et de Varsovie ont transformé la Pologne en un lieu dynamique de continuité juive. Des organisations culturelles, dont le Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland et le Musée juif de Galicie, célèbrent le patrimoine juif polonais, en proposant des conférences, des programmes et outils éducatifs, des visites guidées autour du patrimoine juif, et des rencontres entre jeunes Polonais et Israéliens. Et le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN, ouvert

¹ Voir l'essai « Génération inattendue » dans ce volume (note de la traductrice).



2013: Magdalena Matuszewska, à gauche, et Shana Penn, directrice exécutive de la Taube Foundation for Jewish Life & Culture, lors du souper de Chabbat à Varsovie à l'Opéra national, célébrant l'ouverture partielle du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN lors du 70ème anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie.

au grand public le 28 octobre 2014 sur l'ancien site du ghetto de Varsovie, raconte l'histoire millénaire de la présence juive sur les terres polonaises. Comme l'a exprimé le professeur Barbara Kirshenblatt-Gimblett, directrice de l'équipe en charge de l'exposition permanente du Musée, le récit est fondé sur une cartographie du passé, la reconnaissance du présent et la construction d'un avenir, tout cela reposant sur la conviction que nous honorons ceux qui sont morts en rappelant comment ils ont vécu.

Des milliers de personnes – non-Juifs, Juifs polonais et membres de la diaspora venus du monde entier – participent en Pologne à des festivals qui font la promotion de la culture juive, un phénomène initié en 1988 avec la première édition du Festival de la culture juive de Cracovie. Cette magnifique fiesta juive qui a lieu chaque année pendant dix jours au tournant des mois de juin et juillet est l'une des plus grandes du monde, et elle a inspiré des festivals juifs à Wrocław, à Białystok, à Łódź, à Varsovie, à Chmielnik, à Gdańsk... la liste semble infinie ! À Varsovie, il y a deux festivals du film juif, tous les deux attirent un grand public. Le marché polonais du livre reflète également cet épanouissement de la culture juive, avec probablement un taux de pourcentage des publications à thématique juive parmi les plus élevés au monde: depuis les études sur la Shoah jusqu'au judaïsme et aux traductions d'écrivains israéliens contemporains.

Les transformations des dernières décennies en Pologne ont mis au jour quelque chose de surprenant pour les Juifs américains: la vaste implication de non-



Juifs – catholiques et autres – en tant que co-créateurs de la renaissance de la vie et de la culture juives. Même l’Eglise catholique de Pologne montre son soutien, en organisant une Journée annuelle du judaïsme, initiative ayant lieu seulement dans deux pays: la Pologne et l’Italie.

Ce que la communauté internationale a du mal à comprendre, c’est que la Pologne est différente des stéréotypes que les gens portent dans leurs têtes, aussi bien en ce qui concerne le passé que le présent. Certes, il y a eu des chapitres noirs dans les relations polono-juives. Cependant, la Pologne contemporaine a fait beaucoup pour sensibiliser le public à ce sujet et inciter à une réflexion. Jonathan Ornstein, directeur du Centre communautaire juif de Cracovie, dit qu’il n’existe pas un pays en Europe où les citoyens soient aussi au courant de la culture juive ou accueillants envers les Juifs

de concentration polonais, seulement des camps allemands dans la Pologne occupée ; et que Polonais et Juifs partagent un patrimoine commun remontant à mille ans.

En 2005, j’ai eu le privilège de me joindre à Shana Penn pour mettre en place le bureau de la Fondation Taube à Varsovie en vue de la réalisation des objectifs de la Jewish Heritage Initiative in Poland. Au début, le bureau se trouvait dans mon appartement. Aujourd’hui, avec une équipe élargie, dans une section moderne de la galerie de l’Institut historique juif, nous organisons des programmes éducatifs, accordons des subventions, proposons des visites guidées personnalisées autour du patrimoine pour les individus, familles et groupes, développons un réseau professionnel et offrons des consultations. En collaboration avec nos collègues des Etats-Unis, nous partageons notre vi-

Quand les cours d’hébreu ont été annoncés – ouverts à toute personne intéressée – ma première classe débordait littéralement d’étudiants. Au moment où j’ai commencé à faire mon cours, j’ai vu arriver d’autres étudiants, toujours plus nombreux, et soudain je me suis rendue compte que je parlais aussi, à travers la porte ouverte, aux étudiants rassemblés dans le couloir !

; pas une ville européenne où l’on soit plus à l’aise en public en tant que Juif qu’à Cracovie. De même, l’ambassadeur israélien en Pologne, l’honorable Zvi Rav-Ner, a exprimé son appréciation pour l’étendue de la popularité de la culture juive parmi les Polonais et l’enthousiasme avec lequel celle-ci est accueillie.

Il me semble que le défi consiste aujourd’hui à renforcer le message en enseignant au monde quelques vérités à propos de la Pologne, à savoir: que l’*Armia Krajowa* (Armée de l’Intérieur polonaise) à laquelle appartenait mon grand-père, avait un strict règlement anti-*chmaltsovnik*¹ (enjoignant l’exécution de ceux qui dénonçaient les Juifs aux Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale) ; qu’il n’y avait pas de camps

sion commune de la Pologne en tant que lieu important pour discuter la mémoire, l’identité, la perte et la continuité juives, ainsi que notre mission commune de construire des ponts dans le domaine des relations polono-juives. Après avoir rencontré de nombreux visiteurs américains, je comprends et j’apprécie également à quel point il est important de construire des liens entre les Juifs américains et le patrimoine vivant des Juifs ashkénazes, dont une si grande partie a ses racines en Pologne. Je me sens honorée d’être impliquée et de contribuer à cette renaissance juive en Pologne, unique en son genre et source d’inspiration, un phénomène historique à ne pas manquer.

¹ Maître-chanteur, en polonais ; transcription polonaise : szmalcownik (note de la traductrice).



De Staline et Hitler au Remuh

par Daniela Malec

La fin du communisme a été la fin de mon enfance, aussi bien littéralement qu'au figuré. En 1989, j'ai atteint l'âge de 11 ans, je me suis réveillée de ma rêverie d'enfance, j'ai ouvert les yeux et je suis sortie dans la rue avec un cri de révolutionnaire. Je voulais assister à la Grande Transformation à laquelle je ne comprenais pas beaucoup, mais je sentais du fond de mon jeune âge que le monde autour de moi allait changer radicalement. Mes parents m'ont dotée de connaissances fondamentales sur la bestialité du régime qui s'effondrait, cependant ça les inquiétait de me voir m'impliquer politiquement.

Lors d'un cours de russe (1989 était la dernière année où il était obligatoire de commencer à étudier



Daniela Malec à Tel-Aviv. Photo Julia Maria Koszewska.

J'ai flâné à travers les cafés et bars de Kazimierz, disant aux gens, que je les connusse ou pas : « Je cherche des Juifs, peut-être connaissez-vous quelqu'un ? Peut-être avez-vous des origines juives vous-mêmes ? » La foi et la détermination peuvent faire des miracles.

cette langue), j'ai dessiné le logo de Solidarność sur le mur, à la fureur de mon enseignant méprisé de russe (qui, à mes yeux, paraissait presque une incarnation de Staline). En rétorsion, l'enseignant m'a contrainte à apprendre par cœur un poème intitulé « Lénine est luminosité », à réciter devant l'assemblée de l'école. Par bonheur, le régime politique a changé, et l'assemblée a irrévocablement été annulée.

Lorsque la première presse libre de la nouvelle République a commencé à être imprimée, j'ai pris un peu d'argent à maman et j'ai couru acheter le premier numéro de *Gazeta Wyborcza*. Depuis lors, je l'ai lu tous les jours, en m'éduquant selon la ligne du journal, et cherchant des personnes avec qui je pourrais partager cet engagement révolutionnaire. Certes, je le partageais aussi avec ma famille, mais ils travaillaient dur et n'avaient pas le temps de discuter avec l'aînée de leurs quatre filles.

En général, mes pairs ne partageaient pas mon enthousiasme révolutionnaire. Je supposais que la majorité d'entre eux étaient les enfants de parents communistes impliqués dans le régime que je méprisais, j'ai donc cessé de m'intéresser à eux. J'ai commencé à fréquenter des réunions publiques pour entendre des candidats au Sejm (Chambre basse du Parlement polonais) avant les premières élections libres dans la Pologne d'après-guerre. J'étais déçue lorsque les autres membres du public me regardaient avec ce genre de pitié réservée aux enfants orphelins.

Quelques années sont passées avant que je n'apprenne que ma propre famille avait eu son lot de communistes, aussi bien du côté de ma mère que de mon père. Dans les années 1930, ils avaient travaillé dans le parti communiste polonais à Radom. Ils sont morts à Auschwitz. De plus, j'avais un arrière-grand-père qui était un officier de l'Armée rouge. Après la guerre, la partie de la famille qui était venue en Pologne de la



Biélorussie avait travaillé après 1946 à des échelons inférieurs de la bureaucratie de l'UB (Bureau de la sécurité publique). À l'âge de 11 ans, je ne savais rien de tout cela, je n'étais pas non plus encore consciente des origines juives de ma mère. J'ai été élevée dans les années 1980 dans ce qui, j'en étais persuadée, était un monde sans Juifs. J'avais entendu des plaisanteries cruelles sur les Juifs à l'école, et je les associais à un groupe mystérieux que les Allemands avaient effacé de la surface de la terre. Surtout, je voyais Hitler comme un type cruel et comme quelqu'un qui avait ravagé ma ville, Varsovie.

En 1988, des rabbins du pays se sont établis à Varsovie, mais ma famille n'était pas associée à la communauté. Dans les années 1990, la structure officielle de la Communauté juive a commencé à renaître lentement en Pologne. J'ai appris mes origines juives un soir de juin lorsque ma mère a décidé que, en tant qu'adolescente, j'étais désormais suffisamment mature pour entendre la vérité.

Il est difficile de construire une vision et une identité créatives aussi près de ce qui rappelle la Shoah. Pour ma part, ce qui m'a aidée, c'était l'éducation et la découverte du riche patrimoine intellectuel des Juifs polonais.

J'ai accueilli la nouvelle avec l'enthousiasme d'une jeune personne cherchant à appréhender son identité. En une nuit j'en ai appris beaucoup sur l'histoire de ma famille dont je n'avais rien su avant. En un instant, Mieszko I – le premier roi de la Pologne – a cessé d'être le premier à avoir mis en marche l'histoire de mon monde, et un espace mystérieux et incommensurable s'est ouvert devant moi, où le passé et l'avenir étaient redéfinis.

J'ai appris par la suite que tous dans ma génération n'avaient pas accueilli les révélations sur l'histoire juive de leurs familles avec la même ouverture d'esprit et une identification positive. Pour certains d'entre eux, la réaction prédominante était la peur et la complicité du silence pour cacher ce fait, transmis de génération en génération après la guerre. Pour ma part, la façon dont ma mère m'a déclaré la vérité était décisive. Cela est venu tardivement, soudainement, de nulle part, mais d'une manière qui a suscité non seulement de l'intérêt mais aussi de l'engagement. (En tant que fille aînée et celle qui apprenait des langues, maman m'a assigné la mission de chercher les membres de sa famille disparus.

Ce jour des années 1990, qui marquait une percée



Daniela Malec entrant en contact avec ses racines nouvellement découvertes, dans un cimetière juif à Cracovie.

tout aussi révolutionnaire que le jour de la chute du communisme, j'ai découvert qu'il y avait toujours des descendants de Juifs survivants de la Shoah qui vivaient en Pologne. En outre, maman m'a dit que certains parmi les amis de mes parents, que je connaissais depuis l'époque de Solidarność, étaient juifs eux aussi.

Ma famille n'était pas la seule. J'ai alors compris que l'on pouvait être à la fois juif et polonais ; les Juifs n'étaient guère différents de par leur façon de s'exprimer, de par leur aspect physique ou leur manière de vivre, sauf que, parfois, ils étaient peu enthousiastes à l'égard de l'Eglise, voire athées. On ne savait pas si quelqu'un était juif si il ou elle ne vous le disait pas.

Quelques années plus tard, lorsque j'ai créé l'organisation étudiante juive Czulent¹ à Cracovie, cette conviction m'a amenée à flâner à travers les cafés et bars de Kazimierz, disant aux gens, que je les connusse ou pas : « Je cherche des Juifs, peut-être connaissez-vous quelqu'un ? Peut-être avez-vous des origines juives vous-mêmes ? » La foi et la détermination peuvent faire des miracles : c'est ainsi que j'ai trouvé certains des membres actifs de notre organisation.

J'ai rencontré mon premier ami juif lorsque j'étais au lycée. Nous nous sommes tout de suite entendus, mais notre amitié a pris une toute autre dimension lorsqu'un jour nous avons séché ensemble les cours. Traversant le cimetière Powązkowski près de notre école, nous nous sommes retrouvés à côté d'un cimetière voisin, un cimetière juif. C'est alors que mon ami m'a dit

¹ Voir l'essai « Un vrai cholent » dans ce volume (note de la traductrice).



qu'il était juif. Je me souviens, comme si c'était hier, de l'incroyable sentiment de lien et de complicité qui s'est soudain créé entre nous. La terre a cessé de tourner pendant un instant, même si, moi-même, je n'étais pas sûre pourquoi. Nous étions liés tous deux par un secret, par un mystère, un trésor dont notre Varsovie environnante n'avait la moindre idée.

J'ai appris un peu sur la Shoah auprès de mes parents, mais surtout par des livres d'histoire et dans la littérature polonaise sur la période de la guerre. Les nouvelles naturalistes de Tadeusz Borowski étaient les plus troublantes. Mais les émotions que j'ai ressenties au contact de la littérature sont difficilement comparables avec les émotions suscitées par des films. En 1994, j'ai vu pour la première fois un film sur la Shoah: c'était La Liste de *Schindler*. Les images de groupes de Juifs assassinés dans des rues de Cracovie que je connaissais personnellement, sous des panneaux d'affichage en une langue que je parlais, et l'histoire émouvante, inspirée de faits réels m'ont profondément bouleversée. L'image la plus puissante était celle du visage d'un garçon caché dans une cave du ghetto. J'ai vu mon ami du lycée dans son visage et j'ai été secouée par la conscience que lui aussi aurait pu se retrouver dans cette situation. J'ai quitté le cinéma, transformée, comme une personne qui associerait désormais toujours profondément son identité juive à la Shoah.

Dans les années 1990, pour la première fois depuis soixante ans, des camps d'été juifs pour enfants et jeunes gens ont été organisés, et l'Union polonaise d'étudiants juifs (PUSZ) a été également créée. Toutefois, ni moi, ni mon ami, ni mes parents n'avions de contact avec ceux-ci. L'information communiquée de bouche à oreille ne nous est pas parvenue, Internet était encore peu utilisé, et sans doute personne parmi mon petit réseau personnel juif ne s'intéressait à cette occasion de voir renaître une communauté juive organisée. Je n'ai découvert qu'après avoir quitté le pays qu'il existait en Pologne une vie communautaire juive au-delà du monde des Juifs solitaires.

Après avoir terminé le lycée, j'ai quitté le pays pour un an, passant d'abord quelques mois en Irlande, puis allant aux Etats-Unis à la recherche de membres de la famille. Là-bas, j'ai noué mes premiers contacts avec des organisations juives et visité pour la première fois un quartier juif religieux où j'ai vu des Juifs pratiquants, qui semblaient sortis tout droit des toiles de l'artiste Maurycy Gottlieb. J'ai tendu l'oreille en visitant des boutiques d'objets judaïques, et j'ai acheté mon premier alphabet hébreu, un lot de cubes pour enfants.



Daniela Malec et d'autres membres de Czulent, une organisation de jeunesse juive de Cracovie, examinant des documents historiques juifs lors d'un de leurs voyages d'étude dans des sites des communautés juives d'avant-guerre en Pologne.

J'ai rencontré également une femme qui m'a appris qu'à Cracovie (où j'avais l'intention de faire mes études), dans la Synagogue Isaac, 18 rue Kupa, il y avait une fondation juive que je devais visiter à mon retour en Pologne. Quand j'ai commencé mes études à l'Université Jagellon, l'adresse de la rue Kupa était parmi les premières où je suis allée ; cependant, mon premier contact avec la communauté locale n'a pas été encourageant. J'ai frappé à la porte, et le jeune homme qui l'a ouverte m'a informée qu'en Pologne, à Cracovie, ça ne se passait pas comme aux Etats-Unis, qu'ils n'avaient pas beaucoup d'activités pour les jeunes gens. Il m'a dit que, si je le voulais, je pouvais venir au dîner de Chabbat, mais la vérité est que je ne savais même pas ce qu'était un dîner de Chabbat. Je suis partie, et il m'a fallu trois ans et demi pour y retourner.

Durant mes études, j'ai rencontré mon deuxième ami juif, Tadeusz Woleński, et ensemble nous avons décidé de frapper une fois encore (du moins pour ma part) à la porte de la Synagogue Isaac dans le quartier de Cracovie, Kazimierz, que nous ne connaissions que pour sa vie nocturne épanouie. Tadeusz avait déjà fait son premier voyage en Israël où il avait rencontré de jeunes Juifs polonais, et il est retourné au pays avec l'exaltante nouvelle qu'il y avait une organisation étudiante juive en Pologne et qu'il savait comment la trouver. C'était la deuxième fois que j'apprenais par l'étranger qu'il existait une vie juive en Pologne.

Après avoir établi des contacts avec l'Union polonaise d'étudiants juifs (PUSZ) et la section de l'organisation à Cracovie, tout s'est passé très vite. J'ai été



présentée à la communauté, j'ai rencontré ses membres les plus âgés, célébré ma première fête de Hanouka, visité pour la première fois la Synagogue Remuh, bu ma première vodka lors de Pourim. J'ai vite appris les règles locales et que, comparé à Varsovie, il ne se passait pratiquement rien pour une jeune personne désireuse d'apprendre. À Varsovie, il y avait déjà une école juive et les adultes avaient accès à une éducation juive régulière. D'autre part, à Cracovie, la belle vieille ville au bord de la Vistule, protégée par les ailes du dragon du Wawel, la communauté locale assurait une aide fort nécessaire à ses membres âgés dont la plupart étaient des survivants de la Shoah. Les rares jeunes étaient oubliés : ils n'avaient pas d'endroit où se rencontrer, pas de soutien extérieur, pas de ressources, d'idées ou de savoir. Il n'y avait pas de leaders parmi les anciens de la communauté qui pussent les inspirer ou les guider, pas d'enseignants ou de rabbins. Rien. Je me souviens d'une rencontre dans un pub, où nous descendions nos bouteilles tout en planifiant notre prochaine rencontre ennuyeuse autour d'autres bières.

Toutefois, la situation a changé quelques mois plus tard, encore une fois grâce à l'inspiration née dans un autre pays. En 2003, lors d'un voyage Birthright Taglit en Israël, nous avons rencontré un groupe de jeunes de Cracovie en Terre sainte. À mon retour en Pologne, j'ai invité les gens que j'ai rencontrés lors du voyage Taglit et quelques autres à une première réunion, et c'est ainsi que Czulent est né. Après être sortis dans les rues à la recherche de nouveaux membres, notre groupe a rapidement atteint la trentaine de membres, et nous avons réussi à créer un milieu jeune et dynamique dont l'apparition a initié des processus et transformations importants pour la communauté juive de Cracovie et au-delà. La jeune communauté a attiré des fonds étrangers et a convaincu beaucoup de personnes bienveillantes que le développement de la vie juive à Cracovie méritait qu'on y investisse.

Aujourd'hui, comme résultat de toutes ses activités, nous avons un Centre communautaire juif à Cracovie, qui propose une école du dimanche pour enfants, divers cours, conférences et rencontres, ainsi que de la danse du ventre et du yoga. Czulent continue à organiser des rencontres pour les jeunes gens et à mener quelques projets éducatifs et culturels. Depuis des années, il y a un rabbin permanent à Cracovie, de même qu'un magasin et un restaurant casher. La vie dans le quartier de Kazimierz à Cracovie ne ressemble en rien à ce que c'était avant la guerre ou à un quartier de New York, mais une jeune personne dont les parents décident soudainement de lui révéler la vérité sur ses origines juives a désormais une adresse où elle



Le rabbin Boaz Pash et Daniela Malec animant les célébrations de Hanouka pour la communauté juive de Cracovie.
Photo Mariusz Frej.

peut se renseigner. Si elle veut apprendre, elle dispose d'un large éventail de choix, et, si elle veut rencontrer d'autres personnes comme elle, elle peut se faire inviter à une réunion.

Pendant un certain temps, j'ai pensé que notre groupe était unique en Pologne, du moins depuis les événements de 1968, lorsque de nombreux Juifs avaient émigré de Pologne. Ou que, s'il n'était pas unique à l'échelle du pays, du moins il l'était à Cracovie. Au fil du temps, j'ai découvert que ce n'était pas le cas et que des groupes partageant les mêmes idées avaient existé à différentes époques avant nous. À Cracovie, un groupe de jeunes similaire s'était réuni au début des années 1990, et bien qu'ils fussent peut-être moins nombreux, ils étaient tout aussi créatifs et pleins d'enthousiasme. Au début des années 1980, un autre groupe de jeunes gens s'était aussi constitué à la recherche d'une communauté juive. Ces groupes se sont toutefois assez vite disloqués sans laisser vraiment de traces durables sur leur entourage. Le communisme a isolé, entravé et cassé les rêves alors que le début des années 1990 apportait une terre trop neuve pour s'épanouir. Seul notre groupe a pu trouver de la terre ferme, des opportunités nées de la nécessité historique et de temps bienveillants.

Construire une vie juive en Pologne n'est pas facile. Il est difficile de construire une vision et une identité créatives aussi près de ce qui rappelle la Shoah. Ce qui m'a aidée, c'était l'éducation et la découverte du riche patrimoine intellectuel des Juifs polonais à travers les voyages d'étude avec Czulent dans des shetls de Galicie, et la lecture de livres et l'étude des pensées des grands rabbins. Je vis maintenant à Jérusalem et j'étudie les commentaires du Remuh dont la synagogue à Cracovie est celle où j'ai prié pendant



quelques années. J'ai appris que la vie juive était là où le savoir et les livres juifs étaient aimés. *Kol hakavod!* à tous ceux qui partagent cet amour dans la Pologne contemporaine.
Le 4 juin 2009

Aujourd'hui, le 4 juin 2014

Cela fait cinq ans que j'ai écrit cet essai, je suis assise chez moi dans le quartier branché de Florentin à Tel-Aviv. Après avoir terminé mes études à l'Institut Pardes d'études juives à Jérusalem en 2008, j'ai décidé de demander la citoyenneté israélienne (« faire mon alya »), dans le cadre de la loi du retour et à la suite de décisions similaires prises par certains membres de la famille en 1958.

Donc me voici, israélienne, tel-avivienne, vivant à quelques minutes à pied d'une plage méditerranéenne, entourée non seulement d'innombrables cafés, restaurants et boîtes de nuit mais aussi d'un vaste choix de synagogues de différents styles de prière et dénominations. Il est vrai que la plupart des synagogues de Florentin ne fonctionnent pas tous les jours, que la plupart des restaurants ne sont pas strictement casher, – cette ville est libérale, principalement laïque, progressiste et cosmopolite –, mais lorsqu'il s'agit du choix d'aliments casher, de possibilités d'éducation juive, du choix d'une communauté religieuse, Tel-Aviv est un paradis sur terre, comparée à une quelconque ville en Pologne. Et si je repense aux raisons pour lesquelles

ligieux de mon travail. J'aime visiter des temples des autres religions. J'aime entendre les *muezzin* le vendredi lorsque Tel-Aviv devient si silencieuse avant le début du Chabbat et que l'appel musulman à la prière monte jusqu'à ma fenêtre depuis le quartier voisin de Jaffa. J'attends patiemment la paix religieuse et politique au Proche-Orient, tout comme j'attends le Messie.

Je visite souvent la Pologne et je suis très heureuse de voir que la communauté juive grandit là-bas, que des centres communautaires juifs sont construits, que des livres juifs sont publiés en polonais, qu'il y a des mariages juifs, que des enfants juifs viennent au monde. La présence juive doit survivre en Pologne et cette présence doit être forte, car c'est vraiment la meilleure réponse aux atrocités de Hitler. Je me réjouis aussi du fait qu'un nombre toujours plus grand de Polonais non-juifs expriment le sentiment que le patrimoine juif de Pologne fait partie de leur patrimoine polonais : ils en sont fiers et veulent le préserver, ils veulent l'inclure dans la construction de leur identité polonaise. Le travail sur la renaissance juive en Pologne est un travail qui établit des ponts, guérit des blessures de l'histoire. Je suis fière et heureuse d'avoir été activement impliquée dans cette renaissance.

Même si je me définis maintenant comme une Israélienne, je serai toujours, même davantage, une

La découverte de ma judéité sera toujours une expérience semblable à la remontée d'un navire coulé, rempli d'or, à la récupération d'un trésor perdu, trésor qui avait été pris à ma famille par la force.

j'ai fait mon alya, c'était ça ma motivation principale – avoir plus d'options, plus d'éducation, un plus grand choix – pouvoir être juive plus facilement et de façon plus riche.

Ici je travaille pour une organisation interreligieuse internationale (Religions pour la Paix) auprès de jeunes gens de différentes religions. J'aide à organiser des projets internationaux visant au dialogue interreligieux, des actions pour la paix, la protection de la Terre, la lutte contre la violence envers les femmes, et sur beaucoup d'autres thèmes. J'aime l'esprit interre-

Juive est-européenne, une Juive polonaise. Marquée par la Shoah et le communisme – les temps où les Juifs ont d'abord perdu leur monde puis caché leur identité par peur –, la découverte de ma judéité sera toujours une expérience semblable à la remontée d'un navire coulé, rempli d'or, à la récupération d'un trésor perdu, trésor qui avait été pris à ma famille par la force. Je suis une Juive est-européenne suspendue entre des cultures, des pays, des langues. Entre l'appartenance et le sentiment d'être une étrangère. Une Juive errante pour qui sa vraie maison, son vrai pays n'est, en un sens, que la Torah.

¹ Tout le respect, chapeau bas, en hébreu (note de la traductrice).



Un vrai tcholent

par Anna Makówka-Kwapisiewicz



Née en 1981, j'ai grandi dans une petite ville d'à peine 12 000 habitants où la vie se concentre autour du centre communautaire, de l'école, de la bibliothèque et, naturellement, de l'Église catholique. Avant la Seconde Guerre mondiale, la ville avait été habitée par une minorité allemande, par quelques Russes et quelques familles juives. Après la guerre, elle a pris l'allure homogène d'une bourgade polonaise typique: la belle église évangélique a été transformée en centre communautaire, le monastère en lycée, et à l'endroit où se tenait une synagogue, il y a une maison particulière.

La plupart des habitants de la ville n'étaient pas très différents les uns des autres, mais moi, ce qui me distinguait, c'étaient mes cheveux longs, épais et bouclés. De temps en temps, lorsque je me promenais en ville avec ma mère, quelques dames faisaient des remarques à propos de mon aspect physique « gitan »: « Jolie comme une petite Tsigane ! Quels beaux yeux et cheveux noirs ! On dirait une petite Espagnole ! » Parfois, j'ai aussi entendu des spéculations sur nos origines juives, mais elles étaient immédiatement écartées par un autre commentaire : « Non, c'est impossible. Je connais cette famille, ce sont des gens tellement honnêtes ».

Dans une petite ville où tout le monde se connaît, il est facile de s'habituer à ce genre de comportement et du manque de vie privée. De plus, d'une certaine manière ces commentaires me faisaient me sentir spéciale, peut-être un peu différente.

Je suis souvent allée rendre visite à ma grand-mère malade. Elle ne pouvait plus quitter la maison, donc nous lui amenions son déjeuner tous les jours. Comme ma mère voyageait fréquemment, je suis souvent restée dormir chez ma grand-mère. Elle avait survécu à la guerre et elle m'a raconté beaucoup d'histoires de sa vie. Nous avons aussi souvent parlé de la Shoah.

Elle essayait de me protéger – d'une manière qu'elle seule pouvait comprendre – en m'enseignant des prières catholiques. Elle me disait que la connaissance des prières me sauverait, car quand les Allemands reviendraient, je serais immédiatement reconnue. Nous avons donc prié ensemble. J'ai été élevée catholique, aussi je n'ai pas trop analysé le comportement déconcertant de ma grand-mère, mettant cela sur le compte de son âge ou de son expérience de la guerre.

J'ai commencé mes études secondaires. En tant que jeune fille rebelle, j'ai choisi la filière « études générales » et je m'attendais à ce que les conséquences économiques de ce choix énervent ma mère. La première année, j'ai rencontré quelques nouvelles personnes qui, comme moi, étaient rebelles. Adolescents, nous aimions à nous amuser, rire, jouer. Un jour, l'un des garçons a commencé à raconter des blagues sur les Juifs. Lorsque j'ai émis une objection, l'un de mes camarades de classe a dit : « Mes grands-parents ont caché des Juifs pendant la guerre, et quand ils ont quitté la Pologne après la guerre et sont allés en Amérique, ils n'ont pas envoyé de colis à ma famille ! » Chose étonnante, personne dans le groupe ne s'est rangé de mon côté.

De retour à la maison, j'ai raconté l'une de ces blagues à ma mère. Ma mère s'en est prise à moi. Elle a commencé à crier. Quand sa colère est passée, elle m'a dit que j'étais juive ! Au début, j'étais tellement choquée que je ne savais pas quoi dire. Après un certain temps, des souvenirs en désordre ont commencé à composer un tableau d'ensemble. J'ai fini par comprendre pourquoi mon grand-père avait dû se cacher dans la forêt, pourquoi ma grand-mère ne gaspillait jamais de nourriture. J'ai réalisé pourquoi ma grand-mère pensait que je devais connaître tout le catéchisme par cœur, j'ai compris pourquoi elle pleurait lorsqu'elle parlait de ses amis. J'ai compris aussi que la langue que mes grands-parents parlaient, lorsqu'ils



voulaient dire quelque chose que je ne comprendrais pas, n'était pas l'allemand mais le yiddish.

Cette nouvelle révélatrice m'a convaincue que ma famille et moi faisons partie des derniers Juifs qui vivaient en Pologne. J'ai décidé de consacrer à l'avenir ma vie universitaire à l'analyse des origines de l'antisémitisme dont on s'était servi pour assassiner le peuple juif. Je voulais construire une histoire de la Shoah, objective et vraie, qui ferait taire ceux qui niaient et dès lors ferait réaliser aux gens qu'ils ne pouvaient permettre à ce passé de se répéter. Par conséquent, j'ai commencé à étudier l'histoire.

Lorsque j'écrivais mon mémoire de maîtrise, j'ai consacré beaucoup de temps à de la recherche dans les archives d'État. Un jour, entre les rayonnages des archives à Bydgoszcz, j'ai remarqué une fille qui portait à son cou un collier avec le caractère hébreu [hè].

J'ai été en même temps surprise et heureuse de rencontrer une Juive de mon âge. Il s'est avéré que cette fille était une étudiante polonaise en études juives à Cracovie. Elle m'a parlé de la communauté juive de Cracovie, ainsi que d'une nouvelle association de jeunesse juive appelée Czulent¹. Ma réaction à cette nouvelle a été immédiate. J'ai décidé de commencer des études juives et à m'engager dans les activités de la communauté juive de Cracovie.

En 2005, en tant qu'étudiante de deuxième année en études juives, j'ai été invitée à une réunion orga-

quelques instants toutes mes inquiétudes se sont dissipées. Il s'est avéré que l'association fonctionnait depuis un an, initialement en tant que groupe informel d'amis qui s'étaient rencontrés lors d'un voyage Taglit. Puis ils ont décidé de créer un réseau d'organisations pour les jeunes Juifs de Cracovie. Les premières réunions se tenaient dans un appartement loué par Daniela. Au bout d'un certain temps, Czulent a obtenu un petit local doté d'une salle de bain de la part du président de la Communauté juive de Cracovie, Monsieur Tadeusz Jakubowicz. Ce petit studio, rue Dietla (un présage, puisque le bâtiment avait autrefois accueilli un orphelinat pour enfants juifs) est devenu l'association. Avec l'aide de la Taube Foundation for Jewish Life & Culture, de l'American Jewish Joint Distribution Committee et du World Jewish Relief, le local a été meublé.

Au début, donc, Czulent a fonctionné comme un groupe informel d'amis. De jeunes gens comme moi qui avaient découvert les origines juives de leurs pa-



Anna Makówka-Kwapisiewicz avait quatre ans en 1985.

Le premier dîner du vendredi a été très émouvant. Mes collègues m'ont montré comment allumer les bougies et prier avant le Chabbat. Les femmes, jeunes et âgées, ont fait la même chose avec dignité et émotion, en apprenant l'une de l'autre.

nisée par la Marche des Vivants. On m'a demandé de parler à des jeunes Israéliens et Américains des raisons pour lesquelles j'ai décidé de poursuivre des études juives. Parmi le public il y avait Daniela Malec qui, comme je l'ai appris par la suite, était la présidente de Czulent. Nous avons commencé à parler et, voyant mon enthousiasme et mon désir de devenir membre de Czulent, Daniela m'a parlé de l'organisation et m'a invitée à la réunion de jeudi. Je suis allée à cette première réunion, très préoccupée, mais au bout de

rents ou grands-parents ne savaient pas quoi faire de ce nouveau savoir. Il y avait beaucoup d'histoires différentes, souvent traumatiques, enveloppées dans un secret de famille, caché par ses membres à cause de peurs plus ou moins justifiées. Nous pouvions parler entre nous avec franchise, d'une sorte de dualité dans nos histoires.

La plupart ont été élevés, comme moi, dans des familles catholiques, certains dans des familles athées, mais pratiquement personne n'était issu d'une famille qui pratiquât le judaïsme. Il y avait souvent des gestes symboliques – tels ne pas manger de porc, utiliser des éléments de la cuisine juive dans les menus quotidiens, entendre un peu de yiddish parlé par ses grands-pa-

¹ Transcription polonaise de tchoulent ou tcholent, un plat typique de la cuisine juive ashkénaze à base de pommes de terres, d'orge perlé, de haricots et de viande, préparé pour le Chabbat. Pour se réjouir de ce jour de fête, et manger chaud et bon, sans contrevenir à l'interdiction de toucher au feu du vendredi soir eu samedi soir, avant le coucher du soleil on met un plat au chaud à mijoter pendant la nuit. Ce mot yiddish viendrait, selon une étymologie populaire, du français: « chaud lent », et désignerait donc un mode de cuisson (note de la traductrice).



rents – mais pratiquement aucun d’entre nous ne pouvait dire qu’il continuait à cultiver des traditions juives apprises à la maison. Nous partagions la culture du traumatisme, des secrets, et des efforts pour cacher à tout prix tout ce qui était juif dans nos histoires familiales. Pendant ces réunions, nous cherchions à reconstituer les histoires de nos ancêtres et en même temps découvrir les traditions, la religion et la culture juives au sens large. Nous construisions nos identités juives, non pas en nous appuyant sur nos expériences, mais plutôt en rassemblant des idées fragmentaires sur les Juifs. Comme l’a dit Jean-Paul Sartre : « Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif ».¹ Nous aussi jouions les rôles qui correspondaient à nos idées.

Afin d’approfondir nos connaissances, nous avons commencé à organiser des rencontres pour les gens qui s’intéressaient à la religion et à l’étude de la Torah. D’autres préparaient des exposés pour des rencontres autour de la culture, l’art et l’histoire juifs. Nous avons commencé à venir tous les vendredis au dîner de Chabbat, organisé par la municipalité et préparé par Madame Zosia Radzikowska.² Le premier dîner du vendredi a été très émouvant pour moi.

Mes camarades de l’association m’ont montré comment allumer les bougies et prier avant le Chabbat. Les femmes, jeunes et âgées, ont fait la même chose avec dignité et émotion, en apprenant l’une de l’autre.

Quelques mois plus tard, Zosia Radzikowska nous a demandé de l’aider à préparer un dîner, et dès lors, les dîners du vendredi ont été préparés par Czulent avec l’aide de l’American Jewish Joint Distribution Committee. Nous nous rencontrons les vendredis matins, faisons des courses, et au bout de quelques heures nous faisons la cuisine. En réalité, aucune des filles ne savait faire la cuisine alors nous avons toutes appris à cuisiner avec des livres de recettes juives.

Il n’y a pas si longtemps, il me semblait que j’étais la dernière jeune fille juive en Pologne. Aujourd’hui, je vis à Cracovie avec mon mari et notre fille, et nous créons une famille et un foyer juifs.

Après quelques repas, nous avons atteint le point où nous pouvions faire la cuisine sans livres. Le trait caractéristique de ma cuisine était de trop saler tous les plats alors que Daniela poivrait à profusion. Pourtant, cela n’a empêché personne d’apprécier les repas. Cette ambiance collective représentait une part importante de notre Chabbat.

¹ Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive* (1946).

² Survivante de la Shoah et militante de *Solidarność*, membre du Conseil municipal de Cracovie dans les années 1994-2002.



2014: Anna Makówka-Kwapisiewicz avec sa fille Nina, recevant le prestigieux prix Bologna Ragazzi à la Foire du livre de jeunesse de Bologne.

Nous avons commencé à nous organiser autour des fêtes juives, en réunissant beaucoup de personnes. L’ensemble de l’organisation et des préparatifs était fatigant et prenait beaucoup de temps. Parfois, les préparatifs de la célébration d’une fête prenaient plusieurs jours. Toutefois, nous savions que de nombreuses personnes qui y assisteraient n’avaient pas célébré Pourim depuis des années, et peut-être même jamais. L’enthousiasme et l’émotion étaient pour nous tous une récompense absolue. Chaque année, l’association a développé et commencé à mettre en œuvre des projets importants, dont la Bibliothèque Remuh, le Club du film juif, *Mifgashim be Polin*³, « *Polonaises, Juives – les suffragettes de Cracovie. L’Histoire et l’époque contemporaine pour l’égalité et la diversité* »⁴.

Depuis 2007, je suis impliquée dans l’organisation et l’animation du Salon littéraire juif. Mon objectif principal en tant que coordinatrice de ce projet est d’enseigner aux gens qu’il y a toujours des Juifs en Pologne et qu’ils contribuent à la culture polonaise. Je voulais faire connaître le grand patrimoine de la culture juive en invitant des personnalités remarquables et

en les orientant vers des sujets différents et parfois controversés. Un nombre toujours plus grand de personnes viennent à ces rencontres. Il y a des participants habituels qui demandent quel sera le programme des mois à venir.

Depuis ses débuts en tant que groupe d’amis, Czulent s’est transformée en une association ac-

³ Rencontres en Pologne, en hébreu (note de la traductrice).

⁴ Le nom du projet en polonais: Polki, Żydówki – krakowskie emancypantki. Historia i współczesność dla równości i różnorodności (note de la traductrice).



tive et bien organisée. Toutefois, certains membres de la communauté juive de Cracovie considéraient Czulent comme des non-Juifs à qui on ne pouvait faire confiance. Cette situation m'a très blessée, car je voulais surtout unir et intégrer la communauté. Vers la fin de 2006, à la joie des gens aussi bien religieux que non-religieux, le rabbin Boaz Pash est venu à Cracovie. Pendant un an, j'ai travaillé pour le rabbin, et nous avons consacré beaucoup de temps à construire un milieu plus intégré. Je crois que nous avons montré aux personnes plus âgées de la communauté que nous travaillions ensemble, sincèrement, pour créer une communauté juive unie et régénérer la vie juive à Cracovie. Au fil du temps, nous avons établi une atmosphère de collaboration et d'amitié. Aujourd'hui, d'autres institutions juives organisent aussi les dîners de Chabbat et la célébration des fêtes juives. Toutes les associations juives continuent à collaborer et restent amicales. La communauté juive de Cracovie grandit. Des jeunes membres ont des enfants. Les petites-filles et petits-fils commencent à prendre part à la vie juive.

Mais le plus important pour moi est que j'ai rencontré l'amour de ma vie, Piotr, à ma première réunion de Czulent. Nous avons des histoires similaires, des passions similaires. Piotr est également un militant

juif et, surtout, nous voulions tous deux fonder une famille juive avec un partenaire juif. D'abord nous nous sommes fiancés et, deux ans plus tard, nous avons décidé de nous marier. Il est important pour nous de créer un foyer juif, une maison où nous cultivons des traditions juives. Nous avons décidé que notre enfant serait élevé dans la conscience de ses origines et de l'histoire de son peuple.

En 2007, l'Organisation polonaise de la jeunesse juive (ZOOM) de Varsovie a organisé avec Czulent un voyage à la montagne pour tous les membres. Piotr et moi avons pensé que ce serait un endroit parfait pour le mariage. Nous avons visité trois villes en cherchant à convaincre les fonctionnaires de la mairie de nous marier un dimanche ; chaque fois, on nous a refusé. Nous sommes allés en voiture à Białka Tatrzańska, et nous avons supplié, à genoux, la fonctionnaire de la mairie de venir au Bureau d'état civil le jour de congé et nous marier. Le « Vrai Mariage » a eu lieu la nuit précédant le mariage, dans une auberge de montagne. Le lendemain nous sommes allés en voiture au Bureau d'état civil. Je crois que cette fonctionnaire se souviendra toute sa vie de notre grand groupe d'amis chantant en hébreu.



2013: Le projet *Unzer Kroke* (« Notre Cracovie ») de Czulent, un événement culturel se tenant en face de la Vieille Synagogue, rue Szeroka, durant lequel des enfants de tous les milieux étaient encouragés à trouver, à travers l'art, leurs liens avec la ville de Cracovie.



Plus tard est née notre fille Nina. La naissance de notre enfant et le fait d'être parents ont radicalement changé nos vies. Cela a changé nos attentes et nos objectifs concernant la communauté juive de Cracovie. À présent, je passe le Chabbat à la maison avec Piotr et notre merveilleuse fille. Parfois nous participons aux dîners organisés par la Communauté. La question qui nous occupe aujourd'hui est de savoir quoi faire pour que notre fille puisse devenir une femme impliquée dans la vie des Juifs en Pologne. Nous voulons créer une crèche juive où Nina puisse connaître des enfants de son âge juifs. Nous voulons que notre fille puisse fréquenter une école maternelle et une école juives où elle aura l'opportunité de découvrir l'histoire, la tradition et la langue de notre peuple et pourra avoir des amis juifs.

Je crois que c'est possible. J'y crois parce qu'il n'y a pas si longtemps il me semblait que j'étais la dernière jeune fille juive en Pologne. Ensuite, j'ai voulu consacrer ma vie à l'histoire d'un peuple qui paraissait à mes yeux exister seulement en dehors de la Pologne. Aujourd'hui, je vis avec mon mari et notre fille à Cracovie où nous créons un foyer et une famille juifs. Je rencontre d'autres mères juives lors de promenades en groupe, où nous parlons de nos préoccupations communes et de l'avenir. J'anime un Salon littéraire juif où nous menons des discussions enflammées sur la littérature. Je crois également que de plus en plus de personnes viendront à notre association, ou aux autres organisations juives, car ceux qui souhaitent créer une vie juive et renforcer leur identité juive doivent avoir des endroits où aller, mais, chose plus importante, ils doivent savoir qu'il y a des gens qui ne vivent pas que dans les pages de livres d'histoire. Le 4 juin 2009

Aujourd'hui, le 4 juin 2014

L'année dernière, le troisième jour de Hanouka, Nina est rentrée de l'école maternelle à la maison et nous a annoncé que nous devions inviter son amie à notre prochain allumage de bougies car son amie voulait devenir juive. Pourquoi ? Nina nous a expliqué que d'autres enfants voulaient recevoir des cadeaux chaque jour pendant les huit jours, comme elle. C'était sa propre façon d'atténuer l'absence de Noël. Une autre fois, elle nous a informés que sa maîtresse de l'école maternelle voulait goûter de la hallah qu'elle prépare avec son père chaque vendredi. Notre fille parle ouvertement du fait d'être juive ; on peut même dire qu'elle s'en vante.

Quand Piotr et moi avons commencé notre relation, nous savions que l'identité juive était et serait toujours une part cruciale de notre vie commune. Lorsque Nina est née, la plus importante question devint celle



2014: Le mari d'Anna Makówka-Kwapisiewicz, Piotr, avec leur fille Nina.

de lui assurer une éducation juive, la culture juive et des opportunités de rencontre avec des enfants de son âge juifs. Serait-ce possible dans une ville où il n'y a qu'une poignée d'enfants juifs, où les écoles maternelles sont dominées par la religion de la majorité et leur programme fondé principalement sur le calendrier des fêtes catholiques ? Nous avons trouvé qu'en effet c'était un défi difficile, mais pour paraphraser un vieux dicton: « Là où il y a un besoin, il y a un chemin ». Nous continuons à rester actifs dans notre association, Czulent, qui est survenue en tant que groupe de soutien, un espace pour les jeunes gens reconstruisant leur identité juive. Nos besoins changeants ont eu un impact sur l'évolution de l'association: aujourd'hui, nous proposons des projets éducatifs pour nos enfants. Dans le cadre de l'un d'entre eux, *Unzere Kinder* (Nos Enfants), nous enseignons aux enfants, à travers des ateliers artistiques, leur culture et leur histoire. Mais surtout, nous créons un cadre pour que les enfants passent du temps ensemble et nouent des relations. Leurs jeux innocents ont augmenté l'implication de leurs parents pour qui l'absence d'éducation juive dans leur propre jeunesse était un très grand problème.

Afin d'élargir la portée de nos activités, Piotr et moi avons inventé le projet *Majses*¹, une série de livres pour enfants juifs, comportant des contes en polonais et en yiddish.

Est-ce que les enfants en Pologne connaissent le yiddish ? Pas vraiment. Cependant, les grands-parents ou arrière-grands-parents de certains d'entre eux le connaissent. Un enfant peut voir, souvent pour la première fois, un caractère hébreu et ouvre un livre magnifiquement illustré, de droite à gauche. Pour faciliter l'accès aux livres, nous les avons distribués

¹ Majses (transcription française: Mayses), contes ou histoires, en yiddish (note de la traductrice).



gratuitement dans toute la Pologne par l'intermédiaire des écoles du dimanche, le JDC et d'autres institutions juives.

Est-ce que cela a été utile ? Au début, les gens se sont montrés sceptiques vis-à-vis de cette idée. À présent, nous recevons de nombreuses demandes de livres de la part des parents, non seulement juifs. Non seulement ces livres ont été appréciés par la communauté juive, mais aussi l'un des ouvrages de la série, *Majn Alef Bejs*, a été sélectionné pour ses illustrations pour le Livre de l'An au concours de la section polo-

à toutes sortes de racisme ou à l'antisémitisme. Actuellement, nous menons le projet « L'antisémitisme n'est pas une opinion », en entreprenant des actions novatrices pour sensibiliser les gens à la prévention de l'antisémitisme. Nous collaborons avec d'autres minorités nationales et ethniques en Pologne. Nous essayons d'être actifs partout où cela est possible et nous soutenons ceux qui attendent notre aide et en ont besoin. Notre objectif n'est pas de sauver le monde, mais le *Tikkoun Olam*¹ ne fait-il pas partie intégrante de notre tradition ?

Nous nous rendons compte que nous ne sommes plus simplement des gens qui créent une identité : nous sommes des Juifs fiers de leur patrimoine et qui continuent de forger leur culture ici en Pologne.

naise d'IBBY en 2013. Son illustratrice a obtenu une Mention spéciale au concours Illustrarte 2014 au Portugal, et une Médaille d'argent aux European Design ED-Awards. Czulent, en tant qu'éditeur, a obtenu le prestigieux prix Bologna Ragazzi dans la catégorie Non fiction à la Foire du livre de jeunesse de Bologne en 2014, l'un des plus importants événements internationaux consacrés aux publications pour la jeunesse. Ce prix est souvent qualifié d'« Oscars de l'édition ».

Les prix publics ont significé beaucoup pour nous: un livre polonais en langue juive rencontrant un si bon accueil. Nous nous rendons compte que nous ne sommes plus simplement des gens qui créent une identité : nous sommes des Juifs fiers de leur patrimoine et qui continuent de forger leur culture ici en Pologne. C'est une culture créée par des Juifs, qui n'est pas liée à des festivals klezmer ou aux images stéréotypées de la communauté présentées par des non-Juifs.

En tant qu'association, Czulent se développe également et fait face aux défis relatifs à la discrimination,

À travers nos activités, nous voulons montrer à notre fille que tout le monde peut avoir un impact sur la réalité qui les entoure. On est capable de l'améliorer. S'il n'y a aucune école juive, on organise des ateliers. Si les livres juifs sont difficiles d'accès, on ouvre une bibliothèque. Si on a besoin de soutien et de respect, on doit d'abord en prodiguer aux autres.

Nos activités sociales nous donnent le sentiment d'une vie qui a du sens. Un jour, lorsque Nina avait juste quelques mois, je parlais avec une mère juive, beaucoup plus âgée que moi, de la question de l'éducation des enfants en tant que Juifs en Pologne. Elle s'inquiétait profondément que son enfant lui en voudrait d'avoir été élevé dans une maison juive. Connaissant ma détermination et mes projets, elle m'a demandé : « Penses-tu que Nina en sera heureuse ? ».

Que lui ai-je répondu ? Je lui ai dit la vérité à l'époque : « Je ne sais pas ». Aujourd'hui, je suis contente de dire que ma réponse serait un « Oui ! » retentissant.

¹ En hébreu, « réparer le monde » (note de la traductrice).

Jewish Heritage Initiative in Poland

Le dixième anniversaire : 2004-2014

« L'activité philanthropique de Tad Taube renforce la démocratie en Pologne ».

— Aleksander Kwaśniewski, Président de la République de Pologne 1995-2005



L'affiche du Festival de la culture juive, 1992.



Réplique de la bimah et du plafond polychromé d'une synagogue du XVIIIe siècle, au Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. Photo Rick et Laura Brown / Handshouse Studio.



Examen d'une maquette de la Cracovie médiévale.



Exposition *La Pologne et la Palestine – deux terres et deux cieux. Des Juifs de Cracovie à travers l'objectif de Ze'ev Aleksandrowicz* au Musée juif de Galicie, Cracovie, Pologne.



Taube Jewish Heritage Tours.



Le vice-président de l'Association de l'Institut historique juif de Pologne Marian Turski, à gauche, et le président Piotr Wiślicki. Photo Andrzej Daniluk / Association de l'Institut historique juif de Pologne.



Le Centre de la généalogie et du patrimoine familial juifs, Varsovie.



Centre communautaire juif, Varsovie.



La ZOOM, Organisation polonaise de la jeunesse juive, Varsovie.



Festival de la culture juive, Cracovie.



Fondation pour la préservation du patrimoine juif en Pologne: la synagogue de Zamosc rénovée.



Formation d'enseignants par Centropa en Pologne.



L'initiative éducative Mi Dor Le Dor.

La génération du Millénaire:

la jeunesse au cœur du changement dans la Pologne libre et démocratique d'aujourd'hui

Je ne me souviens pas du communisme

par Jan Śpiewak

Je ne me souviens pas du communisme. Je ne peux pas car je suis né en 1987, deux ans avant la Table Ronde et les premières élections partiellement libres en Pologne. Le temps de mon enfance a aussi été celui de la grande transformation du système de gouvernement et de changements fulgurants dans notre environnement.

C'est un fait que les rayons des magasins étaient pleins, et qu'à la télévision on pouvait voir des séries américaines ou bien des hommes politiques débattant de sujets divers. Dans les rues de Varsovie, des gens conduisaient des voitures de luxe occidentales. Tout cela m'était évidemment familier, aussi familier que fréquenter une école maternelle juive tous les lundi matins. Mes premiers souvenirs sont ceux de cette école. C'était la première école maternelle juive en Pologne depuis de nombreuses années. Puis je me rappelle que mes parents m'ont inscrit dans une nouvelle école maternelle publique locale située près de la maison. Je me souviens de mes larmes et de ma peine d'être dans ce nouvel environnement. C'était tout près de chez moi, mais je ne voulais pas accepter le changement.

Quelques années plus tard, je me suis retrouvé dans une autre école juive, cette fois-ci une école élémentaire gérée par la Fondation Ronald S. Lauder. Elle était située dans une petite villa dans un quartier aisé de Varsovie. Tous les jours un bus scolaire venait chercher les enfants à la place Zbawiciela au centre de Varsovie et les amenait en une demi-heure à l'école dans le sud de la ville. Un bus scolaire ! Pour les enfants de Varsovie, ce ne pouvait être qu'un rêve!

Être juif a été, dès le début de ma vie, lié à quelque chose de spécial, très positif. Cela avait un goût d'Occident, car toute aide juive arrivait des riches

Etats-Unis ou de l'exotique Israël. Parfois, c'était un rabbin de New York qui parlait un drôle de polonais, ou bien des camps de vacances d'été dans le sud de la Pologne avec une bande d'enfants juifs de familles amies de Varsovie. C'était l'époque où la société juive à Varsovie se développait rapidement.

Au fur et à mesure que je grandissais et que je changeais de nouveau d'écoles publiques, mon lien avec le monde juif a cessé d'être aussi immédiat et quotidien. Je suis pourtant retourné à ce monde quelques années plus tard et je me suis impliqué dans la création de la Société de jeunesse juive. Eh bien, à ce moment-là, seule la moitié de notre bande d'enfants s'y intéressait toujours, les autres étaient très éloignés du judaïsme. Ils étaient toujours juifs, mais ils avaient pour argument: « D'autres personnes sont catholiques ou allemands et ils ne l'affichent pas, alors pourquoi devrais-je le faire ? » Il est difficile de battre en brèche cet argument. J'y pense souvent moi-même. On pourrait dire: « Nous sommes tout d'abord polonais : c'est notre langue, notre façon de nous habiller, notre manière d'agir. Tout ceci prouve que nous faisons partie de ce pays. Nous n'observons pas le Chabbat, nous ne mangeons pas casher. En fait seul un mince flux de mémoire nous sépare du reste des Polonais : la conscience que nous appartenons à un groupe de gens très spécial et la compréhension que cette appartenance fut autrefois une barrière à l'éducation, à certains métiers et même à notre survie ».



2008: Jan Śpiewak à San Francisco où il a été stagiaire de *Humanity in Action* auprès de la Taube Foundation for Jewish Life & Culture.



Ce qui amène mon récit à la vie de mes grands-parents.

Dans ma chambre j'ai des centaines de livres de mon grand-père. Ils étaient là aussi loin que je me souviens. Il y en a que je n'arrivais même pas à déchiffrer. Ils étaient en différentes langues : allemand, russe, hébreu. Cette bibliothèque de mon grand-père (qui est mort quand j'avais deux ans) reste intacte à ce jour.

Chaque fois que mon grand-père lisait un livre, il inscrivait dans la marge sa signature et la date. Il parlait plusieurs langues, était un historien avide, alpiniste, docteur en philosophie, sioniste, partisan et professeur d'éducation physique. Pendant la guerre, il a perdu sa femme et ses deux filles. Envers et contre tout, il est resté en Pologne et, jusqu'à la fin de sa vie, a été très

? Pas de grands-parents, pas de tontons ni de tatas, pas de cousins. La Seconde Guerre mondiale a pris la première femme et les enfants de mon grand-père. Plus tard, lorsque ma mère est née, ses parents avaient presque cinquante ans. Elle était fille unique. Du côté de mon père, la situation familiale n'est guère meilleure. Il me manque une grande famille avec ses sympathies et antipathies, et ses querelles – que de toutes façons on met de côté une ou deux fois par an pour se mettre à table tous ensemble, constituer une famille.

Dans ma famille, comme dans les familles de mes amis, on discute ouvertement – et sans problème – de la soi-disant « question juive ». Jamais de ma vie je ne me suis senti victime de l'antisémitisme (sauf lorsque je l'ai provoqué en allant à des manifestations de

La Pologne libre nous a donné la liberté de nous définir nous-mêmes. Aujourd'hui, nous pouvons mettre l'accent sur notre identité de la façon que nous choisissons. Toutes les options sont possibles: on peut être un Polonais qui suit les enseignements de Moïse, un Juif polonais, ou un citoyen juif de la République de Pologne.

actif dans la vie de sa communauté juive (Gmina). Il vit en moi à travers ma mère et ses livres.

Ma grand-mère croyait profondément en la « Dictature du prolétariat ». Elle était communiste, directrice du Département féminin du Parti ouvrier polonais, députée au Parlement polonais et membre du Parti communiste de Pologne depuis 1918. Elle aussi, comme mon grand-père, a choisi une voie dans l'engagement social. Récemment, j'ai lu les mémoires qu'elle avait rassemblées dans les années 1970. Ce qui me frappe, c'est sa foi absolue dans le régime socialiste. L'histoire de ma grand-mère et de mon grand-père est une métaphore intéressante du destin des Juifs polonais. Après la guerre, ma grand-mère est revenue d'Union soviétique pour commencer à travailler à la reconstruction d'une Pologne – en principe – meilleure. Mon grand-père est allé en Israël, mais il est revenu après un bref séjour de deux ans. Ensemble, ils ont fondé une nouvelle famille. Mon grand-père est devenu historien, faisant de la recherche sur l'histoire meurtrière de la Wehrmacht en Pologne. Le communisme de ma grand-mère et le sionisme de mon grand-père constituent deux réponses différentes à l'antisémitisme et à la xénophobie d'avant-guerre.

Nonobstant cette riche tradition et histoire familiale, j'ai toujours eu le sentiment qu'une bombe était tombée sur nous et avait tout fracassé. Je me demandais quel genre de famille c'était, rien que nous quatre

droite !). En vivant dans la plus grande ville du pays, et en ayant des amis issus de familles de l'« intelligentsia » similaires, la question des préjugés n'est pas un problème. De plus, probablement un tiers de mes amis de Varsovie ont des origines juives. A la maison, à table, nous parlons librement de la Shoah, de l'antisémitisme et de la Pologne d'avant-guerre. Nous essayons de parler de ces questions – si possible – d'une manière scientifique, sociologique ou historique. Nous sommes capables de garder une distance émotionnelle envers ces sujets. Mais c'est plus facile pour moi que pour mes parents.

Je n'ai jamais été contraint de répondre à la question : « Qui es-tu : un Polonais ou un Juif ? » Le démontage de cette dichotomie – vue par la plupart des Juifs comme une fausseté – constitue, à mon avis, l'une des plus importantes différences entre la Pologne populaire (PRL) et l'actuelle Troisième République. Lorsque quelqu'un me demande : « Qui es-tu : un Juif ou un Polonais ? », ça me pose toujours problème. Pour moi être polonais, c'est avoir mon imaginaire et avoir ma langue, ce qui m'aide à comprendre la réalité. Je dirais qu'être juif c'est un genre particulier de sensibilité. Les deux critères s'entremêlent constamment. Je n'aime pas cette sorte de questions, et lorsque j'essaie d'y répondre, j'ai toujours le sentiment que j'aurais dû répondre différemment. La Pologne libre nous a donné la liberté de nous définir nous-mêmes.



Aujourd'hui, nous pouvons mettre l'accent sur notre identité de la façon que nous choisissons. Toutes les options sont possibles: on peut être un Polonais qui suit les enseignements de Moïse, un Juif polonais, ou un citoyen juif de la République de Pologne.

La chute du communisme et le succès de la démocratie ont eu pour effet l'émergence d'un espace pour les Juifs en Pologne. L'idée que la Pologne doit être homogène – qu'un Polonais doit être catholique – ne convient pas à une société démocratique. De l'espace a été créé pour la communauté juive. La question se pose maintenant: pouvons-nous cultiver et garder cet espace ?

La chute du communisme a également eu pour effet la liberté d'expression dans les conversations sur la judéité, non seulement à la maison, mais aussi dans des lieux publics. Ma mère s'est profondément engagée dans l'organisation de la renaissance de la vie juive en Pologne. C'est la première femme dans l'histoire à avoir été membre du Conseil d'administration de l'Union des communautés religieuses juives de la République de Pologne. Plus tard, dans les années

gime en Pologne est presque terminé. Le marché des idées nouvelles est beaucoup plus paisible. La plupart des Polonais – quels qu'ils soient – sont absorbés par leur poursuite effrénée du « rêve occidental ». Malheureusement, cela concerne principalement sa forme superficielle – la consommation et le style de vie. Après l'époque de la transformation, il ne nous reste plus qu'un petit nombre de gminas qui fonctionnent bien en tant qu'institutions et jouissent d'une certaine indépendance financière. La question principale est de savoir comment reconstruire la société et la famille juive en Pologne ? Il y a beaucoup de questions auxquelles nous devons faire face et nous ne pouvons fuir aucune d'elles. L'une de ces questions est de savoir dans quelle mesure le succès de la société juive en Pologne dépend de nous, et en quoi cela reflète la situation en dehors de la Pologne. Peut-être sa fonction ne devrait-elle consister qu'à « réparer les dégâts » de la société afin de faire place nette. La réparation des cimetières et le réaménagement de vieilles synagogues ne suffiront pas à ranimer la vie. Nous devons attirer des jeunes gens qui ont de la vie en eux.

Nous disposons d'une vaste infrastructure avec des moyens et de la sympathie de la part du gouvernement local et de l'Occident. Nous devons inventer de toutes nouvelles offres pour les jeunes gens, lancer des nouveaux groupes orientés vers l'éducation et la culture.

1997-2000, elle a été vice-présidente puis présidente de la Communauté religieuse juive (Gmina) de Varsovie. Mais une déception a rapidement suivi la première vague d'enthousiasme. Oui, le communisme s'est effondré, mais la mentalité des gens était marquée à vie. Les habitués de la Gmina ont vite cessé d'y venir. La rotation de ses membres a été si grande que cela a naturellement affaibli les liens à l'intérieur de ce genre de petits groupes. On peut dire qu'après le changement de régime, beaucoup de personnes ont cherché de nouvelles identités. Dans les situations où toutes les valeurs et toutes les autorités échouent, les gens cherchent des endroits qui puissent leur offrir une nouvelle manière de vivre. C'est ce genre de personnes qui sont venues à la Gmina. Le temps a rapidement vérifié leur engagement.

Certains d'entre eux sont allés chercher plus loin et se sont rendus compte qu'en Pologne ils manqueraient de possibilités et de moyens pour réaliser leurs rêves. Ces personnes ont émigré en Israël et aux Etats-Unis.

Aujourd'hui, le temps de la transformation du ré-

Malheureusement, cela pourrait ne pas fonctionner parce qu'il reste trop peu de Juifs en Pologne. C'est une simple question d'échelle. D'autre part, nous faisons face à une profonde assimilation de Juifs polonais, résultat de cinquante ans de communisme. Nous sommes en concurrence avec des vies non-religieuses. Ce ne sont que quelques-uns parmi les problèmes auxquels nous devons faire face. La situation est très similaire dans d'autres gminas d'Europe centrale et d'Europe occidentale, sauf, peut-être, en Hongrie. Il semble que l'assimilation constitue la plus grande menace pesant sur la vie juive dans le monde entier.

Même la plus grande diaspora, aux Etats-Unis, doit affronter ce problème. L'intérêt pour ce qui est le plus important dans la tradition juive, la religion, diminue nettement parmi les Juifs éduqués et riches. Ils deviennent plus individualistes et mènent leur vie à leur façon. Certains disent que le problème réside dans les mariages mixtes qui n'apportent pas d'éducation juive traditionnelle aux enfants juifs et n'assurent pas leur identité en tant que Juifs. Mais il faut com-



prendre qu'en Pologne, pratiquement tous les Juifs sont issus de mariages mixtes. Si quelqu'un a une mère et un père qui sont tous deux juifs, la famille a une forte tradition. Parler des Juifs polonais dans le contexte de la loi religieuse n'a pas de sens en Pologne.

Les dernières familles pleinement juives étaient celles formées après la Shoah par les survivants. L'antisémitisme avait existé avant la guerre en tant que part de l'idéologie et de la politique du gouvernement, par exemple, sous forme de la loi instaurant les « ghettos des bancs » et le *numerus clausus* dans les universités. Après la guerre, dans les années 1940 et 1950, on espérait avoir la possibilité de reconstruire les familles juives en Pologne. A l'époque, il y avait beaucoup d'écoles, de journaux, de coopératives, etc. Avec beaucoup de tristesse, il faut admettre que l'occasion a été détruite par le gouvernement polonais et la société polonaise. Un horrible exemple de cela a été le massacre de Kielce en 1946, lorsque quelques 46 Juifs, – revenus chez eux après avoir survécu aux camps de concentration, à l'exil ou à la vie dans la clandestinité –, ont été massacrés par une foule pleine de haine alors que l'Etat polonais s'est comporté de façon hypocrite et que l'Eglise catholique polonaise n'a pas agi.¹ C'a été un signe d'alarme pour les Juifs qui essayaient de commencer une nouvelle vie en Pologne. Au milieu des années 1950, des personnes d'origine juive ont été privées de travail. Ceux qui ont émigré n'étaient pas émotionnellement liés au mouvement juif ou n'aimaient pas trop le pays et son peuple. Il est difficile de dire que le judaïsme est devenu clandestin, il s'est simplement évaporé. Certaines personnes ont perdu au milieu de ce chaos. Personne parmi eux n'en a beaucoup parlé ni n'a cherché de le revivre.

Après la chute du communisme, nous avons récupéré notre citoyenneté. Les autorités sont devenues neutres et parfois amicales. Juste après que la structure du pays ait changé, de nombreuses organisations occidentales et américaines ont commencé à soutenir la vie juive en Pologne avec de l'argent et du savoir-faire. Et maintenant ?

La Gmina est comme un orphelin qui a perdu très tôt ses parents, mais qui peut se renseigner sur eux dans des livres et des articles scientifiques. Ceux qui pou-



Jan Śpiewak et d'autres membres de la ZOOM, Organisation polonaise de la jeunesse juive, assistent à un festival de world music dans la ville portuaire de Gdynia, près de Gdańsk. Photo Judyta Nekanda-Trepka.

vaient nous apprendre comment bénir le pain et veiller à ce que nous allions à la synagogue à Yom Kippour ou que nous préparions un dîner de Chabbat, ne sont plus là. Ils sont tous morts ou bien ne se rappellent pas comment faire. On pourrait dire qu'en Pologne il y a un bon nombre d'individus juifs, mais il n'y a pas de Juifs issus de familles multigénérationnelles. Comment reconstruire cette vie ? La meilleure manière de le faire est à travers l'éducation. La Fondation Lauder a fait précisément cela. Ils ont ouvert la première école élémentaire juive et puis la première école secondaire. Ils ont lancé des séminaires pour adultes, des conférences sur la culture et l'histoire, et proposé des cours de conversation en yiddish.

Après la première vague d'enthousiasme des années 1990, il est temps de réévaluer ce que nous avons accompli. Tout d'abord, dans nos gminas il n'y a pas assez de mariages et d'enfants. Nous avons atteint une certaine stabilisation, la participation à notre mouvement est stable. Mais la démographie est contre nous. Nous disposons d'une vaste infrastructure avec des moyens et de la sympathie de la part du gouvernement local et de l'Occident. Nous devons inventer de toutes nouvelles offres pour les jeunes gens, lancer de nouveaux groupes orientés vers l'éducation et la culture. Les gminas doivent devenir des centres culturellement innovants qui attireront des participants variés. Nous aimerions être attirants pour le public polonais.

¹ La plupart des victimes du pogrom, qui a fait rage à Kielce et dans les environs les 4-6 juillet 1946, ont été tuées par des foules meurtrières ou par des assassins individuels. Des unités de police, de police secrète et de l'armée ont aussi participé aux meurtres.



Si nous parvenions à ranimer cette Gmina rapidement vieillissante, notre succès pourrait être symbolique et important pour toute la diaspora juive. Ce serait un succès de l'esprit juif qui nous dit de survivre dans la tradition et la croyance, envers et contre tout.

Le 4 juin 2009

Aujourd'hui, le 4 juin 2014

Depuis que j'ai écrit cet essai, il y a eu quelques surprenants changements dans le leadership de la Communauté juive (Gmina) de Varsovie, que je considère comme très positifs. En avril 2014, les élections

au Conseil de la Gmina ont été gagnées principalement par des jeunes gens. En fait, la nouvelle présidente de la Gmina, Anna Chipczyńska, n'a que 30 ans. Mon amie Anna Bakuła, qui a été présidente de l'Organisation polonaise de la jeunesse juive (ZOOM) pendant quatre ans, est devenue la nouvelle trésorière. Seules deux personnes de l'ancien conseil ont été réélues. Pour moi cela signifie la montée d'une nouvelle génération de responsables juifs à Varsovie. Le changement arrive, la participation des jeunes augmente, et l'espoir s'épanouit de nouveau.



Jan Śpiewak, au premier plan à droite, avec des amis lors d'un dîner de Chabbat.



Ma mère, mon art, ma vie juive

par Helena Czernek

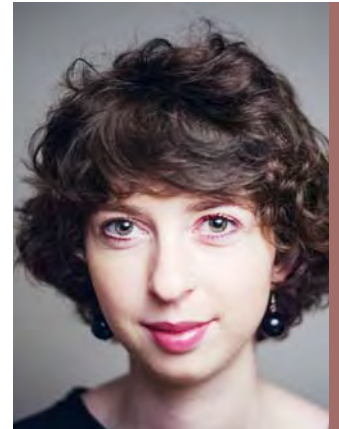


Photo Aleksander Prugar.

Mes premiers souvenirs de ma judéité datent du début des années 1990. J'avais peut-être cinq ans. Je me souviens du seder de Pessah que nous célébrions avec des invités israéliens. Étant la cadette, je posais les questions, doucement encouragée par ma mère: « En quoi cette nuit est-elle différente des autres nuits ? » Bien que je ne comprisse pas tout à fait ce que cela signifiait, cela a eu un grand impact sur mon avenir. Du plus loin que je me souviens, j'étais consciente de mes origines juives.

Ce seder était pour ma mère à la fois un effort et un projet de recherche pour entrer en contact avec ses racines, qu'elle avait entrepris depuis un certain temps. C'était particulièrement difficile dans son cas. Étant donné le degré d'assimilation de sa famille, il lui fallait apprendre pratiquement tout à partir de rien. Elle assemblait avec application des bribes d'information, des fragments de souvenirs et d'histoires entendues. Il n'y avait pratiquement personne auprès de qui apprendre. Dans notre cas, une charge supplémentaire résidait dans le fait que nous vivions en dehors de Varsovie, à la campagne, dans un petit village, Jędrzejów Nowy.

Bien qu'avant la guerre une part importante de la population du village était juive, il n'en est resté presque aucune trace. Il ne subsiste que deux maisons, l'une était une maison de prière. Certains parmi les voisins les plus âgés se souviennent encore de l'époque d'avant-guerre, et de temps à autre ils évoquent des histoires des Juifs locaux. Il n'y a pas longtemps, lors d'une conversation spontanée avec l'un de ces habitants, j'ai appris qu'à l'âge de 10 ans il avait l'habitude d'allumer le feu le jour du Chabbat pour une famille juive nommée Gewis.

Mais tout cela se rapporte à un passé de plus en plus éloigné. Lorsque je grandissais et que ma mère cherchait son chemin dans la vie et son identité, il n'y avait personne d'origine juive autour de nous. Il n'y avait pas de groupe pour étudier ensemble, il n'y avait pas

de synagogue ou de boutique avec des articles casher. On faisait tout, comme elle disait, « à notre manière ». Malgré ces limitations, notre maison a toujours été remplie d'atmosphère et de symbolique juives.

Ma mère a très souvent soulevé le sujet de sa judéité dans son travail artistique. Aussi loin que remontent mes souvenirs, il y avait une mezouza suspendue à l'encadrement de la porte et une menorah placée à côté des rouleaux vétustes d'un Livre d'Esther d'avant-guerre et de fragments de la Torah, qui avaient été sauvés par miracle du recyclage à l'usine de papier de Jeziorna¹. Au-dessus de mon lit, était suspendu un panorama de Jérusalem que ma mère avait ramené de son voyage en Israël. Enfant, j'ai maintes fois regardé cette image en cherchant, à l'aide de leurs numéros, les endroits énumérés dans la légende. Mon lieu préféré sur la photo était un petit bâtiment à peine visible décrit comme la tombe d'Absalom dans la vallée du Cédron. Je rêvais de le voir un jour de mes propres yeux. C'est ce que j'ai fait, un jour en 2009, depuis le mont des Oliviers.

Quand j'avais 20 ans, j'ai commencé ma propre recherche sur ce que cela signifie d'être juif. Comparée à ma mère lorsqu'elle avait mon âge, j'étais dans une situation bien plus favorable. J'avais déjà quelques connaissances rudimentaires acquises à la maison, et bien que mes expériences d'enfance eussent été relativement désordonnées, elles constituaient un point de départ substantiel. Appartenant à la troisième génération après la Shoah, je portais moins le fardeau du traumatisme du passé, ce qui m'a probablement rendu beaucoup moins angoissée lors de mon périple à la recherche de ma place dans le monde juif. J'ai également beaucoup plus de possibilités et d'opportunités. De nombreuses nouvelles organisations et institutions juives ont émergé ces dernières années.

Les offres d'activités sont très variées et adaptées aux divers besoins et niveaux de sensibilité religieuse,

¹ Actuellement Konstancin-Jeziorna, une ville d'environ 12 000 habitants, au sud de Varsovie.



Helena Czernek dans la maison de son enfance pendant un seder en compagnie de l'artiste Shalom Sechvi, effectuant une visite en provenance d'Israël.

ainsi qu'aux différentes tranches d'âge.

J'ai longtemps participé à des programmes comme Taglit Birthright Israel et aux événements organisés par l'Organisation polonaise de la jeunesse juive (ZOOM). Grâce à la ZOOM, j'ai rencontré des personnes qui, comme moi, étaient en quête de leur identité et de leur place dans le monde.

Ces organisations et ces contacts m'ont permis de m'enraciner dans la communauté. Au fil du temps, je

Mon grand-père, ébahi, a fait maintes fois cette réflexion : « Dans le passé, les gens qui nous entouraient devaient être persuadés que l'on n'était pas juif, même si on l'était. Je n'imaginais pas que je verrais le jour où des gens tiennent à prouver leurs origines juives ».

suis devenue moi-même organisatrice d'événements destinés aux jeunes. Je voulais partager ce que j'avais appris. Après avoir passé un an en Israël, en faisant des études au département de design industriel de l'École Bezalel des beaux-arts et de design, je me suis installée à la Moishe House de Varsovie, filiale polonaise de l'organisation internationale Moishe House. Mes trois colocataires et moi nous sommes fixés un objectif important : créer un foyer juif qui pourrait servir de substitut à un réel foyer juif pour ceux à qui il manquait un tel endroit.

Je ressentais profondément l'importance des activités menées dans le cadre de la Moishe House : combler les lacunes et apprendre les traditions juives collectivement dès le début, dans une atmosphère d'intimité familiale ; observer le Chabbat et les fêtes juives avec des amis et, avec le temps, commencer à célébrer ces traditions dans nos propres maisons. Il y a beaucoup de

personnes comme nous qui combrent ces lacunes ; en fait, il paraît que nous sommes majoritaires. Je pense que c'est un trait tout à fait distinctif de la communauté juive en Pologne.

Après la guerre, nombre de survivants juifs ont essayé d'effacer de leur mémoire l'histoire, de se couper de l'expérience de la guerre. Craignant l'antisémitisme qui s'ensuivrait, ils ont préféré s'éloigner de leur identité. C'est pourquoi ma famille n'a jamais repris son nom de famille juif d'avant-guerre. La tradition juive n'a pas été transmise de génération en génération, assez souvent les origines ont été dissimulées. Il ne semble exister aucune continuité entre le judaïsme des Juifs d'avant-guerre et la pratique contemporaine. Souvent nous nous demandons si ce à quoi nous participons aujourd'hui est une reconstruction ou bien si nous construisons en repartant à zéro ?

Après tout, nous sommes si différents de nos ancêtres. Les années du communisme n'ont pas favorisé ceux qui étaient déterminés à trouver et reconstruire leur judéité. Ce manque de continuité fait la différence entre nous et les Juifs des autres pays, qui d'habitude ont une idée claire de leurs origines. Les recherches que des Juifs polonais entreprennent peuvent se poursuivre pendant des années ou même toute leur vie. La plupart des histoires sont compliquées, achevées.

Ce manque de clarté engendre souvent des malentendus entre Juifs polonais et Juifs étrangers.

En Pologne, les critères halakhiques¹ standards ne s'appliquent pas nécessairement. Avoir une mère juive ne signifie pas être un Juif. C'est beaucoup plus compliqué ici. Un Juif, c'est quelqu'un qui a un grand-parent juif ou simplement quelqu'un qui se sent *juif*. Vu que la plupart de mes pairs sont issus de familles mixtes, il n'y a pas d'écart sensible entre ces deux situations personnelles. Nombre de nos amis qui participent à des événements juifs ne sont même pas d'origine juive. Malgré la différence entre Juifs polonais et étrangers, c'est grâce à ces derniers que nous pouvons vivre la renaissance de l'activité et de la conscience juives. Ils nous ont montré les rudiments du judaïsme.

Ces dernières années, il y a eu une extraordinaire revitalisation de l'activité juive en Pologne. De plus

¹ Concernant la loi religieuse juive gouvernant les pratiques de la vie de tous les jours.



en plus de personnes revendiquent leurs origines et veulent participer à leur renouveau. De plus en plus de choses se passent autour de moi. Il y a quelques années, j'étais en voyage à Łosice, une vieille bourgade juive en Podlachie. J'essayais de trouver un cimetière juif, mais je n'ai pu trouver qu'un parc à sa place. Des allées et des bancs, des couples qui se promenaient: il n'y avait rien qui indiquât l'existence d'un cimetière juif. Sans aucun doute, les habitants actuels n'en avaient-ils même jamais entendu parler. Mais aujourd'hui, à la place du parc, il y a de nouveau un cimetière juif. Il a été reconstruit à partir des *matzevot*¹ retrouvées dans les environs.

On pourrait dire que le cours de l'histoire en Pologne a été changé. Progressivement, les vestiges de vieilles synagogues et de vieux cimetières sont renouvelés et rénovés. Il y a vingt ans, de tels changements étaient quasiment impossibles à mettre en œuvre. Aujourd'hui, aussi bien les descendants de Juifs d'avant-guerre que des non-Juifs sont activement impliqués dans cet effort. Des thèmes juifs sont devenus populaires – on peut même dire attirants – pour les deux côtés. Là encore, l'histoire s'est inversée de manière inattendue. Mon grand-père, ébahi, a fait maintes fois

cette réflexion: « Dans le passé, les gens qui nous entouraient devaient être persuadés que l'on était pas juif, même si on l'était. Je n'imaginai pas que je verrais le jour où des gens tiennent à prouver leurs origines juives ».

Les Juifs polonais ne veulent pourtant pas être perçus exclusivement à travers le prisme de la Shoah. La renaissance juive en Pologne ne consiste pas uniquement dans le regard tourné vers le passé et l'histoire, mais aussi dans une tentative de créer quelque chose de nouveau. Mes explorations dans les domaines du judaïsme et de l'art se sont réunies dans mon travail de conception d'objets judaïques modernes. En puisant dans la tradition, je crée une forme moderne pour véhiculer un sens symbolique. Le tout premier objet juif que j'ai conçu est composé de trois lampes à huile en céramique imbriquées et constitue ce que j'appelle une « Menokia ». Lorsque toutes ces pièces sont assemblées, c'est une hanoukia à neuf branches. Démontée, elle peut servir de chandelier de Chabbat ou de menorah à sept branches. Ce projet est issu d'un besoin direct de ma famille.

Nous célébrons ensemble les fêtes juives mais nous n'avons pas de porte-bougies approprié pour Hanouka. Il paraît que ce besoin d'objets judaïques est

¹ Pierres tombales juives.



Le seder de Pessah à la Moishe House de Varsovie.



courant parmi une partie importante de la communauté juive de Pologne. De plus en plus de personnes ont besoin de bougeoirs de Chabbat, de kippas, de mezouzas. Même s'ils ne sont pas religieux, cela leur donne le sentiment de l'identité juive et les met en relation avec leurs ancêtres. La marque que je crée s'appelle « Mi Polin », ce qui veut dire en hébreu « De Pologne ». À travers mon travail j'essaie de montrer, surtout aux Juifs à l'étranger, que la vie juive s'épanouit ici de nouveau. Beaucoup perçoivent la Pologne comme un lieu où il n'y a pas de Juifs – et même s'il y en a, ils devraient quitter la Pologne au plus vite. Ils sont surpris qu'il y ait des Juifs qui veulent vivre ici et qui y créent un art, une culture et des valeurs nouvelles. Ces nouvelles créations sont orientées vers l'avenir ; elles apportent de l'espoir. Cet espoir est essentiel pour la



La « Menokia » d'Helena Czernek.

Souvent, j'essaie d'imaginer à quoi ressembleraient Varsovie et la Pologne s'il n'y avait pas eu la guerre,

Je sens que mon travail artistique soutient cette renaissance: utiliser une hanoukia ou une mezouza créée ici – par l'un d'entre nous – a une signification profonde.

reconstruction de la communauté juive. Je sens que mon travail artistique soutient cette renaissance ; utiliser une hanoukia ou une mezouza créée ici – par l'un d'entre nous – a une signification profonde.



Le badge sous forme de jonquille conçu par Helena Czernek a été sélectionné par le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN pour les 70e et 71e anniversaires de l'insurrection du ghetto de Varsovie, le 19 avril 2013 et 2014. En 2013 seulement, plus de 50 000 jonquilles ont été distribuées dans toute la Pologne. La jonquille honore le combattant du ghetto Marek Edelman qui régulièrement déposait des jonquilles devant le Monument aux héros du ghetto de Varsovie le jour de l'anniversaire de l'insurrection.
Photo Alicja Szulc.

de Shoah, de Mars 1968. Qui seraient les Juifs d'aujourd'hui ? Atteindrons-nous le moment où des rabbins polonais guideront les communautés juives ? Le chemin que j'ai parcouru m'a conduit jusqu'au point où je me sens faire partie de la nouvelle communauté des Juifs polonais. Je sais qu'il est impossible de ressusciter ce qui a disparu, comme s'il n'y avait pas eu de rupture. Cependant, je me sens obligée de participer à la création d'une nouvelle vie juive. Car si ce n'est pas moi, pas nous, qui alors ?



Une Pologne qui n'est plus celle de mon grand-père

par Magda Dorosz



L'année 1989 a été l'une des années les plus importantes et cruciales de l'histoire de la Pologne d'après-guerre: l'année des négociations autour de la Table Ronde, débouchant sur les premières élections partiellement libres au Parlement polonais en juin, après l'accession progressive de Solidarność au pouvoir ; le temps de grandes transformations politiques liées à la chute du communisme ; et le temps de grands changements dans la société – soudain, on n'avait plus besoin de coupons de rationnement pour acheter de l'essence, du charbon ou de la viande.

Oui, j'ai vécu tous ces événements intenses mais je n'en étais pas trop, voire pas du tout, consciente: en 1989, je n'avais que cinq ans. Ce n'est que lors de mes cours d'histoire à l'école que je suis devenue pleinement consciente de la révolution, dans la société polonaise, que j'avais vécue.

En 1989 ma vie se concentrait sur tout autre chose. Ma sœur est née en mai, et elle était au cœur des changements dans ma vie. Beaucoup de visiteurs venaient voir et admirer le nouveau bébé, la maison était très animée. Je ne me souviens d'aucune discussion sur des sujets tels que les élections, la Table Ronde ou Solidarność. Mais je le répète, je ne les aurais pas comprises.

Plusieurs fois on m'a demandé quels souvenirs j'ai gardés de l'époque du communisme en Pologne. Mais mes souvenirs de cette période proviennent exclusivement des histoires racontées par mes parents ou mes grands-parents. Je ne me souviens pas d'avoir fait la queue pendant des heures, ce que mes parents et grands-parents étaient forcés de faire, indépendamment de l'heure de la journée ou de la saison. Je ne me rappelle pas des problèmes que ma famille a eus pour acheter des articles de tous les jours. J'ai beau essayer, je trouve difficile d'imaginer des rayons vides dans les magasins. Ou bien une époque où les oranges étaient un rare délice.

Bien qu'elle ait coïncidé avec les dernières années du communisme, mon enfance a été joyeuse, pleine de couleurs et de rires. C'est une époque que j'ai passée gaiement à l'école primaire, jouant avec mes pairs, partant en vacances ou faisant du ski avec mes parents. Que demander de plus ?

Est-ce que le communisme a influencé mon enfance ? J'ai eu la chance de ne pas le sentir. Est-ce que le communisme a influencé ma famille ? Malheureusement oui, en changeant complètement son histoire.

Enfant, je me demandais pourquoi la famille de ma mère était si nombreuse. Il y avait toujours beaucoup d'oncles et de tantes, proches et éloignés, beaucoup de cousins, et mes grands-parents avaient de nombreux frères et sœurs. D'une part donc, j'ai grandi dans une grande famille. Mais d'autre part, je n'ai pu m'empêcher de remarquer que la famille de mon père était beaucoup plus petite. Il n'y avait que le grand-père et la grand-mère, la sœur de celle-ci avec sa famille, et une tante. Il n'y avait pas d'autres oncles ou de tantes, qu'ils fussent proches ou éloignés. Il n'y avait pas de cousins. Du côté de mon père, il n'y avait pas de famille vivant dans une autre partie de la Pologne, à qui l'on pût rendre visite de temps en temps pendant les vacances, comme le faisaient la plupart des autres enfants.

Je n'ai jamais rencontré mon grand-père paternel. Alors que lui m'a rencontrée mais malheureusement je ne me souviens pas de lui : il est mort quand j'avais dix mois. Comme je l'ai appris des années plus tard, mon grand-père a emporté un grand secret de famille dans sa tombe. Il l'avait partagé avec peut-être deux personnes de notre famille, mais à cause de la peur et des souvenirs de guerre perturbants, elles ne voulaient rien révéler.

Le secret de famille, si rigoureusement protégé et caché par mon grand-père paternel, a fini par être dévoilé des années plus tard, au début du nouveau siècle.



Magda Dorosz avec sa sœur nouveau-née, été 1989.

Si le communisme n'avait pas saisi et isolé la Pologne après la guerre, on m'aurait parlé plus tôt de l'histoire de ma famille.

J'aurais compris, même enfant, qu'en plus de ma grand-mère, mon grand-père et ma tante du côté de mon père, il y avait une famille beaucoup plus étendue, dispersée dans le monde entier. Si je l'avais su, mon enfance, tout comme le début de ma vie adulte, auraient sans aucun doute été complètement différents.

Ce n'est que lors de mes cours d'histoire à l'école que je suis devenue pleinement consciente de la révolution, dans la société polonaise, que j'avais vécue.

Je me souviens d'un jour d'été, vers la fin des années 1990. J'avais quinze, peut-être seize ans. Ma mère m'a demandé de l'aider à faire le ménage. Rien d'inhabituel, c'est quelque chose que j'ai toujours fait avec elle. Je pensais que ce serait pareil ce jour-là. Mais cette fois-là, ce jour s'est avéré le début d'un nouveau chapitre dans ma vie, et je n'ai vraiment compris sa signification que des années plus tard.

Tout a commencé quand je suis tombée sur un dossier de documents. À première vue, cela n'avait l'air de rien de spécial. Sur la couverture était inscrit le nom de famille de mon grand-père – Roman Dorosz – nom de famille que je connaissais si bien et que je porte aujourd'hui. Mais quelque chose d'autre a attiré mon attention. À côté du nom de famille de mon grand-père, il y avait un autre prénom et un autre nom de famille d'une étrange origine – Erwin Hirschhorn – que je n'avais jamais rencontrés. Ma curiosité ne m'a pas permis de passer à côté de cela sans regarder à l'intérieur du dossier. J'y ai trouvé des documents relatifs à quelques biens immobiliers situés tout à fait à l'est de la Pologne et des lettres diverses adressées à des gens

dont je n'avais jamais entendu parler et dont je ne savais pas qu'ils existaient. Il y avait d'autres dossiers, tous avec un contenu tout aussi mystérieux.

Ce jour d'été – dont, franchement, je ne me souviens que comme dans un rêve – je n'ai pas compris ce que j'avais trouvé. Mais la découverte a suscité en moi un sentiment brûlant de curiosité. Je n'ai posé de questions à personne à propos de ces papiers, mais chaque fois que mes parents s'absentaient de la maison, je sortais les dossiers, je m'asseyais et relisais attentivement les documents, cherchant à comprendre ce qu'ils signifiaient. Chaque fois que je les étudiais, je découvrais de nouveaux détails, ce qui d'un côté me permettait de spéculer sur notre passé, mais de l'autre suscitait nombre de nouvelles questions, auxquelles je ne pouvais répondre mais que j'étais réticente à poser.

Après avoir relu toute la documentation plusieurs fois, j'ai commencé à comprendre le mystère qui se cachait derrière: mon grand-père était juif, mais il ne voulait pas qu'on le sache.

Au bout d'un certain temps, j'ai apporté les papiers et les questions à mes parents, en cherchant à en apprendre plus. Ils ont commencé à me révéler le peu

d'informations qu'ils avaient. En travaillant ensemble, nous avons commencé à ajouter de nouveaux éléments au puzzle de notre histoire familiale. Mais pour qu'il soit complet, il nous fallait résoudre encore beaucoup de mystères.

Parmi les documents du grand-père j'ai trouvé ses mémoires qui se sont avérées très utiles. Il y décrivait l'histoire de la famille, du mieux qu'il la connaissait, remontant à la fin du XIXe siècle. C'étaient des histoires qui avaient été transmises dans sa famille, il avait été témoin de certaines d'entre elles. En relisant attentivement ces pages remplies de passé, j'ai découvert beaucoup de nouveaux faits sur ce côté de ma famille, y compris à quel point, en fait, elle avait été nombreuse. J'ai lu des choses sur mes arrière-grands-parents Sara et Osias et sur les sœurs et frères de mon arrière-grand-mère: Mina, Lusja et Chaja, Filip, Dolek et Marcel.

J'ai appris que mon grand-père avait grandi dans une famille nombreuse et respectée de Lvov. Ses cousins, ses tantes et ses oncles vivaient à Stanisławów, à Drohobycz et à Kołomyja. Une partie de la famille a



pu fuir la Pologne avant le début de la guerre. L'autre partie n'a fui qu'après le début de la guerre. Mon grand-père n'était pas en contact avec eux car il a survécu en combattant dans l'Armée rouge, en participant à des batailles d'Odessa à Stalingrad et en terminant la guerre à Dresde. Peut-être est-ce ainsi qu'il a réussi à survivre ?

Chaque lettre que j'ai trouvée dans les dossiers, signée avec le « double » nom de mon grand-père, était une copie. Heureusement il avait l'habitude de rédiger toutes ses lettres sur machine à écrire en utilisant du papier carbone. Il envoyait l'original et il conservait la copie pour lui-même.

Ces copies précieuses témoignaient de la détermination de grand-père à chercher les membres de sa famille qui, du fait de la guerre et de l'extermination du peuple juif, étaient dispersés dans le monde entier.

En plus de les chercher au moyen de lettres, il a essayé à maintes reprises de sortir de la Pologne d'après-guerre pour rencontrer ses cousins qui travaillaient en Europe. Il est impossible de comparer les difficultés



1992: Le Président de la Pologne Lech Wałęsa tenant Magda Dorosz dans ses bras lors de la cérémonie de nomination de sa mère à la fonction de juge.

seul à connaître le secret de famille. L'exploration de l'histoire de ma famille a pris une autre dimension en 2006. En janvier de cette année-là, lorsque je suis rentrée en Pologne après un an passé à l'étranger, mon

Et dans mon propre monde j'assiste à ce fait remarquable : de plus en plus de gens découvrent leurs origines juives et reviennent avec fierté aux racines que leurs grands-parents ont dû abjurer.

à voyager en Europe ou ailleurs dans les années 1960 ou 1970 avec ce que nous connaissons à présent. Aujourd'hui, il s'agit simplement de décider quand et où on veut partir. L'achat de tickets de train ou d'avion ne pose pas de problèmes. Sans parler de la facilité d'obtenir un passeport que chacun de nous conserve chez lui, dans un tiroir. De telles possibilités étaient complètement inaccessibles pour mon grand-père. Il avait dû déposer une requête afin d'obtenir l'autorisation de sortir du pays. Les requêtes devaient être justifiées et documentées, il fallait présenter la raison et la durée de chaque voyage. Chaque départ et retour était strictement contrôlé. Ces restrictions rigoureuses l'ont empêché de revoir des membres de sa famille. S'il avait eu, il y a cinquante ans, la même liberté de voyager que j'ai aujourd'hui, sa vie aurait-elle été différente ? Indubitablement.

Après la guerre, mon grand-père est resté en Pologne, ensemble avec son cousin, le seul autre membre de famille resté dans le pays, et s'est installé en Basse-Silésie. Il a fondé une famille et a eu deux enfants. Malheureusement, son cousin est décédé quelques années après la guerre donc mon grand-père est resté le seul à s'occuper des deux familles. Et le

père nous a annoncé que quelques mois plus tard nous irions à Paris rendre visite à notre oncle, le cousin de mon grand-père, avec qui il avait établi des contacts. Ç'a été une surprise magnifique : j'espérais obtenir des réponses à des centaines de questions restées sans réponse qui se bouscuaient dans ma tête. La visite a été un grand succès. En effet, j'ai trouvé des réponses à beaucoup de mes questions. Nous avons appris toutes sortes de choses sur l'enfance de mon grand-père, et les lacunes de l'histoire de ma famille ont commencé à être comblées.

Depuis lors, ma vie est devenue comme une montagne russe. Nous avons découvert beaucoup de nouveaux détails sur nos origines ; nous avons appris que nous avions de la famille aux Etats-Unis, et leur avons rendu visite deux ans plus tard. Nous avons pris contact avec la famille en Israël. Notre monde s'est élargi bien au-delà des frontières polonaises et même européennes. Nous avons accompli les choses que mon grand-père avait essayé de réaliser pendant presque 40 ans. Mais pour maintes raisons, principalement politiques, il a été empêché de les accomplir.



D'une part, je regrette que mon grand-père n'ait pu profiter de cette incroyable série d'événements, qu'il avait lui-même déclenchée avec ses lettres. D'autre part, je suis contente que tout cela me soit arrivé, en commençant par cette année de bon augure, 1989. Non seulement je suis devenue une grande sœur, mais aussi, ce qui est plus important pour la société dans son ensemble, nous sommes tous devenus libres.

Grâce à ce changement historique, je peux écrire au présent – et sans crainte – cet essai sur la renaissance de la vie juive en Pologne et la découverte de mes racines. Je n'ai pas peur qu'on le monte en épingle avec malveillance ou bien qu'on me licencie. Ou pire encore, qu'on me force à quitter le pays.

Je suis heureuse que la plus grande partie de ma vie coïncide avec l'époque d'une nouvelle Pologne,

Birthright. À leur retour, ils deviennent membres actifs d'une vie juive féconde et en expansion.

La Pologne contemporaine n'est pas ce pays que les gens perçoivent en se fondant sur le souvenir des terribles événements de la guerre. Ces dernières vingt-cinq années, l'image de mon pays a subi des changements radicaux grâce aux efforts conjugués de l'Etat et d'institutions internationales. Et dans mon propre monde j'assiste à ce fait remarquable : de plus en plus de gens découvrent leurs origines juives et reviennent avec fierté aux racines que leurs grands-parents ont dû abjurer. Mon histoire, celle de la mise au jour de mes propres racines juives, n'est qu'un exemple parmi les nombreux récits similaires que racontent mes pairs. Et qui continueront à se multiplier.

La découverte de mes origines juives a été une

Ni les atrocités de la guerre, ni la terreur du communisme ne pourront jamais détruire ce que nous sommes réellement. C'est notre patrimoine et notre réussite.

libre et renaissante, où tout le monde peut choisir son identité ou devenir membre d'un groupe, quel qu'il soit. Je suis fière d'appartenir à plusieurs organisations juives et de travailler auprès de deux autres. Je n'ai pas à avoir peur lorsque j'en parle. Ni moi, ni aucune autre personne ne doit cacher son identité. J'ai toutes sortes d'incroyables possibilités que mon grand-père et sa famille n'ont jamais eues. Depuis 1989, la société polonaise a pu célébrer la résurgence non seulement d'une riche vie religieuse dans nombre de communautés juives en Pologne, mais aussi de riches programmes culturels. Ceux-ci permettent d'explorer plus en profondeur et d'apprécier le patrimoine juif polonais qui fait partie de notre pays depuis plus de mille ans.

Chaque année, on a le choix entre divers festivals de la culture juive, très animés, à Cracovie, à Varsovie, à Wrocław. On a aussi un vaste choix de festivals du film juif. Chaque année, des dizaines de jeunes gens voyagent en Israël dans le cadre du programme Taglit

grande surprise. Même aujourd'hui, presque quinze ans plus tard, je ne suis toujours pas sûre de comprendre pleinement ce que cela signifie. Mais je suis heureuse de continuer à chercher des réponses aux questions survenues quand j'étais adolescente.

Récemment, on m'a demandé si je n'avais pas honte de parler aussi ouvertement de mes origines et de mon identité juives, alors que mon grand-père avait dû faire de si grands efforts pour les garder secrètes, aussi bien pendant la guerre qu'à l'époque du communisme. Avant qu'on ne me pose cette question, je n'y avais jamais pensé de cette façon. Et bien que j'aie dû hésiter un instant avant de répliquer, la réponse s'est cristallisée en moi: c'est une raison de plus pour qu'à présent, avec force et fermeté, nous montrions et parlions de notre identité. Ni les atrocités de la guerre, ni la terreur du communisme ne pourront jamais détruire ce que nous sommes réellement. C'est notre patrimoine et notre réussite.



Génération inattendue

par Maciej Kirschenbaum

Récemment, un collègue du séminaire m'a demandé: « Quel effet cela te fait d'être peut-être le premier Juif polonais depuis la Shoah à entrer dans un séminaire d'études rabbiniques réformé ? » J'ai été absolument pris de court par cette question : je me suis aperçu que je ne trouvais pas vraiment spécial le choix de mes études. Simplement, je traitais ma décision d'entrer à l'Abraham Geiger Kolleg à Berlin, en Allemagne, comme la poursuite de mon engagement dans la vie juive en Pologne. Mais la question m'a soudain fait prendre conscience que mon histoire personnelle était perçue par des observateurs extérieurs, dans le contexte plus large de la renaissance juive polonaise après la chute du communisme, comme un fait étonnant, tout à fait inattendu.

Sans doute dois-je reconnaître que lorsque je deviendrai l'un de très peu nombreux rabbins nés en Pologne, on me demandera d'expliquer à des étrangers l'expérience collective que représente la renaissance juive polonaise.

Pour ceux d'entre nous dans cette situation, notre identité juive est l'aboutissement d'une évolution personnelle qui a été rendue possible par la démocratisation de la Pologne. Mais pour tout Juif polonais de ma génération, la trajectoire de cette formation de l'iden-



rentrer à la maison de l'école où nous avons appris que les noms de famille polonais finissant par « -ski » indiquent des origines nobles. Je débordais de questions: Étais-je issu de la noblesse ? Ma famille a-t-elle possédé un manoir dans ce qui fait partie aujourd'hui de l'Ukraine ou de la Bélarus ? J'étais impatient de les poser à mes parents. Quand ils sont rentrés du travail et nous nous sommes mis à table pour dîner dans la cuisine, je leur ai posé la question sur nos origines « nobles ». Mon père a poussé un soupir, puis nous a demandé à mon frère et à moi de le suivre dans le séjour. Là-bas, il a soufflé bruyamment puis il a dit

J'ai décidé de m'impliquer dans la vie juive de Varsovie pour aider à la transformer en un espace inclusif et sûr pour tous les individus, indépendamment de leur histoire, des situations personnelles ou de leur savoir.

tité a été, et continue à être, tout à fait singulière et individuelle, ce qui rend difficiles les généralisations. Cependant, l'environnement social et politique de la Pologne nouvellement démocratique a été commun à tous les Juifs polonais et a eu un impact radical sur nos vies. J'ai dû me poser la question: comment cela a-t-il influencé le développement de mon identité juive ?

Mon aventure juive a commencé un soir d'hiver vers la fin des années 1990 dans ma ville natale, Wrocław. J'avais 11, peut-être 12 ans. Je venais de

tranquillement: « Il est grand temps pour vous de savoir une chose: notre nom de famille, Kraśniewski, n'est pas notre nom d'origine. Notre vrai nom de famille est Kirschenbaum. Votre grand-père a perdu toute sa famille pendant la guerre. Je vous le dis, mes fils, mais je vous prie de ne pas partager cette information avec vos camarades de classe. On ne peut jamais savoir si les origines juives ne vont pas encore vous attirer des ennuis. Après tout, les lois de Nuremberg ciblaient celui qui avait un grand-parent juif, indépendamment de ses croyances. Je ne vous l'ai pas dit avant parce



1997: Maciej Kirschenbaum (à droite) et son frère, Jan, nourrissant des pigeons sur la place du marché principale de Cracovie.

que je voulais vous protéger contre les préjugés ». Sans autre commentaire, il s'est levé et est allé dans la cuisine nous faire du thé.

Ainsi, juste avant d'entrer dans l'adolescence, j'ai appris que j'avais des racines juives et que, sur les 70 membres de notre famille résidant dans la région de Chefm, seuls quatre ont survécu à la guerre.

Quand je regarde en arrière, j'aurais dû deviner plus tôt que j'avais des racines juives. Premièrement, il y avait toujours de la matsa sur notre table autour de la période des vacances de Pâques. Deuxièmement, mon père utilisait des mots étranges tels que *mechouga* ou *khoutspè* qu'aucun de mes amis d'école ne connaissait. Troisièmement, lorsque mes parents m'ont emmené à Cracovie quand j'avais 10 ans, nous avons passé beaucoup plus de temps dans le vieux quartier juif, Kazimierz, que dans la vieille ville. Mais toutes les pièces du puzzle ne se sont réunies que lorsque mon père nous a dévoilé la vérité sur nos origines. Malheureusement, il nous a révélé le secret sur nos racines d'une manière qui a instillé la peur de la discrimination et, en effet, m'a empêché de parler ouvertement du fait d'être juif. Si bien que lorsque mon père m'a proposé de m'impliquer dans la vie à la synagogue à l'âge de 13 ans, j'ai refusé. Ma réticence avait d'autres raisons en plus de la peur. La synagogue principale de Wrocław était en

ruine donc les séances de prière (réunissant principalement des personnes âgées) se tenaient dans un petit local voisin et il n'y avait pas de rabbin. En outre, à l'époque (2000), pratiquement tous les jeunes gens qui étaient impliqués dans la renaissance juive soit avaient quitté Wrocław soit avaient cessé de s'intéresser à la vie juive.

La façon dont j'ai vécu la découverte de mes origines juives dans mon adolescence n'est pas forcément universelle, – certainement il y a des Juifs polonais qui ont grandi en pleine connaissance de leurs origines –, mais je dirais que nombre de militants juifs engagés que je connais, ont commencé à explorer le sens de leur identité juive à la fin de leur adolescence. Un autre aspect de mon histoire familiale qui semble typique du vécu des Juifs polonais était la réticence de la deuxième génération (nos parents) à assumer leurs racines juives. Après tout, ils ont grandi à l'ombre de la campagne antisémite de 1968 et ont eu peu de possibilités d'acquérir une éducation juive et que se développe en eux une identification juive positive. Dans certains cas, particulièrement à Varsovie, le processus de construction de leur identité a commencé dès la fin des années 1970. Cependant, à une plus grande échelle, cela ne s'est intensifié qu'avec la chute du communisme qui a permis aux identités minoritaires de s'exprimer. Alors que de nombreuses personnes se sont impliquées dans la vie juive au début des années 1990, certaines ont eu besoin de plus de temps avant de se sentir assez en sécurité pour se dire juives en public et s'engager dans des activités communautaires. Dans chaque cas, ce processus de « coming out » juif a comporté de nombreuses étapes, et a duré de nombreuses années. Et il en a été ainsi pour moi.

Quand j'étais adolescent à Wrocław au début des années 2000, il y avait très peu d'activités destinées à des jeunes Juifs. Pour compenser le manque d'un réseau de pairs juifs, je suis entré en relation avec la culture juive de la seule manière accessible, en lisant des livres sur tous les thèmes juifs que j'ai pu trouver. Heureusement pour moi, la fin des années 1990 et le début des années 2000 ont connu une croissance rapide de publications dédiées aux thèmes juifs. Ainsi j'ai eu la possibilité d'acquérir une certaine compréhension de l'histoire et de la culture juives, ce qui a été la plupart du temps un apprentissage autodidacte. Bien que je lusse beaucoup sur le judaïsme, le pratiquer ne m'attirait pas pour plusieurs raisons. La raison principale était que ni mon père (laïc bien qu'il fréquentât régulièrement la synagogue avec mon grand-père), ni ma mère (baptisée dans la religion catholique mais non pratiquante) ne s'intéressaient à aucune forme de spiritualité organisée.



Afin de trouver une communauté pour moi-même, j'ai commencé à chercher, durant mes études secondaires, des Juifs de ma génération. Progressivement, malgré l'avertissement de mon père, j'ai commencé à parler ouvertement de mes racines juives avec mes amis et mes camarades. À ma surprise, certains parmi mes camarades de classe se sont avérés être des Juifs eux aussi ! Il nous semblait que certains sujets, comme ses racines juives, pouvaient être désormais ouvertement discutés. Cet esprit d'ouverture était peut-être lié à l'adhésion de la Pologne à l'Union européenne, dans la mesure où celle-ci a exposé la société polonaise à l'idée du multiculturalisme. En réalité, avoir des origines minoritaires était considéré tendance dans certains cercles. L'intégration grandissante de la Pologne dans la communauté internationale a aussi débouché sur la revitalisation de la communauté juive de Wrocław.

J'ai pu assurer un financement européen pour la restauration de la synagogue, et avec l'aide de parrains américains, elle a pu employer un rabbin et proposer des activités pour les jeunes. Ces événements ont encouragé mon implication active dans la vie juive, aussi bien sociale que religieuse. Peu après, j'ai terminé mes études secondaires et j'ai déménagé à Varsovie pour aller à l'université.

Lorsque je me suis installé à Varsovie, j'ai commencé à chercher une façon de m'impliquer dans la vie religieuse juive. Ma première tentative a été à la synagogue orthodoxe Nożyk, la seule *shul* active de la communauté juive de Varsovie, qui est une communauté sœur de la communauté juive de Wrocław. Assez



1998: Maciej Kirschenbaum, en bas à droite, avec son grand-père juif, sa grand-mère et son frère.

pu m'empêcher de regarder les visages des personnes se trouvant dans mon aire et de me demander combien d'entre elles avaient des racines juives et cherchaient elles aussi à rétablir des liens avec leur patrimoine juif, un besoin qui, d'une certaine manière, n'était pas satisfait par la communauté officielle. Ce soir-là, je me suis promis de me développer en tant que Juif afin de pouvoir aider les autres qui souhaitaient explorer leur judéité. J'ai également décidé de m'impliquer dans la vie juive de Varsovie pour aider à la transformer en un espace inclusif et sûr pour tous les individus, indépendamment de leur histoire, des situations personnelles ou de leur savoir. Peu de temps après, en décembre 2006, je suis allé pour la première fois en Israël dans le cadre du programme Taglit Birthright.

À mon avis, le lancement d'Ec Chaim a prouvé que la communauté juive polonaise avait finalement abandonné la tradition postcommuniste de dépendance passive envers des institutions en faveur de l'organisation à la base.

rapidement, j'ai trouvé la synagogue Nożyk plutôt encourageante pour un jeune qui cherche une approche libérale du judaïsme. Cependant, j'avais un fort besoin de participer à la vie religieuse juive et j'ai continué à chercher. Puis, en décembre 2006, j'ai appris que le tout premier allumage public d'une *hanoukia*¹ allait avoir lieu au centre-ville de Varsovie. J'y suis allé tout seul et je me suis retrouvé dans l'aire destinée au grand public, alors que je pouvais voir les membres de la Communauté juive de Varsovie dans leur propre aire. Je me tenais là, sentant que ma place était en fait dans la partie « officiellement juive ». En même temps, je n'ai

Ma participation à Taglit Birthright a été transformatrice à d'innombrables égards. Non seulement j'ai pu prier au Kotel², mais aussi j'ai pu finalement connaître un groupe large et varié de jeunes Polonais d'origine juive. Nous étions semblables: souvent élevés sans une religion particulière, d'habitude sans aucune éducation juive structurée. La plupart d'entre nous étions impatients d'explorer ce qu'être juif signifiait. Certains parmi les participants de Taglit venus de Varsovie étaient impliqués dans la vie juive de Varsovie. L'un d'eux coordonnait l'école juive du

¹ Chandelier à neuf branches utilisé spécifiquement pour les bougies de Hanouka.

² Le mur des Lamentations du Temple juif à Jérusalem.



dimanche. Je lui ai demandé si je pouvais y faire du bénévolat. Peu de temps après, je suis devenu l'un des éducateurs auxiliaires de l'école du dimanche. À Taglit aussi, j'ai rencontré un groupe de jeunes Juifs de Varsovie qui avaient l'intention de créer une organisation d'étudiants juifs. En avril 2007, je suis devenu membre de la ZOOM (Organisation polonaise de la jeunesse juive). Son objectif était d'intégrer des jeunes Juifs polonais en organisant des événements sociaux et éducatifs. Les activités de la ZOOM ont intégré des jeunes Juifs de Varsovie et nous ont motivés à exprimer nos besoins dans la communauté juive. Un groupe de membres de la ZOOM et de vieux amis ont décidé de se réunir toutes les semaines pour le dîner du vendredi soir avec le *kiddouch*¹, le *motsi*² et des discussions sur des sujets juifs. Nous nous sommes appelés Chawura³, et présentés comme une alternative ouverte et non-orthodoxe à la branche orthodoxe de la Communauté juive de Varsovie. Les réunions de Chawura ont commencé vers la fin de 2007 et ont vite gagné en visibilité au sein de la Communauté juive de Varsovie.

1 Une cérémonie rituelle de sanctification célébrée à la veille du Chabbat.

2 La bénédiction récitée sur le pain le jour du Chabbat.

3 Transcription française Havoura (en hébreu: assemblée, confrérie, association), un petit groupe de Juifs partageant les mêmes idées qui se réunissent pour les services de prière du Chabbat et des fêtes ou pour partager les expériences communautaires tels que des événements de la vie, ou l'acquisition des connaissances juives.

En tant que membre actif de Chawura dès son lancement, j'anime les seders pour les participants progressistes de la célébration communautaire de Pessah de la communauté juive de Varsovie. Typiquement dans la vie juive polonaise, beaucoup d'animateurs des seders sont des jeunes gens qui, enfants, n'y ont pas assisté, et à qui leurs premières questions du seder ont été posées par des pairs plutôt que par leurs propres parents. Cette influence des pairs est devenue visible également à Chawura.

Au fil du temps, les besoins religieux de Chawura (dont les miens) grandissaient, nous avons donc décidé d'inclure la prière complète avant le dîner du vendredi soir. Le minyan qui se réunissait chaque Chabbat s'est progressivement transformé en une communauté progressiste. Nous avons vite compris que nous avions besoin de notre propre rabbin pour créer une vraie congrégation. Nous avons constitué un Comité d'initiative qui était chargé de persuader les membres et le conseil de la Communauté juive de Varsovie d'employer un rabbin non-orthodoxe. Au bout d'un an d'efforts concertés, en mars 2010, nous avons réussi à nous attirer suffisamment de soutien communautaire pour adopter, à l'Assemblée générale de la Communauté, une motion obligeant le conseil à employer un



2012: Le groupe *Mi Dor Le Dor* sur les marches d'escalier de l'Institut historique juif Emanuel Ringelblum à Varsovie. Maciej Kirschenbaum (maillot à rayures bleues) se tient à côté d'Helise Lieberman (chemisier vert), directrice de la Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation.



rabbin progressiste. Nous avons trouvé un candidat approprié, Stas Wojciechowicz, qui est devenu notre rabbin à l'automne 2010. Sous sa direction, nous avons transformé Chawura en une congrégation progressiste, Ec Chaim¹.

À mon avis, le lancement d'Ec Chaim a prouvé que la communauté juive polonaise avait finalement abandonné la tradition postcommuniste de dépendance passive envers des institutions en faveur de l'organisation à la base. Ce changement a été inspiré par le développement de la société civile polonaise, auquel

polonaise. Les conversations avec les participants de Mi Dor Le Dor m'ont fait réaliser que les Juifs polonais élevés après la chute du communisme partageaient une caractéristique: notamment, la capacité de construire une forte identité juive malgré une interruption sans précédent dans la transmission culturelle. Je crois que notre génération n'a pas peur de s'approprier et de réinterpréter le patrimoine juif polonais qui couvre mille ans. Je pense que nous sommes engagés au point que l'on pourrait dire que nos projets visant à la restauration, au renouvellement, à la réparation et, ce qui est important, à la sauvegarde de la mémoire constituent

Les Juifs polonais élevés après la chute du communisme partagent une caractéristique : notamment, la capacité de construire une forte identité juive malgré une interruption sans précédent dans la transmission culturelle.

beaucoup d'entre nous avons participé. Notre implication dans la société civile nous a donné un état d'esprit et des compétences qui nous ont permis d'opérer des changements dans les institutions juives polonaises.

L'étendue de notre potentiel est devenue évidente pour moi lorsque j'ai commencé à travailler à la Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation, en tant que coordinateur de son programme éducatif Mi Dor Le Dor (MDLD)². Mi Dor Le Dor est un programme d'encadrement pour les jeunes Polonais, majoritairement avec des racines juives, qui veulent devenir experts en patrimoine juif polonais. En tant que modérateur des discussions de MDLD, j'ai fait la connaissance d'une nouvelle génération de responsables juifs polonais, qui avaient une connaissance du judaïsme, étaient dévoués à la continuation de la vie juive en Pologne, et prêts à développer des projets innovants afin d'assurer l'avenir de la communauté juive

l'air que nous respirons. Nous nous sommes habitués au fait que nombre d'activités que nous organisons ont lieu pour la première fois depuis la Shoah. Cela peut expliquer pourquoi je ne me sens pas spécial en tant que « premier » étudiant rabbinique réformé polonais. Ce qui est spécial dans ma situation c'est le poids des traditions juives polonaises qui nécessitent d'être continuées par une communauté relativement petite. Leur transmission est une tâche énorme. Cependant, je suis convaincu que ma génération, les jeunes Juifs qui ont grandi dans la Pologne libre, relèvera ce défi. Après tout, certains universitaires nous ont qualifiés de « Génération inattendue ». Je crois que ce qui nous a valu ce surnom c'est notre étonnant potentiel, beaucoup plus grand que quiconque aurait pu l'imaginer il y a 25 ans.

1 Transcription française Etz Haim, en hébreu : arbre de vie (note de la traductrice).

2 En hébreu: de génération en génération.

Programme général d'éducation et de sensibilisation

Le développement des ressources et le renforcement de l'impact du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN et de l'Institut historique juif Emanuel Ringelblum

Les expositions et les programmes du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN racontent l'épopée d'un millénaire d'histoire juive dans la grande Pologne qui continue à éclairer le monde. Les expositions multimédia à la pointe de la technologie des huit galeries de l'Exposition permanente du Musée et un éventail de programmes publics offrent aux visiteurs des regards et des expériences uniques concernant les nombreux aspects passionnants de la vie, de la culture et de la politique juives dans les terres polonaises, pendant des siècles le cœur de la diaspora juive et berceau d'une grande partie du judaïsme moderne. Beaucoup d'initiatives scientifiques du Musée sont réalisées en collaboration avec l'Institut historique juif Emanuel Ringelblum, le plus grand dépositaire de l'histoire juive polonaise du monde.

Le programme général d'éducation et de sensibilisation (Global Education Outreach Program – GEOP) vise à diffuser le message éducatif et les ressources uniques du Musée à l'échelle mondiale, et à donner accès aux archives de l'Institut. Le GEOP propose des échanges universitaires et des visites de groupe internationales, ainsi que des ressources éducatives accessibles dans le monde entier via Internet.

Le programme général d'éducation et de sensibilisation:

- **créera des partenariats universitaires globaux** avec des universités majeures, en proposant des séminaires, bourses de recherche, programmes de cours d'été, et conférences dans le domaine des études juives polonaises.
- **développera des échanges éducatifs** avec des collaborateurs de haut niveau, tels que le YIVO, Facing History and Ourselves (Faire face à l'histoire et à nous-mêmes), la USC Shoah Foundation, l'Institut Yad Vashem, le Musée juif contemporain de San Francisco, la Marche des Vivants ou Birthright Israel.
- **formera des éducateurs muséaux pour qu'ils dialoguent avec** des visiteurs d'Amérique du Nord, d'Israël, d'Europe, de Russie, d'Australie et d'autres régions du monde.
- **lancera des programmes Internet** afin de renforcer l'impact éducatif du Musée au-delà des salles de classe et des enceintes universitaires.
- **publiera des outils éducatifs** dont le catalogue de l'exposition permanente et des publications scientifiques.
- **proposera des services généalogiques à des visiteurs, disponibles sur place ou en ligne.**
- **proposera un programme touristique autour du patrimoine juif adressé** aux visiteurs souhaitant explorer la Pologne et leurs racines familiales.
- **présentera la contribution des Juifs polonais à la culture** judéo-chrétienne occidentale.



Les quatre photos du haut reproduites avec l'aimable autorisation du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. La photo du bas: Rick et Laura Brown / Handshouse Studio.



Les contributeurs

Eleonora Bergman est coordinatrice des publications des Archives Ringelblum de l'Institut historique juif Emanuel Ringelblum de Varsovie, les archives les plus étendues de l'histoire juive polonaise dans le monde. Elle a été directrice de l'Institut dans les années 2007-2011. Titulaire d'un doctorat de l'Institut d'histoire de l'art de l'Université de Varsovie, elle a beaucoup travaillé pour aider à documenter et restaurer des cimetières, des sites et des monuments juifs en Pologne. Architecte et historienne d'architecture dans le domaine spécifique des synagogues polonaises, particulièrement des XIXe et XXe siècles. En 2012, elle a reçu la Légion d'honneur, la plus haute décoration française, pour sa contribution à la préservation et à la redécouverte du patrimoine culturel juif de Pologne.

Helena Czernek est diplômée du Département de design industriel de l'École des beaux-arts de Varsovie et a étudié à l'École Bezalel des beaux-arts et de design à Jérusalem. Elle est cofondatrice de « Mi Polin », la première marque qui conçoit et produit des objets judaïques contemporains en Pologne. Helena Czernek est membre de l'Organisation polonaise de la jeunesse juive (ZOOM) et résidente de la Moishe House à Varsovie. Dans les années 2012-2013, elle a coordonné le programme Mi Dor Le Dor pour les éducateurs auprès de la Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation.

Magda Dorosz est coordinatrice pour la Pologne de Taglit Birthright Israel et directrice exécutive de la Communauté juive de Wrocław. En exerçant ces deux fonctions, elle établit des liens avec de jeunes adultes juifs polonais afin de leur procurer des possibilités de renforcer leur identité. Elle vit à Wrocław où elle a obtenu sa maîtrise en administration publique à l'Université de Wrocław.

Konstanty Gebert est un ancien dissident, membre de Solidarność et militant juif qui a aidé à reconstruire la communauté juive de Varsovie après 1989. Fondateur de *Midrasz*, un mensuel juif polonais, il publie une rubrique politique hebdomadaire dans *Gazeta Wyborcza*. Il est aussi l'auteur de multiples publications, dont : une collection d'essais sur la renaissance culturelle juive en Pologne, *Living in the Land of Ashes* ;

le premier recueil des commentaires sur la Torah en langue polonaise ; une histoire des guerres d'Israël depuis 1967 ; et un panorama du XXe siècle européen. Il est chercheur associé de l'European Council on Foreign Relations (Conseil européen des relations internationales), et a été professeur invité à l'Université de Californie, Berkeley, au Grinnell College et à l'Université hébraïque de Jérusalem.

Maciej Kirschenbaum est étudiant rabbinique en première année à l'Abraham Geiger Kolleg, un séminaire d'études rabbiniques réformé situé à Potsdam, et membre de Hillel Berlin-Brandenburg. Auparavant, il a étudié l'économie et la gestion à l'École des hautes études commerciales de Varsovie. Il est également Senior Fellow de Humanity in Action, un réseau international de militants des droits de l'homme et des minorités. Il a coordonné l'édition inaugurale du programme Mi Dor Le Dor pour les éducateurs de la Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation.

Stanisław Krajewski a obtenu son titre de docteur ès sciences en mathématiques et il enseigne la logique et la religion à la Faculté de philosophie de l'Université de Varsovie. Il est auteur de livres sur la philosophie des mathématiques et sur l'expérience juive en Pologne. Dans le sillage des changements politiques de 1989, il a aidé à fonder le Conseil polonais des chrétiens et des Juifs et la Société d'amitié polono-israélienne. Pendant de nombreuses années, il a été conseiller polonais auprès de l'American Jewish Committee (AJC). Plus récemment, il a fait partie de l'équipe des concepteurs de la galerie de l'après-Seconde Guerre mondiale de l'exposition permanente du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN à Varsovie.

Helise Lieberman dirige la Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation et les Taube Jewish Heritage Tours. Ancienne directrice de Hillel, Helise Lieberman a été directrice fondatrice de l'école Lauder Morasha à Varsovie et consultante auprès de la Rothschild Foundation Europe, du Westbury Group et du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. Actuellement, elle est consultante éducative auprès du JDC-Baltics. En 2007, elle a participé au Se-



nior Educators Program du Centre Melton pour l'éducation juive de l'Université hébraïque. Née aux Etats-Unis, elle vit à Varsovie avec sa famille depuis 1994.

Anna Makówka-Kwapisiewicz est présidente du Conseil d'administration de Czulent, une association de jeunesse juive à Cracovie, qui a récemment remporté le prix Bologna Ragazzi pour son livre pour enfants en yiddish, le prix principal de la Foire du livre de jeunesse de Bologne, l'un des plus importants événements internationaux consacrés aux publications pour la jeunesse et à l'industrie multimédia dans le monde. Anna Makówka-Kwapisiewicz est née en 1981 dans une petite ville près de Bydgoszcz, en Pologne. Elle s'est spécialisée en études juives et en histoire, elle a travaillé comme chercheuse, guide touristique et assistante du Grand Rabbin de Cracovie. En tant que militante, elle travaille sur des projets antidiscriminatoires par le biais de son adhésion à Czulent, à la ZOOM et à l'Association d'intervention d'urgence (pour femmes). Elle coordonne le Salon littéraire juif auprès de Czulent. Elle vit à Cracovie avec son mari, Piotr, et leur fille, Nina.

Janusz Makuch est le directeur exécutif et cofondateur du Festival de la culture juive de Cracovie, à présent le plus grand festival juif d'Europe. En 2008, le Président de la République de Pologne Lech Kaczyński lui a accordé la plus haute distinction civile polonaise, la Croix d'Officier de l'ordre Polonia Restituta, pour ses efforts afin de préserver la mémoire des Juifs polonais. La même année, il a reçu le Prix commémoratif Irena Sendler inaugural de la Taube Foundation for Jewish Life & Culture pour son travail pour favoriser le renouveau culturel juif en Pologne. Janusz Makuch a fait partie d'un panel international d'experts en 2012 et 2013, sélectionnant les artistes qui allaient se produire à l'International Showcase for Israeli World and Jazz Music à Jérusalem et à Tel-Aviv.

Daniela Malec est née à Varsovie. Elle a créé l'association de jeunesse juive Czulent à Cracovie, et a été active en tant que responsable des étudiants juifs dans différentes organisations non-gouvernementales, soutenant le renouveau juif à Cracovie et dans toute la Pologne. Actuellement, Daniela Malec vit à Tel-Aviv où elle est consultante auprès de Religions pour la Paix, une organisation interreligieuse internationale pour la paix. Elle travaille également comme traductrice.

Magdalena Matuszewska travaille pour la Fondation Taube depuis 2005 et est actuellement directrice des programmes de la Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation. Doctorante en études hébraïques à l'Université de Varsovie et cher-

cheuse à l'Université hébraïque de Jérusalem, elle a enseigné à l'Université Marie Curie-Skłodowska de Lublin et à l'Université de Varsovie. Membre de l'Association d'études juives et auteur de plusieurs publications universitaires, elle suit ses intérêts en matière de patrimoine polonais d'avant-guerre et de poésie hébraïque.

Shana Penn est directrice exécutive de la Taube Foundation for Jewish Life & Culture et chercheuse résidente au Centre d'études juives de la Graduate Theological Union, à Berkeley. Pour son livre, *Solidarity's Secret: The Women Who Defeated Communism in Poland* (University of Michigan Press, 2005), elle a reçu le prix Best Book in Slavic and East European Women's Studies, décerné par l'American Association of Women in Slavic Studies). Il a été récemment publié en polonais sous le titre *Sekret Solidarności* par la maison d'édition W.A.B. à Varsovie. Les recherches de Shana Penn en études juives polonaises et en études de genre ont fait l'objet de nombreuses publications, notamment dans *New Eastern Europe* et *Krytyka Polityczna*. En 2013, elle a reçu la Croix de Commandeur de l'ordre du Mérite de la République de Pologne.

Sigmund Rolat, né à Częstochowa, en Pologne, est président de l'Oxford International Corporation et co-président du Comité nord-américain de soutien au Musée de l'histoire des Juifs polonais à Varsovie. Il est titulaire d'une maîtrise en relations internationales de l'Université de New York. En 2013, le Président Bronisław Komorowski a remis à Sigmund Rolat la Croix de Commandeur avec étoile de l'ordre Polonia Restituta pour son travail en vue de faciliter le dialogue polono-juif.

Michael Schudrich est le Grand Rabbin de Pologne. Né à New York, il a été rabbin de la Communauté juive du Japon dans les années 1983-1989. Il a commencé à travailler en Pologne en 1990 pour le compte de la Fondation Ronald S. Lauder. Le rabbin Schudrich est devenu rabbin de Varsovie et de Łódź en 2000, et depuis 2004 Grand Rabbin de Pologne.

Jan Śpiewak est co-fondateur et a été le premier président de la ZOOM, Organisation polonaise de la jeunesse juive à Varsovie, qui concentre ses efforts sur le renforcement de l'identité juive parmi les jeunes gens. Il a été stagiaire de Humanity in Action auprès de la Jewish Heritage Initiative in Poland de la Fondation Taube en 2008. Actuellement, il est doctorant à l'Université de Varsovie, se spécialisant en sociologie urbaine. Jan Śpiewak est également fondateur et directeur de *Miasto Jest Nasze* (« La ville est à nous »), une association citoyenne de jeunes gens qui



effectue un suivi et conseille les autorités municipales de Varsovie sur des questions culturelles, politiques et sociales.

Tad Taube est président de la Taube Foundation for Jewish Life & Culture, président de la Koret Foundation, et Consul honoraire de la République de Pologne dans la région de la Baie de San Francisco. Il est également le président et fondateur de Woodmont Companies, une organisation diversifiée d'investissements et de gestion immobiliers. Le consul Taube a consacré sa vie au renforcement de la vie culturelle et civique, et des communautés juives aussi bien dans la région de la Baie de San Francisco que dans sa Pologne natale d'où il a émigré avec ses parents en 1939, juste avant l'invasion nazie. En 2004, le Président de la République de Pologne Aleksander Kwaśniewski l'a honoré en lui décernant la Croix de Commandeur de l'ordre du Mérite de la République de Pologne. En 2007, après avoir été nommé Consul honoraire, il a établi le jumelage entre San Francisco et Cracovie, sa ville natale. En tant que donateur principal du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN, il a été à la tête de la campagne de financement la plus importante, qui a réuni un tiers du coût total de l'exposition permanente.

Marian Turski est né en 1926 à Druskienniki et a grandi à Łódź. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, il a eu une carrière éminente en Pologne en tant que journaliste et militant juif. Il est impliqué dans de nombreuses organisations juives, en tant que vice-président de l'Association de l'Institut historique juif de Varsovie, vice-président du Comité international d'Auschwitz, et président du Conseil du Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN. Marian Turski est auteur et co-auteur de plus d'une douzaine d'ouvrages et récipiendaire de la Croix de Commandeur avec étoile de l'ordre Polonia Restituta (1997), la Croix du Mérite, de première classe, de l'ordre du Mérite de la

République fédérale d'Allemagne (2007) et de la Légion d'honneur française (2012). En tant qu'historien et journaliste professionnel, il a dirigé la section historique de l'hebdomadaire *Polityka* à partir de 1958.

Feliks Tych, né en 1929 à Radomsko, en Pologne, historien juif polonais et professeur d'histoire. Il a été directeur de l'Institut historique juif Emanuel Ringelblum (1995-2007), membre du Conseil scientifique de l'Académie polonaise des sciences, et membre du comité de rédaction du Dictionnaire biographique polonais. Le professeur Tych est auteur de plusieurs livres et de plus de 300 articles universitaires, publiés dans des périodiques scientifiques et des documents de conférences en Pologne et à l'étranger. Il est décédé en février 2015.

Piotr Wiślicki est président de l'Association de l'Institut historique juif de Pologne, une organisation à but non lucratif qui a lancé le projet d'un musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN en 1993 et l'a poursuivi en tant qu'initiative civique jusqu'en 2005, lorsque l'Association a établi un partenariat public-privé avec le Ministère polonais de la culture et du patrimoine national et la Ville de Varsovie. En tant que partenaire privé, l'association s'est employée à financer et produire l'exposition permanente du musée. Piotr Wiślicki est membre fondateur de la branche polonaise de B'nai B'rith, et a aidé à créer la Fondation pour la préservation du patrimoine juif en Pologne. Son grand-père, Waław Wiślicki, fut député au Sejm sous la Deuxième République de Pologne, membre du Club parlementaire juif et président de la Centrale de l'Union des marchands juifs. En soutenant le Musée de l'histoire des Juifs polonais POLIN, Piotr Wiślicki continue l'œuvre de son grand-père. Professionnellement, il est copropriétaire et vice-président d'une société immobilière.

Racines profondes, nouvelles branches

Essais sur la renaissance de la vie juive en Pologne depuis 1989



TAUBE
FOUNDATION FOR
JEWISH LIFE & CULTURE

www.taubephilanthropies.org

Jewish Heritage Initiative in Poland.
A Peoplehood Program of the Taube Foundation
for Jewish Life & Culture

ISBN 978-83-932231-1-4